

30/



Théâtre



**JULIE
HASDEU**



LIBRAIRIE HACHETTE & C^{ie}

79, Boulevard St. Germain, 79.

LIBRAIRIE SOCEC & C^{ie}, Bucarest.

EN VENTE

ŒUVRES POSTHUMES DE JULIE B. P. HASDEU

TOME I :

Bourgeois d'avril, Rêves et Fantaisies. Un volume de 300 pages, sur papier vélin, avec portrait etc. Prix : 5 francs.

TOME II :

Chevalerie, Confidences et Canevas. Un volume de plus de 300 pages, sur papier vélin. Prix : 5 francs.

TOME III :

Théâtre, Légendes et Contes. Un volume de 400 pages, sur papier vélin, avec deux fac-similés. Prix : 5 francs.

A P A R A Î T R E

TOME IV

Paralipomènes : Etudes. — Pensées. — Récits. — Impressions. —
Fragments.



JULIE HASDEU

T H É Â T R E

Inw. 3038

ŒUVRES POSTHUMES

25361

DE

JULIE B. P. HASDEU

THÉÂTRE

Légendes et Contes

29195



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & C^{ie}

79, Boulevard St. Germain.

BUCAREST, LIBRAIRIE SOCEC & C^{ie}

M DCCC XC

ANUL 1953

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂȚII
COTA 25361

1956

1961

~~BIBLIOTECA CENTRALĂ
Cota 25361
Inventar 29195~~

B.C.U. Bucuresti

C29195

PRÉFACE



Ce troisième volume des *Œuvres posthumes* de Julie Hasdeu diffère essentiellement des deux précédents. Tandis que ses *Poésies*, ses *Bourgeois d'avril* et sa *Chevalerie*, sauf un très petit nombre, étaient destinées par l'auteur même à être livrées bientôt au public, la plupart des pièces contenues dans le présent volume, à savoir toutes les ébauches, tous les plans et motifs de Théâtre, y compris les diverses observations qui les accompagnent, sont éminemment intimes. En partie, je les compare à ces cartons où le peintre fixe son inspiration et jette les premiers linéaments d'une grande fresque à execu-

ter; en partie, chose encore plus réservée, plus cachée aux yeux du monde, c'est une sorte de monologue que l'artiste tient devant ses propres cartons, ou plutôt devant ses fresques qu'il s'imagine être déjà prêtes et sur lesquelles il raisonne à part soi, se sachant tout seul au fond de son atelier, complètement à l'abri d'une oreille indiscreète. Ai-jé fait bien de reproduire ces cartons, et surtout de trahir ces monologues? Comme père, je réponds : oui; comme critique, ce n'est pas à moi de répondre, puisque je suis père.

Dans ce volume, de même que dans les deux autres, je me suis permis d'intercaler quelques fac-similés. Ma fille n'écrivait presque jamais sans parsemer en même temps son brouillon de différents croquis à la plume tout-à-fait instantanés, presque inconscients, se rapportant plus ou moins au sujet qu'elle traitait. Et cela non seulement dans des travaux d'imagination, mais aussi dans ses études de pure critique. Sous ce rapport je relève surtout le dessin reproduit à la page 198.

Julie Hasdeu aimait passionnément le Théâtre. Aussi, dès l'âge de quatorze ans elle a médité très sérieusement une foule de drames et de comédies qu'elle se proposait de réaliser à l'avenir, mais dont elle dessinait d'avance les contours, et même parfois en esquissait à loisir quelques parties. Parmi ses papiers posthumes, j'ai trouvé plusieurs notices qui donnent chacune une idée complète d'un travail projeté, et ce sont celles que je publie pour le moment ; d'un autre côté, il y a des scènes détachées, en prose et en vers, d'un grand nombre de pièces telles que : *Charles VI*, *Magda*, *Jean le Serin*, *Jean Cavalier*, *Le fils de Lafontaine*, *Le berger de la montagne*, *L'auberge de la Croix-Sainte-Anne*, *La Cour d'Amour* etc., dont les plans, probablement par la perte des manuscrits, nous restent inconnus et que, peut-être, je ferai paraître séparément comme *Fragments*.

Il est certain que ma fille, elle-même, n'aurait jamais rien publié avant d'avoir soumis chaque

morceau à part à des révisions successives pendant plusieurs années. C'est ainsi que son étude sur *Lady Macbeth*, par exemple, a été trois fois reprise et revue depuis 1882 jusqu'en 1887, et elle n'en était pas encore contente. Sur chaque sujet elle voulait savoir d'abord tout ce qui s'y rapporte, en épuisant pour ainsi dire les matériaux qui s'y prêtent, grâce à sa connaissance des langues classiques anciennes et modernes, secondée par une mémoire à toute épreuve.

Si je publie donc ce que Julie Hasdeu n'aurait pas encore publié, ou bien ce qu'elle n'aurait pas publié du tout, c'est que ces volumes, pour quelques-uns un pieux monument érigé à la défunte par l'amour de ses parents, pour d'autres un recueil de littérature, sont au fond beaucoup plus que cela : ils doivent être pour tous, en première ligne, une riche contribution à la philosophie de l'esprit humain. Baratier, Chatterton et Julie Hasdeu, également disparus avant l'âge de dix-neuf ans, forment trois chapitres d'un seul livre,

d'un livre qui prouve non pas que l'âme n'ait point d'âge, bien loin de là, mais que, tout au contraire, une âme très-âgée, „chevalier ancien et émérite“, vient quelquefois séjourner de passage dans un corps tout jeune. Et ici je ne parle plus comme père; je pense, et je sais.

B. P. Hasdeu.

Bucarest, 14 novembre 1889.

Post-scriptum. En relisant tous les cahiers de Julie Hasdeu et les brouillons épars, quelquefois de tout petits bouts de papier, en vue de mettre en ordre et de collationner les matériaux de son Théâtre, j'ai remarqué quelques bévues plus ou moins graves qui m'ont échappé à la publication des deux premiers volumes. Je profite de l'occasion pour les corriger ici.

Bourgeois d'avril p. 15 :

Tout pour ce ridicule, misérable bonheur !

lisez :

Tout pour ce ridicule et misérable bonheur !

Ibidem, p. 83 :

Où, brisant ses entraves et fière,

il faut lire :

Où, brisant son entrave et fière....

Ibidem, p. 95, après le vers :

Où l'on s'élève, afin d'oublier nos misères,

on a omis :

Vers ce monde idéal, ce monde des chimères,

Ibidem, p. 103 :

A des rubans de soie aux reflets jaunes d'or

lisez :

A des rubans de soie aux reflets jaune d'or...

Ibidem, p. 124 :

Les murs gris découpaient leur silhouette plus sombre

lisez :

Les murs gris découpaient leur silhouette sombre...

Ibidem, p. 126 :

Ah! qui me la rendra,

il faut lire :

Ah! qui me les rendra...

Ibidem, p. 177 :

Et ta parole en sort

lisez :

Et la parole en sort...

Ibidem, p. 192:

Qui du roi Louis éclaire peut-être les fêtes,

lisez :

Qui du grand roi Louis éclaire aussi les fêtes...

Ibidem, p. 198, dans la poésie „La Tzigane“ dont il y a
trois brouillons également non revus, le vers :

Et partout sa femme partage son souci

doit être remplacé par :

Et sa femme partout égaie son souci...

et plus bas, p. 199, les deux derniers vers :

Mais prenez bien garde : sous ce masque frivole

Se cache l'étincelle du charbon brûlant

à remplacer par :

Mais gare aux étourdis ! Sous ce masque frivole

Terrible est la colère, et l'amour est brûlant.

Chevalerie, p. 80, dans la poésie „Etre aimée“, dont les
deux dernières strophes dans un premier brouillon
étaient écrites au crayon d'une manière presque
illisible, il faut les corriger d'après un autre brouil-
lon retrouvé après :

Pour un cœur bien placé la plus forte chaîne,

lisez :

Pour un cœur bien placé la seule forte chaîne...

pour :

Mais lui, il t'aimait,

lisez :

Mais le Cid t'aimait...

pour :

On pleure alors, oui,

lisez :

On pleure alors aussi,

Chevalerie, p. 177 :

Et ma main pressera alors

lisez :

Et ma main pressera même...



I

LE REMORDS

1



LE REMORDS DE MADAME AUDRAN

Ebauche d'un drame en quatre actes.

Madame Audran s'est mariée trop jeune à un ancien colonel qui l'adorait, et qu'elle n'aimait pas, mais qu'elle a pris, comme toutes les jeunes filles, pour être appelée *madame* et sortir de la tutelle maternelle. Coquette et légère, elle se laissait faire la cour, mais en somme restait honnête femme, en sorte que son mari avait en

elle la plus grande confiance. Cependant, dans un bal, Mme Audran rencontre celui qu'elle devait aimer : c'est un tout jeune vicomte, de vingt ans comme elle, beau comme elle, et qui se met à l'aimer éperdûment. Il le lui avoue ; elle résiste, puis cède. Devenue la maîtresse de Gaspard de Lorigny, elle lui voue toute la tendresse passionnée dont une femme est capable. Elle était déjà mère d'une petite fille quand leur union a commencé : cette fillette, elle l'abandonnait, l'oubliait, se donnant toute à son amour. Mais, un beau jour, Gaspard, las d'une chaîne qui commençait à lui peser, quitta brusquement Paris, et fit signifier à sa maîtresse qu'il rompait à jamais avec elle. Le cœur de la pauvre femme fut brisé ; alors, avec un revirement farouche, elle se mit à aimer la petite Hélène, sa fille, comme elle avait aimé son amant. Pour lui épargner des malheurs dont elle avait connu l'amertume, elle lui donna une éducation solide et sérieuse, lui enseigna les bons et les mauvais côtés de la vie, et s'est bien

promis de ne lui faire épouser qu'un homme qu'elle aimerait, et qui pourrait faire véritablement son bonheur. C'est la fin du premier acte.

Hélène a vingt ans; elle est belle, distinguée et noble. Elle aime son père, adore sa mère. Elle est très riche. Elle a donné secrètement son cœur à un honnête et brave garçon, lieutenant à bord d'un vaisseau, Paul Ténard, qui, de son côté, l'aime profondément. Paul avoue son amour à Hélène, qui lui déclare qu'elle sera heureuse d'être sa femme, et Paul est décidé à demander sa main à M. Audran. Il le fait; mais M. Audran ne lui donne qu'une réponse évasive et qui a l'air d'un refus. Pressé de questions par sa femme, qui encourageait Paul, et par Hélène, le colonel leur apprend qu'on lui a proposé pour sa fille un parti plus brillant. C'est le comte Gaspard de Lorigny, qui a vu Hélène à Nice dans une promenade et s'est épris de ses charmes. Il est un peu déplumé, très-ruiné, il a nocé quelque pue

dans sa jeunesse, mais, en somme, il est encore très-bien et descend d'une des plus anciennes noblesses de France. Il viendra le jour même pour être présenté à la jeune fille. A ce discours, Mme Audran s'évanouit; revenue à elle, éperdue, elle demande un entretien particulier avec sa fille pour la préparer à cette visite. Les deux femmes restées seules, la mère se jette dans les bras de sa fille étonnée, et lui dit qu'elle ne consentira jamais à la voir la femme de Gaspard, dont elle dépeint le caractère léger. Puis, elle lui rappelle que Paul Ténard l'aime, et elle essaye de savoir si Hélène n'a point d'amour pour lui. Hélène, surprise, troublée par l'état de nervosité de sa mère, ne lui avoue rien, et se contente de lui répondre qu'elle ne fera rien qui lui déplaît; au fond, elle souffre de voir Paul écarté. Arrivent Gaspard de Lorigny et son ami Henri de Cartegnac, qui doit le présenter à Madame et Mlle Audran. Gaspard raconte à son ami qu'il trouve Hélène charmante; il a, d'ailleurs, dit-il,

connu la mère dans sa jeunesse : elle était vraiment très bien. Et puis, il a une foule de dettes, et la fortune de Mlle Audran l'arrangera. Arrivent M. Audran, sa femme et sa fille. Henri présente son ami dans les formes. Mme Audran échange un coup d'œil avec Gaspard, et pâlit. Hélène les observe fixement tous les deux. Tandis qu'elle cause avec les deux gentilshommes, Mme Audran attire son mari dans un coin, et lui dit qu'elle doit connaître le mari futur de sa fille, qu'elle veut avoir un tête à tête avec lui, le sonder sur sa vie, son passé, ses sentiments. Donc, elle demande un entretien particulier. Son mari, un peu étonné, ne s'y oppose pas ; il emmène Cartegnac, et dit à Hélène de sortir. Hélène, les yeux braqués sur sa mère et le comte Gaspard, sort en se promettant d'écouter. Restés seuls, Gaspard et son ancienne maîtresse sont un moment silencieux ; puis, Gaspard s'écrie : „Mathilde!“ et Mme Audran, le repoussant, le supplie de renoncer à sa fille. Elle

l'admoneste, le questionne, le conjure, tour à tour violente et touchante; mais il répond qu'il adore Hélène et qu'il ne peut se guérir de son amour. Indignation de Mme Audran, qui évoque tout le passé, son amour, sa faute, son abandon, ses remords, son enfant comme unique consolation; à son cri déchirant, Gaspard ne répond que par son sourire froid et poli: cette fille, il la rendra heureuse; qui pourra l'aimer mieux que lui? „Eh bien! non, s'écrie la malheureuse femme; elle ne vous épousera pas. Elle ne vous aime pas, d'ailleurs. Et je ne le permettrai pas! Dussé-je mourir, je sauverai mon enfant!“ Alors, froidement: „C'est bien, dit le comte; dès ce soir, j'enverrai à M. votre mari un paquet de lettres... les vôtres, madame... oh! je les ai conservées... un amour dont le souvenir m'était toujours si cher...“ Madame Audran pousse un cri et tombe aux genoux de son ancien amant. Elle se traîne à ses pieds. „M'acceptez-vous pour gendre? Oui, ou non? demande le comte; je vous laisse une

heure pour réfléchir. Dans une heure je reviendrai".
Mme Audran tombe évanouie sur le parquet.

Au troisième acte, nous voyons Mme Audran seule, éplorée. Elle ne sait à quoi se résoudre. Son angoisse est folle; laisser que sa fille épouse ce lâche, ce monstre! D'autre part, être déshonorée! Elle en perd la raison. Entre M. Audran; il l'interroge sur l'impression que lui a faite le comte; elle ne peut répondre, se trouble, se dit souffrante et sort vivement. Entre Paul Ténard; M. Audran, très agacé, lui annonce le prochain mariage d'Hélène avec le comte. Puis il sort; Paul reste abasourdi. Entre Hélène, calme, l'air concentré. Il la presse de questions. Elle répond: „Oui, je l'épouse parce que telle est ma volonté. Personne ne m'y force. Il le faut“. Paul l'accable de ses reproches, puis sort en lui vouant son mépris. A peine sorti, la jeune fille éclate en sanglots; mais il faut qu'elle sauve l'honneur de sa mère en épousant son amant au dépens de

son amour et de son bonheur. Mme Audran entre, serre sa fille dans ses bras. Hélène lui avoue qu'elle aime Gaspard. La mère pousse un cri : „Tu l'aimes!“ — Oui, répond la jeune fille, au moment où le comte entre. „Avez-vous réfléchi, madame“, demande-t-il à Mme Audran, après avoir salué Hélène. Comme la malheureuse mère, brisée, est incapable de répondre, Hélène répond pour elle. „Monsieur, dit-elle, tout-à-l'heure, ma mère ne voulait pas consentir à notre union, parce qu'elle ignorait quels étaient mes sentiments à votre égard ; maintenant qu'elle les connaît, je répons pour elle qu'elle consent“. Très galant, le comte remercie Mme Audran plongée dans une apathie effrayante, et, prenant le bras d'Hélène, ils vont annoncer la nouvelle à M. Audran. Mme Audran sort à peine de sa stupeur ; elle les voit s'éloigner au bras l'un de l'autre, et crie, affolée : „Non ! c'est impossible, impossible !“ Puis elle tombe sur un prie-Dieu, et prie avec ferveur. Elle se lève, résolue. En-

trent M. Audran, Gaspard, Henri et Hélène. M. Audran est radieux. Il va féliciter sa femme pour son consentement. „Moi, consentir à cet infâme mariage! répond la mère; jamais!“ — Comment? pourquoi? demandent tous. — Parce que cet homme a été mon amant! répond Mme Audran, et, tombant à genoux, elle fait sa confession, décrit son martyre, et demande enfin à son mari: „Eh bien! lui donneras-tu encore ta fille, à ce lâche, réponds!“ M. Audran, atterré, ne peut en croire ses oreilles. — Tu mens! dit-il enfin. — Montrez-les donc, mes lettres! crie Mme Audran à Gaspard. M. Audran se jette sur lui et le terrasse; puis, le relevant: „Viens te battre!“ crie-t-il. Gaspard le suit. Mme Audran reste à genoux, la tête dans ses mains. Hélène s'approche d'elle doucement. L'infortunée mère, rougissant devant son enfant, veut s'enfuir. Hélène la retient et la couvre de ses baisers et de ses larmes. Les deux femmes s'enlacent en pleurant: — Mère, je t'ai menti: car je ne l'aimais pas!

dit Hélène. Et la toile tombe.

Au quatrième acte, nous voyons Hélène veillant auprès de sa mère assoupie dans un fauteuil. Elle pense à Paul Ténard, dont elle est séparée pour jamais, et elle pleure. Et son père qui en ce moment se bat avec le comte ! Inquiète, elle s'agenouille et prie, lorsqu'une voix bien connue l'appelle : Mademoiselle Hélène ! Elle se retourne et pousse un cri : Paul ! Elle n'ose cependant le regarder en face, car elle le sait fâché contre elle. Il ouvre les bras ; elle s'y jette, et il la presse sur son cœur en disant : „Je sais tout ; j'ai été témoin de votre père dans son duel ; le comte est mort“. Hélène lui montre sa mère, qui vient de s'éveiller et les regarde. „Ah ! murmure-t-elle, Dieu m'a pardonnée, puisque avant de mourir il me permet de voir mon cher rêve accompli !“ Les deux enfants se mettent à genoux devant elle. Elle les bénit. Puis, tirant de son sein une petite fiole, elle la vide, avant qu'ils

puissent l'apercevoir. — Qu'avez-vous fait ? s'écrient-ils. — Je ne me sens pas le courage de traîner plus longtemps mon opprobre après moi... Je meurs... Mais, auparavant, je voudrais obtenir le pardon de mon mari ! M. Audron entre en ce moment ; tous s'agenouillent devant lui. — Tu peux me pardonner, dit Mme Audran qui agonise ; tu peux me pardonner, car je meurs... Son mari l'enlace de ses bras. La toile tombe.

Commencé en mai 1885, repris et achevé en 1886, le 21 décembre.



II

BUVEZ DE L'EAU



BUVEZ DE L'EAU

PROVERBE.

SCÈNE I.

Madame Leroux, Louisa.

Mme Leroux. — Allons, Louisa, soyez raisonnable; allez, allez vous faire belle, ma chère petite, et contentez votre mère; oui, votre mère qui vous aime et qui veut votre bien.

C 29195

Louisa. — Mais, maman, je t'en prie, laisse-moi rester avec toi! Je t'aime tant, moi!

Mme Leroux. — Voyons, voyons, Louisa. Il faut te marier, comprends-le! Tu as dix-huit ans...

Louisa. — Oh! quel malheur! J'ai vraiment dix-huit ans?

Mme Leroux. — Mais sans doute, sans doute. Va t'habiller, petite folle; pare-toi; ton prétendant ne tardera pas à venir.

Louisa. — Mon prétendant!

Mme Leroux. — Mais oui; on t'a demandé en mariage.

Louisa. — Moi? quelle folie! Et qui donc?

Mme Leroux. — Un homme parfait; riche, économe, sage, rangé...

Louisa. — Est-il jeune?

Mme Leroux. — Non; pas des plus jeunes; un homme rangé, ma fille, ne peut pas être jeune.

Louisa. — Est-il beau, au moins?

Mme Leroux. — Passablement; mais il est agréable...

Louisa. — Enfin, son nom ?

Mme Leroux. — Monsieur Dupont.

Louisa. — Quoi ! ce serait lui ! Oh ! quel bonheur !..

Mme Leroux. — Tu t'en réjouis, n'est-ce pas ? J'en étais sûre. Il viendra dans une heure avec son fils ; va...

Louisa. — Avec son fils ? Comment ?..

Mme Leroux. — Mais oui, voyons ! Tu oublies donc que M. Dupont est veuf, qu'il a un fils de vingt quatre ans... Eh bien, te voilà toute triste !

Louisa. — Moi ! oh ! non, maman, j'avais oublié... (à part) Ah ! mon Dieu ! ce peut-il que j'épouse le vieux !

Mme Leroux. — Eh bien, je te laisse donc ; je vais faire quelques emplettes ; pendant ce temps, habille-toi, et si monsieur Dupont vient... reçois-le gracieusement, n'est-ce pas ?

Louisa. — Oui, ma mère... (A part) Comment faire ?

Mme Leroux (l'embrassant). — Au revoir, ma petite. A bientôt, madame Dupont.

SCÈNE II.

Louisa, puis Pierre.

Louisa (seule). — Que faire, mon Dieu! moi qui aimais le fils, me voilà réduite à épouser le père! Ah! j'aimerais mieux mourir... (Apercevant Pierre qui entre) Bonjour, monsieur Pierre... tiens! Qu'avez-vous? Vous avez l'air embarrassé...

Pierre. — C'est que, mademoiselle, je vous demande pardon, je cherchais madame votre mère... de la part de... de mon père... qui... (A part) Comment lui dire? (Haut) De la part de mon père... oui, qui... (A part) Ah! diable...

Louisa. — Quoi donc? Votre père... quoi? (A part) Ah! je ne le sais que trop...

Pierre. — Eh bien, mademoiselle, mon père est malade, et...

Louisa (joyeuse). — Quelle chance! Il ne viendra pas?

Pierre. — Comment? Vous saviez?..

Louisa. — Hélas ! oui, je savais ; maman me l'avait dit. Votre père veut m'épouser. C'est méchant de sa part.

Pierre. — En effet... c'est... ce n'est pas... ce n'est pas bien, en effet, de sa part, non...

Louisa. — J'en suis désolée ! Croyez-le bien.

Pierre. — Et... et moi, moi aussi, j'en suis...
(A part) Ah ! pauvre petite, va !

Louisa. — Mais... dites-moi, il est bien malade, votre père ?

Pierre. — Il a un rhume... un grand rhume... ça le prend deux fois par an, et ça le tient chaque fois pendant six mois....

Louisa. — Ah ! mon Dieu, le pauvre homme !. Je le plains bien ; alors, quand pourra-t-il venir ?

Pierre. — Je ne sais pas au juste, mademoiselle... dans tous les cas, il fera son possible... pour... pour venir... aussitôt qu'il pourra... oui, et pour... conclure ce... ce mariage qui le... qui le rend si heureux... (A part) Ah ! et qui me fait enrager, moi !

Louisa (à part). — Il est bien triste, le pauvre garçon ! Oh ! il m'aime bien ! (Haut) Alors, monsieur Pierre, il veut donc m'épouser ; mais... mais vous ? (Elle le regarde avec timidité).

Pierre (surpris). — Moi ! Comment, moi ?

Louisa (embarrassée). — Vous resterez donc tout seul ? (Silence) Tout seul ? C'est bien ennuyeux !

Pierre. — Mais, que voulez-vous, mademoiselle, il le faut bien... C'est malgré moi, mais... (A part) Mon père, quelle commission ! Quelle commission vous m'avez donnée !

Louisa. — Enfin, monsieur votre père a-t-il quelque chose à me dire par votre bouche ? Parlez, je vous écoute.

Pierre. — Oh ! il m'a dit de vous dire bien des choses... (A part) Tant pis, ça ira comme ça pourra. (Haut) Oui, il m'a chargé de vous dire qu'il vous trouvait charmante, adorable ; et, ma foi, il n'a pas tort... qu'il vous aimait de tout son cœur, entendez-vous, mademoiselle ? De-tout-son-cœur !

(Il prend la main de Louisa) Et... ah ! je vous jure qu'il vous aime bien.

Louisa. — Oh ! je le crois.

Pierre. — Vous croyez ? Oh ! que vous êtes bonne ! (Il se met à genoux) Merci, merci !...

Louisa. — Ah ! mon Dieu, levez-vous ! Levez-vous vite !.. J'entends maman qui monte... Je ferai ce que je pourrai, je vous le promets... La voici.

SCÈNE III.

Louisa, Pierre, Mme Leroux.

Mme Leroux. — Ah ! bonjour, cher monsieur Pierre ; où est donc monsieur votre père ?

Pierre. — Madame... il... c'est-à-dire... monsieur... mon père enfin... enfin, mon père, il est... il s'est... il est enrhumé... et, vous comprenez, il fait si frais... mais il espère... pouvoir venir.

Mme Leroux. — Et moi aussi, j'espère qu'il

viendra bientôt; il sera rétabli dans peu, n'est-ce pas ?

Pierre. — Oui, c'est ce que je disais à mademoiselle, tout à l'heure.

Mme Leroux. — Ma fille est si heureuse de ce mariage ! N'est-ce pas, ma fille, que tu es heureuse ?

Louisa. — Oui, ma mère, très-heureuse...

Mme Leroux. — Vous le direz, n'est-ce pas, à monsieur votre père ?

Pierre. — Oui, oui, madame... (A part) J'enrage ! Il faut que je m'en aille d'ici... vite, vite...

Mme Leroux (à Louisa). — Comment, Louisa, vous êtes encore en négligé ! Excusez-la, monsieur ; elle était si impatiente de voir monsieur votre père...

Pierre. — Oh ! en effet, c'est... c'est ce que mademoiselle me disait... tout à l'heure... et... je... j'approuve son... j'approuve sans doute, madame, car... car enfin, il faut... hum ! il faut bien... que... (A part) Non, il vaut mieux que je m'en aille...

Louisa (à part). — Pauvre jeune homme !

Mme Leroux. — Enfin, la maladie de M. Dupont n'est pas grave, n'est-ce pas ?

Pierre. — Non, non, madame; comme je le disais à mademoiselle, c'est un petit rhume... rien du tout, en somme. Et... mon père m'a chargé, madame, de vous présenter ses respects et les miens... et à mademoiselle, de l'assurer de son amour, de son amour le plus profond... (A part) Allons, ça va, ça va un peu.

Mme Leroux. — Ma fille et moi, nous sommes très-heureuses, monsieur, de ce que vous venez de dire; voyons, Louisa, n'est-ce pas ? Ma fille, monsieur, est un peu timide... Mais... c'est que... quand on est jeune, vous savez...

Pierre. — Oui, je sais, je sais, madame... je sais que... en effet, vous avez raison, madame; il faut que je m'en aille... car mon père... mon père est impatient... et... je vous salue, madame...

Mme Leroux. — Bonjour, monsieur; mille com-

pliments à monsieur mon gendre, n'est-ce pas ? De la part de ma fille aussi, n'est-ce pas, Louisa ? (bas) Mais parle donc, voyons.

Louisa. — Oui, oui, mille compliments... (A part) Ce pauvre garçon !

Pierre. — Au... au revoir, madame... mademoiselle...

SCÈNE IV.

Madame Leroux, Louisa.

Mme Leroux. — Ah ça, voyons, pourquoi ne parles-tu pas ? Tu es là comme une muette ; tu m'as fait rougir devant ce jeune homme. Il était embarrassé, tu l'as vu ; il croyait que tu ne voulais pas de son père ; ça lui faisait de la peine, sans doute.

Louisa (à part). — En vérité, je le pense aussi. (Haut) Mais, maman, que veux-tu que je lui dise, moi ?

Mme Leroux. — Quoi ? quoi ? Ah ça, aimes-tu M. Dupont, oui ou non ? Veux-tu l'épouser ?

Louisa. — Pardon, ma mère...

Mme Leroux. — Comment, pardon ! Tu refuserais maintenant, par hasard ?

Louisa. — Eh bien, oui, maman, je refuse ; je ne veux pas me marier.

Mme Leroux. — Hein ?.. Tu as perdu la tête, j'imagine ! Malheureuse !.. mais non, c'est impossible ; c'est pour rire que tu dis ça.

Louisa. — Je vous assure, ma mère, que je parle sérieusement. Je n'ai pas envie de rire ; au contraire.

Mme Leroux. — Qu'est-ce qui vous prend, mademoiselle ? Etes-vous devenue folle ? Et pour quelle raison, s'il vous plait, ne voulez-vous pas du mari que je vous ai trouvé ? Un homme sage, rangé, riche et économe, voilà ce qu'il vous faut. Et d'ailleurs ce matin, vous étiez heureuse, vous approuviez mon choix...

Louisa. — Moi, ma mère ?..

Mme Leroux. — Oui, vous, vous, vous; vous mouriez de joie; et maintenant... Ah! mais, prenez garde; ne faites pas la volontaire.

Louisa. — Maman, écoute-moi donc; je te jure que je n'épouserai jamais le vieux Dupont; je suis jeune, moi; pourquoi épouserais-je un homme de cinquante ans? Et lui, il doit être méchant; oh! j'en suis sûre.

Mme Leroux. — Pourquoi veux-tu qu'il soit méchant?

Louisa. — Mais, pensez donc! Vouloir m'épouser! C'est très-vilain de sa part; car il doit penser que je ne l'aime pas.

Mme Leroux. — Vous êtes une sotte, ma chère; mais laissons ces folies, et écoutez-moi bien. Pour votre bonheur, il faut que vous épousiez M. Dupont, et vous l'épouserez, entendez-vous? Vous l'é-pou-se-rez. Je le veux; ainsi, allez vous faire belle, car il se peut qu'il vienne encore. Allez.

Louisa. — Oh! maman, je t'en prie! Ne me

marie pas au vieux Dupont ! Non, tu ne feras pas cela ; j'en mourrais.

Mme Leroux (émue). — Voyons, voyons, tu n'en mourras pas.

Louisa. — Si, si ! Je mourrai ; voudrais-tu me voir morte ?

Mme Leroux. — Morte ! Ah ! mon Dieu, non ! Ne dis pas cela, Louisa, ne dis pas cela.

Louisa. — Pourtant, si j'épouse ce vieux bon-homme, je suis sûre que...

SCÈNE V.

Madame Leroux, Louisa, Dupont.

Dupont (arrive en toussant très-fort). — Hum, hum, hum, ah!.. ah ! je suis tué ! Hum ! (Il tousse et tombe sur une chaise).

Mme Leroux. — Ah ! mon Dieu, qu'avez-vous ? Monsieur Dupont, vous êtes bien enrhumé.

Dupont (toussant). — Ah ! madame... hum... je...

hum... je suis enrhumé, en effet... mais... hum, hum, hum... je suis venu, malgré ma maladie... qui, comme vous voyez, (il tousse) est très-peu grave, (il s'étrangle et tousse beaucoup) je suis venu voir ma belle promise... Ah ! mademoiselle... hum, hum... souffrez que je vous fasse, en présence de madame... votre mère, hum... l'aveu de mes sentiments... hum, hum, hum... pleins de tendresse... (il s'étrangle encore).

Mme Leroux. — De l'eau, vite de l'eau, Louisa !

Louisa (à part). — Eh bien, voilà un mari qui me donnera du travail ! Pauvre homme ! (Elle sort et revient aussitôt avec un verre d'eau) Voici, maman.

Mme Leroux (prenant l'eau et faisant boire M. Dupont). — Tenez, cela vous fera du bien ; oh ! vous savez, la toux, c'est ennuyeux.

Dupont (après avoir bu) — Merci... merci... ce n'est rien, rien du tout, au fait...

Louisa. — Non, cela ne fait pas de mal ; n'est-ce pas ?

Dupont. — Ah ! ma belle promise, c'est

vous qui me faites mal... vos yeux me bles-
sent...

Louisa. — Mon Dieu, monsieur, je vous de-
mande pardon; puisque c'est moi qui vous rends
malade, je m'en vais. (Elle veut s'en aller).

Mme Leroux. — Arrêtez! Où courez-vous?
Monsieur dit cela pour rire.

Dupont. — Au contraire, mademoiselle, je dis
la vérité; mais cette maladie m'est douce, et
(il tousse)... Diable! voilà ma toux qui me re-
prend... (il tousse encore).

Louisa. — Ce sera pour une autre fois, mon-
sieur; oh! je peux attendre.

Mme Leroux (bas à Louisa). — Vous êtes bien in-
solente. (A M. Dupont) Monsieur, veuillez excuser...

Dupont (toussant). — Oui, madame... la jeunesse...
ah! j'étouffe... de l'eau... (il tousse et s'étrangle).

Mme Leroux. — De l'eau, Louisa!... De l'eau!
(Louisa sort) Mon pauvre monsieur, il faut vous
faire soigner.

Louisa (revenant avec de l'eau, à part). — Il en a be-

soin ; mais ce ne sera pas par moi... sauf ces deux verres d'eau... cela suffit, je suppose...

Mme Leroux. — Faut-il vous faire rentrer chez vous ? Voulez-vous une voiture, mon cher monsieur ?

Dupont (d'une voix éteinte). — Oui... oui...

Louisa (à part). — Il se meurt !

Mme Leroux. — Louisa, faites arrêter une voiture, mon enfant (Louisa sort).

SCÈNE VI.

Dupont (dans un fauteuil), **Pierre**, **Mme Leroux**.

Pierre. — Mon père ! (Il se jette à genoux devant Dupont) O mon père ! vous êtes malade ! Pardonnez... je viens...

Mme Leroux. — Levez-vous, monsieur ; votre père est souffrant, et cela peut lui faire du mal de vous voir si affligé de sa maladie.

Pierre. — Moi ! Oh ! madame... (Il se lève, essuie

la poussière de ses genoux, et prend un air piteux) Hélas ! madame, mon père... vous voyez, il est malade ; est-ce que... dites-moi... mademoiselle Louise...

Mme Leroux (avec un regard dédaigneux). — Quoi ? Ma fille, monsieur...

Pierre (bas, l'attire vers le côté opposé de celui où geint Dupont). — Mon père l'é... l'épousera ?

Mme Leroux. — Comment ?

Pierre (haut). — Je vous demande si votre fille épousera monsieur mon père...

Dupont (se lève en sursaut). — Dieu ! au secours ! au secours ! Je sens quelque chose... mais quelque chose...

Pierre. — Mon père !

Mme Leroux. — Monsieur !

Dupont. — Je me meurs ! Un médecin ! (il sort ;
Mme Leroux court après lui).

SCÈNE VII.

Pierre, Louisa.

Pierre. — Mon père... mais qu'y a-t-il donc?
(Il veut sortir et rencontre Louisa).

Louisa (riant). — Ne vous effrayez pas; ce n'est qu'une petite dose d'un certain... maman appelle ça un apéritif, que j'ai mise dans le verre d'eau que votre père a bu; oh! ça lui fera du bien... deux verres d'eau...

Pierre. — Comment! mademoiselle!

Louisa. — Oui, oui; c'est comme cela, je me suis vengée; il n'aura plus envie de se marier; il me laissera tranquille; et vous aussi, monsieur Pierre!

Pierre. — Oh! ma chère Louise, (à genoux) que vous êtes bonne! chère enfant, je vous aime tant, et (il lui baise la main) je vous aimerai toujours.

(Mme Leroux entre sans être vue).

SCÈNE VIII.

Les précédents, Mme Leroux (cachée).

Pierre. — Oui, je vous aime; mais, hélas! la folie de mon père...

Louisa. — Hélas!

Pierre. — Comment faire, cher ange? fuir, vous enlever...

Louisa. — Ah! Dieu! non, pas cela! Oh! non, (elle rit) on se moquerait de nous! Il faut tout avouer à maman.

Pierre. — Mais...

Louisa. — Allons, poltron! Levez-vous; maman est bonne, elle aura pitié de moi, elle ne veut pas me rendre malheureuse. Venez.

Pierre (à part, se levant). — Aïe! je n'aime pas beaucoup ça, moi. Cette vieille...

Louisa. — Venez, venez donc!

Pierre. — Je vous suis, chère mademoiselle Louise! (A part) Il faut en passer par là.

(Ils se retournent, voient Mme Leroux).

Pierre et Louisa. — Oh ! mon Dieu !

Mme Leroux. — C'est comme cela, mademoiselle ?.. Et vous, monsieur, vous êtes... Oh ! quelle infamie !..

Louisa (pleurant). — Ma mère ! ma bonne mère, pardonne-moi ! (Elle tombe à genoux).

Mme Leroux. — Comment, vous... tu... tu pleures, allons donc ! Voyons, mademoiselle... ma fille... ne vous... tu... allons, je m'attendris... je...

Pierre (se jette à genoux). — Ah ! madame, bénissez-nous.

Mme Leroux. — Vilains enfants ! Levez-vous... Et toi, ma fille, comment ? Je devrais te gronder.

Pierre. — Madame, elle ne le fera plus, je vous le promets.

Mme Leroux. — Eh bien, alors...

Louisa (se jette dans les bras de sa mère). — Chère maman !.. Et monsieur Dupont, où est-il ?

Mme Leroux. — Il est parti chez lui, un peu souffrant encore.

Pierre. — Il guérira, le jour du mariage!

Louisa (à part). — Il a bu de l'eau...

*Terminé le 25 août 1883. *)*



*) L'auteur n'avait pas encore 14 ans. (B. P. H.).

III

MADEMOISELLE MILET



MADemoiselle Milet

Plan d'une comédie en vers.

ACTE I^r

Clarice Milet est seule dans sa chambre, anxieuse; elle attend le résultat des débuts de Pierre Corneille au barreau. M. Milet a promis à M. Corneille de donner sa fille à Pierre, à condition que celui-ci, qui doit débiter à la Table de marbre comme avocat du roi, ait du succès, et

puisse se maintenir avec éclat et bénéfice dans sa charge ; car, si le contraire arrivait, il a pour sa fille un gendre tout prêt, riche président à la Cour des aides, M. Du Pont. Pierre Corneille ne peut être avocat, il déteste le métier et n'y a aucune disposition ; mais, pour obtenir Clarice, qu'il aime et dont il est aimé, il est résolu à tout braver. Clarice l'attend donc avec une vive impatience ; soudain Agathe, la vieille bonne, entre : elle pleure. Clarice l'interroge, et apprend avec stupeur que son amant, dans la défense, s'est embarrassé et a eu un échec complet. Arrivent M. Milet et Corneille père, fort animés tous deux ; Milet annonce à sa fille qu'elle se prépare à épouser Du Pont. Clarice résiste, Milet se fâche ; Corneille père intervient. Clarice est décidée à épouser Pierre ; elle promet à son père qu'elle en fera un avocat parfait ; elle cherche à l'excuser sur sa timidité, sa gaucherie. Corneille père l'approuve. M. Milet est presque convaincu ; il attendra, réfléchira ; en attendant, il ordonne à sa fille

de rentrer chez elle; elle s'éloigne, pleine d'espoir. Corneille père et Milet s'en vont causer ensemble de leur affaire. Agathe reste seule; entrent Corneille le jeune et Rotrou, son ami. Corneille est abattu, mortifié; l'amour de Clarice même ne le fera pas remonter à la tribune. Rotrou lui demande s'il renonce à Clarice; Corneille ne le peut. Alors, dans une belle tirade, il s'écrie que, si Clarice l'acceptait poète, il serait si heureux! Il exprime son amour pour les vers et le théâtre. Clarice paraît; elle le voit abattu, court à lui, lui dit de ne point se décourager; elle a plaidé pour lui, et elle est bon avocat, elle; s'il essaye encore, il réussira, et Milet l'accepte pour gendre. Essayer encore! Corneille ne le peut pas. Il décrit son insuccès, sa confusion, sa haine contre un métier exécré. Il aime Clarice, l'aimera toujours; mais être avocat, c'est impossible, il ne le pourra jamais. Clarice, piquée, s'indigne et veut s'éloigner. „Adieu alors, lui dit-elle; adieu pour jamais“. Corneille l'arrête, se

jette à ses pieds; il fera tout ce qu'elle voudra, il en mourra, peu importe; pourvu qu'il obtienne Clarice. La jeune fille, radieuse, enlace son amant, le flatte, l'encourage; elle l'a vaincu aussi! Mais Rotrou, grave et un peu triste, hoche la tête, et se tient à l'écart.

A C T E II^e

Corneille est resté seul avec Rotrou. „Ainsi, lui dit Rotrou, pour une femme, vous renoncez à la poésie?“ Corneille, tout à son amour, essaye de lui expliquer que même avocat, même époux de Clarice, il peut écrire des vers. Rotrou alors, plein d'animation, lui montre que la poésie est une maîtresse jalouse qui n'admet pas de rivale. Corneille se révolte; quitter Clarice qui l'aime si tendrement! à laquelle il a juré un amour éternel! serait-ce loyal et noble? — Rotrou, dans de vers très enthousiastes, lui peint le propre génie de Corneille, la poésie, la tra-

gédie, et demande à son ami s'il est loyal et noble de priver l'humanité de tant de beautés dont il peut la charmer et la ravir, de négliger tant de qualités dont Dieu l'a doué à un degré si haut. Car Rotrou a lu des vers de Corneille; il connaît l'âme de son ami et sait ce que l'on peut en attendre. Il lui peint le théâtre, le besoin qu'il y a d'un génie comme le sien pour le tirer du chaos. Corneille, entraîné, ne résiste plus. M. Milet et Corneille père entrent; Milet lui dit que, s'il continue à se montrer au barreau, s'il s'y perfectionne, il aura Clarice. Corneille répond qu'après son échec, il lui est impossible de reparaître à la Table, et déclare qu'il renonce à la magistrature. Corneille père est stupéfait; Milet demande ce que Clarice pense de cela, et si elle y consent. Il dit que, à cause de l'amitié qui l'unit à son père, malgré l'échec du jeune homme, il a consenti à l'avoir pour gendre; que maintenant, puisqu'il a l'audace de refuser, Clarice appartiendra à celui à qui elle avait été d'abord de-

stinée, et qui est digne d'elle, Du Pont. A ces mots, Pierre tressaille; Clarice appartiendra à un autre! Il succombe à ce coup. Il proteste; Milet reste inexorable; Rotrou et Corneille père entraînent Pierre. Clarice paraît; son père lui raconte tout. La jeune fille est foudroyée; tant d'ingratitude ne peut plus même l'indigner; elle ne peut que pleurer. Elle l'avait cru si loyal, si noble! C'était donc un lâche comme tous les autres! Milet lui parle de Du Pont; Clarice ne veut rien entendre, elle est trop malheureuse.

ACTE III^e

Clarice est abîmée dans sa douleur. Madame Corneille entre; Clarice se jette dans ses bras, l'appelle sa mère, et pleure abondamment. Madame Corneille lui peint les tourments de son fils, sa passion pour le théâtre; il ne peut ni quitter Clarice, ni quitter la poésie. Rotrou survient; il décrit à la jeune fille la gloire littéraire

qui suivra Corneille. „Et je ne pourrai pas être la femme d'un tel homme!“ s'écrie naïvement la jeune fille. — „C'est beaucoup d'en avoir été aimée“, répond Rotrou, et il lui montre la gloire qui s'attachera à son nom si c'est à elle qu'on aura dû le grand Corneille. Clarice est entraînée; elle se décide. M. Milet entre avec Corneille père et Pierre, qui, ne pouvant supporter l'idée de voir Clarice possédée par un autre, était allé, avec son père, rétracter son refus envers Milet, qui lui a pardonné et l'a accepté pour gendre. M. Milet demande à sa fille si elle consent à épouser Pierre Corneille. Alors Clarice, qui s'était affaissée dans un fauteil, se levant tout à coup, tend sa main à Pierre transporté; puis, grave, animée peu à peu, elle dit à son amant qu'elle connaît son trouble et sa souffrance; qu'elle ne sera pas un obstacle à sa gloire; que puisque, pour donner un grand poète à l'humanité, elle peut bien faire le sacrifice de son amour et fouler aux pieds le bonheur de sa vie, il doit l'imiter.

et savoir l'oublier; que pour elle, elle sera toujours heureuse d'avoir été un instant aimée de Corneille, et elle lui souhaite la gloire qu'il a rêvée. Madame Corneille presse la jeune fille dans ses bras; et Corneille, transporté d'admiration, promet à son amante, dans une tirade toute vibrante d'émotion, non pas de l'oublier, mais de la chanter dans ses vers et de lui donner la renommée des Béatrix et des Héloïse. Rotrou prend alors la parole pour prédire une dernière fois la gloire de Corneille, qui, consacrée par ce beau sacrifice dès ses débuts, n'en sera que plus grande. Milet alors, en brave bourgeois qu'il est, ne comprenant rien à la résolution héroïque de sa fille, termine la pièce en invitant tout le monde aux noces de Clarice et de M. Du Pont.



Le 12 mars 1887.

Il y a trois ans que j'ai eu l'idée de mettre sur la scène la touchante histoire de Mademoiselle Milet; c'était en 1884, aux fêtes du 200^e anniversaire de Corneille, à l'Odéon, à la première représentation de *Corneille et Rotrou*, comédie en un acte de M. Louis Tiercelin.

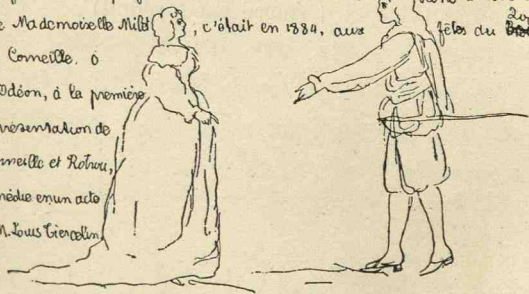
(Fac-simile de la dernière page, réduit)



et Cornille, transporté d'admiration, promet à son amante, dans une tirade toute vibrante d'émotion, non pas de l'oublier, mais de la chanter dans ses vers et de lui donner le renom des Béatrix et des Héloïse. Rotrou prend alors la parole pour prédire une dernière fois la gloire de Cornille, qui, consacrée par ce beau sacrifice dès ses débuts, n'en sera que plus grande. Milet alors, en brave bourgeois qu'il est, ne comprenant rien à la résolution héroïque de sa fille, termine la pièce en invitant tout le monde aux noces de Clarico et de M. Du Pont. —

Le 12 mars 1887

Il y a trois ans que j'ai eu l'idée de mettre sur la scène la touchante histoire de Mademoiselle Milet, c'était en 1884, aux fêtes du ^{200^e} ~~100^e~~ anniversaire de Cornille. O l'Odéon, à la première représentation de Cornille et Rotrou, comédie en un acte de M. Louis Giacomini.



ALCÉE ET SAPPHO

*Là, là j'oïrray d'Alcée
La Lyre courroucée,
Et Sapphon qui sur tous
Sonne plus dous...*

(Ronsard).



ALCÉE ET SAPPHO

Sujet et quelques scènes.

1885.

§ Sappho est jeune, belle, poète; Alcée est jeune, beau, poète aussi. Il ne connaît point Sappho de vue, mais il connaît sa renommée qui l'éfraye: furieux d'être le rival d'une femme, il l'a toujours impitoyablement raillée jusqu'ici dans ses vers. Sappho le sait, et elle a voué à Alcée une haine implacable. Alcée vient à Lesbos pour

la première fois; Sappho sait qu'il doit venir, et, pour se venger de lui, elle a demandé qu'un combat lyrique ait lieu entre elle et lui, où l'on jugera lequel des deux est plus fort en poésie. Alcée y a consenti, et, devant les juges et le peuple rassemblé, les deux rivaux sont mis en présence. Alcée déclame le premier, en s'accompagnant de sa lyre; à le voir, à l'entendre, Sappho, la farouche Sappho, qui aime déjà son rival, voudrait qu'il triomphe, et s'accuse elle-même de sa faiblesse. Enfin, il a fini; les applaudissements éclatent de tous côtés. Sappho s'avance, et, l'œil baissé, commence en tremblant, rougissante; l'amour l'inspire, et bientôt, les yeux fixés sur Alcée qui se trouble, elle entonne son chant d'une voix éclatante. Les juges décident entre les deux poètes: Sappho est couronnée. Alcée ne peut comprendre sa joie à cette vue; lui, si jaloux d'ordinaire, triomphe de voir sa rivale préférée à lui. Sappho, de son côté, se sent attristée par son couronnement; elle eût voulu

voir Alcée triompher; elle demande aux juges de rendre la couronne à un homme, non à une humble femme. Les juges résistent; alors Sappho, prenant la couronne de sa tête, la jette à terre. Très-ému, Alcée lui demande d'être sa femme, pourvu seulement qu'elle renonce à son art; il l'aime éperdûment, mais il ne peut épouser une femme qui passerait pour une courtisane. Sappho ne peut renoncer à la poésie, elle ne peut pas non plus renoncer à l'amour d'Alcée; mais Alcée, qui, par ses vers, a le plus contribué à perdre la réputation de Sappho, Alcée ne pourra jamais être son époux. Elle refuse donc, et, prenant sa lyre, au milieu de ses compagnes en pleurs, leur fait ses adieux et prédit sa gloire future. Puis, jetant sa lyre dans la mer, elle s'y précipite à son tour.

Il y a dans ce drame un caractère délicieux,

charmant; c'est le personnage de la toute jeune et fraîche Erinna, l'élève, l'amie de Sappho, une rose de seize ans, à demi éclosée, destinée à périr bientôt, un lutin vif, espiègle et rieur, une fleur d'acacia que le vent d'avril devait emporter. Sappho l'aime, la câline, la dorlotte, et elle se laisse faire, et elle chante, rit, gazouille, pleure, console et amuse la pauvre poétesse. Celle-ci a des moments d'abattement morne; d'autres, sont des réveils passionnés, pleins d'emportement; Erinna vient, tout s'apaise à son joli tapage, et par ses mutineries étourdissantes, elle calme la folie de l'amour. Ainsi, au second acte, elle vient raconter à Sappho comment elle a rencontré, au temple d'Apollon, Alcée que la poétesse n'a point vu encore :

SAPPHO

Vous voilà enfin, mon oiseau envolé, mon joli, joli petit oiseau! Dites-moi donc où vous avez été, ma violette? Quelle prairie a senti vos parfums? Quel ciel bleu a éclairé votre frais visage?

ERINNA

Aucune prairie n'a senti mes parfums... Ah! sœur, sœur bien-aimée, le joli jeune homme! Est-ce Apollon lui-même qui m'est apparu au temple?... Je ris encore de la mine que j'ai dû faire... Je ris, je ris... Ah! je ris comme une folle... Attendez, j'ai fini... Voilà, c'est fait. Je ne ris plus... N'est-ce pas que je ne ris plus?.. Dites, dites, dites vite, ma sœur, mon amour, ma petite lionne farouche, ma tulipe majestueuse, ma déesse aux yeux verts!

SAPPHO

Petite folle que tu es! Quel jeune homme as-tu vu au temple d'Apollon?

ERINNA

Dieux et déesses! Qu'il était beau!.. Mais vous savez,

je vous ai apporté des primevères... Oh ! il y en avait, dans le bois près du temple. Tenez, mon voile en est tout plein. Voilà... encore... encore... Et puis, j'ai trouvé aussi un nid de merles dans les branches basses d'un orme, mais je ne l'ai pas pris. La mère y était... Et puis, j'ai vu la vieille Chronis qui cueillait des herbes pour son fils malade ; je lui ai aidé à en cueillir, et, pour me remercier, elle m'a promis un beau voile blanc pour la procession aux fêtes en votre honneur, ma biche...

SAPPHO

Mais tu ne me dis pas quel jeune homme tu as vu au temple ?

ERINNA

Ah ! c'est vrai ! Suis-je étourdie ! Que je suis donc étourdie !.. Tiens, ça me fait rire encore... Mais écoutez : cela vous intrigue bien, ce jeune homme ? Hein ?.. Si vous l'aviez vu ! Je l'ai pris d'abord pour l'Amour ; mais l'Amour est petit et enfant... C'est ceux qui l'ont vu qui disent comme cela. Tandis que lui était grand, robuste, avec de longs cheveux blonds... Aimez-vous les cheveux blonds ?.. Je préfère les noirs.

Oh! Lycas a de beaux cheveux bouclés, couleur de mûres mûres!

SAPPHO

Laisse donc Lycas... voyons...

ERINNA

J'ai encore oublié! Vous êtes fâchée, ma perle, mon bijou, chère prunelle de mes yeux, rose de mon jardin? Il faut m'embrasser, encore, et encore... Là! Maintenant je serai sérieuse...

Autre scène :

SAPPHO

Je tremble... Erinna, viens. Comme tu vas lentement! Approche, approche donc plus vite!

ERINNA

Me voici, mère, me voici, me voici! Mais qu'avez-vous, mon rossignol? Vous êtes pâle comme la blanche hyacinthe... Dites, qu'avez-vous, mon doux lys?

SAPPHO

Ce jeune homme... Attends, je ne sais plus ce que je voulais dire... Ce jeune homme que tu as vu au temple? Tu sais bien!

ERINNA

Eh bien?

SAPPHO

Comment était-il? Dis-moi, dis-moi vite comment il était. Il était grand et blond, n'est-ce pas? Il avait des yeux bleus, n'est-ce pas? Il avait de beaux bras blancs comme le jasmin, comme le cou du cygne; la joue fraîche, comme une pomme lisse et délicate qui rougit au haut de la branche? Le parfum de Chypre, l'ambre et la rose composaient son haleine? Son œil bleu, dont la pupille humide étincelait, semblait la pervenche sur laquelle l'Aurore a déposé sa larme matinale? Dis, dis, dis, petite sœur, n'était-il pas ainsi, celui que tu as vu? Parle, mais parle donc!

ERINNA

Oh! vous l'avez décrit mieux que je ne l'aurais fait! Oui, il était ainsi...

SAPPHO

Je viens de le voir... Il a passé et m'a regardée... Il ne m'a rien dit, mais je crois qu'il m'a vue... Oh! il m'a vue... Est ce que je suis pâle? Regarde-moi: est-ce que je suis pâle? Mes cheveux ne sont-ils pas trop ébouriffés?... Sais-tu son nom?

ERINNA

Vous étiez pâle tout à l'heure... Maintenant vous êtes rouge, rouge, comme une grenade de Samos! Mais qu'avez-vous donc?... Ce jeune homme, vous savez, je sais son nom à présent.

SAPPHO

Son nom... Tu sais son nom? Quel est-il? Mon amour, ma déesse, parle!

ERINNA

Eh bien! c'est celui de votre ennemi, de votre rival; c'est Alcée, celui qui a calomnié votre vie, qui a diffamé votre réputation...

SAPPHO (effrayante)

Qui?

ERINNA

Dieux! qu'a-t-elle?

SAPPHO (lui saisissant la main)

Qu'as-tu dit? Lui, Alcée! Parle, répète-le encore... Oh!

ERINNA

Vous me brisez le poignet, vous me tordez le bras!
Lâchez-moi donc!

SAPPHO


Je te tiendrai serrée dans ma main de fer, dusses-tu
en mourir, fausse amie! Serpent que j'ai nourri dans
mon sein, tu viens jeter ton poison dans mon âme!..
Alcée, lui! C'est impossible. Parle!

ERINNA

Ma chère sœur, je ne vous ai jamais vue ainsi...

SAPPHO

Parle, ou je ne répons pas de ce que je puis faire!
Maudite sois-tu, de m'avoir dit cela! Dis-moi qu'il n'est
pas Alcée, ou crains ma colère!



ERINNA

On m'a assuré que c'était Alcée, je le jure par Diane! Mais vous me faites mal... En quoi vous ai-je offensée?

SAPPHO

C'est Alcée? Oh! je ne sais qui me tient...

ERINNA

Ma mère!.. Ah!.. voulez-vous me tuer?

SAPPHO

Pars! fuis loin de mes yeux!.. C'est Alcée!.. Va-t'en que je ne te voie plus jamais!

ERINNA (se levant)

Mais que vous ai-je fait, par la déesse vierge!

SAPPHO

Vat-t'en, va-t'en, va-t'en, va-t'en!

ERINNA

Hélas! Je suis bien malheureuse!

(Elle sort en pleurant).

SAPPHO (seule)

Oh!.. Cet homme... c'est mon ennemi, mon rival, Alcée! Oh!.. Mais qu'est-ce qui me prend donc? Pourquoi ce trouble? Qu'est-ce que cela me fait, qu'il soit Alcée ou un autre? Dieux! mon âme est bouleversée!.. Que je voudrais pouvoir pleurer! Mais je ne peux pas... Je souffre!.. Lui, Alcée!.. Qui, lui?.. Ah! je l'aime, je l'aime, je l'aime!.. C'est l'amour qui me trouble et m'égaré... Dès que je l'ai vu, j'ai senti un feu brûlant parcourir tout mon corps... Puis un frisson glacial... J'ai tant de fois chanté l'amour, je croyais le connaître: oh! il est mille fois plus puissant et plus terrible!.. Alcée!.. Où donc est Erinna? Elle m'a quittée... Pourquoi? Je ne sais plus ce que je fais... Je ne sais rien! O dieux! il me semble que je ne retrouverai jamais de calme!.. Où est-elle?.. Erinna!

ERINNA

Vous m'avez appelée? — Me voici.

SAPPHO

Approche. Tu pleures? Tu tiens les yeux baissés?

Souffres-tu aussi, pauvre fille; L'amour t'a-t-il blessée de ses flèches cruelles? Qu'as-tu donc?

ERINNA

Rien, ma sœur... Je n'ai plus rien.

SAPPHO

Je crois me rappeler... Pardonne-moi! J'ai l'âme malade. Je t'ai fait pleurer, ne m'en veux pas!

ERINNA

Oh! non, non, je ne vous en veux pas.

SAPPHO

Viens... Parlons d'autre chose. Essuie tes beaux yeux, ma perle; prends ta cithare, chante moi quelque chose...

ERINNA (prenant sa cithare et se plaçant aux pieds de Sappho)

Me voilà à genoux. Que chanterai-je?

SAPPHO

Ce qu'il te plaira... Je voudrais mourir! (Erinna accorde sa cithare. Pendant ce temps, Sappho, à part, prononce des mots entrecoupés) Cette vie est bien misérable!.. Malheureuse

Sappho, dans quels maux te précipites-tu?.. Allons, écoutons la musique. Si les dieux charment ainsi leurs ennuis, comme on le dit, si Orphée domptait les tigres et les vautours aux sons de sa lyre harmonieuse, ô Muse divine, viens, mets un baume sur ma blessure!.. Chante, Erinna.

ERINNA (chante)

Un jour le blond Amour, parmi les fleurs écloses
Folâtrait et jouait, en aspirant les roses.
Une rose lui plut, aux brillantes couleurs.
Il voulut la saisir, curieux et timide.
Mais la fleur le piqua d'une épine perfide:
L'Amour s'envola tout en pleurs.

Il souffle sur son doigt, il le suce, il le presse,
Mais en vain! Il courut chez la belle déesse
Et lui dit en boudant: «Je n'aime plus les fleurs!»
Et Vénus, souriant, répondit: «Tu murmures.
Beau comme elles, enfant, tu causes des tortures,
On t'aime, et tu perces les cœurs!»*)

SAPPHO (se lève)

Assez! Tais-toi!

*) Voir les *Bourgeons d'avril* p. 188 (B. P. H.)

ERINNA

Oh! vous êtes fâchée? je n'ai pas bien chanté... Je n'ai pas osé vous le dire, mais je me suis enrhumée ce matin en cueillant des herbes pour la vieille Chronis...

SAPPHO

Tais-toi, tais-toi, enfant!..

Sappho, résolue à mourir, hésite à faire part de sa résolution à cette enfant mobile, étourdie et un peu romanesque, et, auparavant, lui demande si elle l'aime. Voici la réponse que lui fait Erinna, pendue à son cou :

Qu'est-ce que vous m'avez demandé? Si je vous aime? Est-ce bien vrai, vous m'avez demandé cela? Mais vous ne le savez donc pas?.. Vous ne m'aimez pas, alors... Non, non, non, non, vous ne m'aimez pas! Est-ce que vous avez envie de me faire pleurer? Je ne vous ai jamais demandé si vous m'aimiez... Je n'en avais pas besoin; je le croyais, j'en étais sûre, je le sen-

tais. Je me suis trompée alors?.. Mais on ne demande pas ces choses-là... Je suis fâchée contre vous; pourtant je ne peux pas ne pas vous aimer. Vous aurez beau me faire pleurer, souffrir, me torturer, me briser le cœur; ce cœur brisé vous aimera quand même: malgré vous, malgré tout le monde. Je m'attacherai à vous comme le pampre s'attache à l'ormeau, et vous aurez beau me dire que je ne vous aime pas, je mourrai, mais je vous aimerai toujours...

Aussi Sappho n'hésite-t-elle pas à tout avouer à Erinna; celle-ci avait déjà presque tout deviné. Sappho lui déclare qu'elle ne peut plus vivre. Erinna lui répond :

Eh bien, ô ma sœur chérie, soleil de ma vie, qui m'as réchauffée sur ton sein aux rayons de ton amour, puisque tu souffres, puisque rien ne peut guérir ta blessure, j'aime mieux te voir morte que déshonorée! Meurs donc, ô ma sœur! mais fais-moi une grâce: je t'ai toujours aimée et servie, permets-moi de mourir avec toi.

Cela ne me fera pas de mal, je t'assure. Sans toi, la vie me sera une mort de tous les jours; mais toutefois, si tu as quelque chose à m'ordonner, si tu veux que j'accomplisse un devoir sacré après ta mort, eh bien! je tâcherai de vivre quand même, si je puis...

Sappho la conjure de vivre pour rétablir sa réputation flétrie, pour rendre à son corps les derniers devoirs. Erinna le lui jure :

Je ferai ce que tu commandes, ô la plus aimée des sœurs! Je chanterai ton nom sacré pour moi, ta vie chaste et pure comme l'eau des sources, et la Grèce retentira de mes chants immortels, inspirés par l'amitié. Oui, je vivrai pour recueillir tes restes que la vague sonore jettera sur la plage; je revêtirai ton corps de beaux vêtements, de ceux que tu aimais le plus... Je le couvrirai de fleurs, et mes mains renfermeront ta cendre dans une urne d'or, objet de mes pleurs. Hélas! j'ai cru que je chanterai un jour, parmi les filles de Lesbos et les jeunes hommes couronnés de rose, l'épithalame que je devais composer pour le soir de tes noces, au seuil

de la chambre nuptiale. Je te plains, ma sœur, de périr à la fleur de l'âge, mais je te plaindrais bien plus si, devenue épouse de celui qui a souillé ta réputation et ta gloire, tu étais pour la Grèce entière un objet d'horreur et de mépris!...

Sources: Erynnæ vatis quæ exstant residua, aetas, patria, scripta; Upsalæ 1826. — Richter, Sappho und Erinna; Quedlinburg 1833. — Malzow, De Erinnae Lesbiae vita; Petropoli 1836. — Welcker, De Erinna, dans Creuzer, Meletemata e disciplina antiquitatis; Lipsiæ 1817. — Kock, Alcaeus und Sappho; Berolini 1862.

A comparer: Sappho de Mme de Staël. — Sappho de Grillparzer. — Sappho de Lyly.

1887.

Non, Erinna ce n'est pas moi; ou plutôt, si vous voulez, c'est moi à seize ans, non comme je l'ai été, mais comme j'aurais voulu l'être, comme je l'aurais été, si j'avais trouvé une Sappho dans ma vie. Ce bonheur-là m'a été refusé; aussi, laissez-moi mon rêve enfantin, laissez-moi croire qu'Erinna ce n'est ni moi ni personne, qu'il n'y a guère d'Erinnas au monde; c'est une vision, un fantôme, un être idéal créé par mon esprit, et qui n'a existé jamais. Si jamais il a existé une femme semblable à Erinna par ses sentiments, c'est moi; mais, n'ayant point trouvé où épancher ces sentiments, ils ont été à demi étouffés en moi. Voilà pourquoi Erinna, qui a pu être aimée comme elle aimait, qui a été payée de retour, qui a senti les douceurs de l'amitié en même temps que ses peines, Erinna ce n'est pas moi et ce ne peut être personne.





NOTE DE B. P. H.

Était-ce une aspiration intime que le Destin ne tarda pas à réaliser? était-ce une seconde vue, une préscience de l'événement qui devait si tôt arriver? Dans *Sappho et Alcée* de ma fille, il y a un élément qui, délicieux quand on l'envisage à part soi, prend une teinte sombre et nous fait frissonner aussitôt qu'on le met en liaison avec la vie de l'auteur. C'est le personnage si sympathique d'Erinna. L'antiquité attribuait à Sap-

pho plusieurs amies et élèves, telles qu'Atthide, Andromède, Telesille, Mégare etc. Si ma fille a préféré à toutes Erinna, ce n'est pas à cause de la plus grande célébrité de cette poétesse, dont l'héxamètre — disait-on — rivalisait avec celui d'Homère, mais parce qu'elle mourut vierge, âgée à peine de 19 ans: „τελευτᾷ δὲ παρθένος ἔννεακαίδεκαέτης. οἱ δὲ στίχοι αὐτῆς ἐκρίθησαν ἴσοι τοῖς Ὀμήρου. ἦν δὲ ἑταίρα Σαπφούς“ (Suidas). Mourir vierge, âgée à peine de 19 ans, en laissant derrière soi des ouvrages poétiques remarquables, tel fut aussi, de point en point, le sort de Julie Hasdeu. Elle connaissait parfaitement l'histoire d'Erinna qu'elle avait étudiée dans les livres de Richter et de Malzow et qu'elle décrit: „une rose „de seize ans, à demi éclosé, destinée à périr „bientôt, un lutin vif, espiègle et rieur, une fleur „d'acacia que le vent d'avril devait emporter...“ et cependant elle disait: „Erinna, c'est moi“. En 1885, quand elle traçait le plan du drame et en ébauchait quelques scènes, Julie Hasdeu avait

justement seize ans et, parmi ses anciennes compagnes du Collège Sévigné, elle se donnait alors complaisamment elle-même l'épithète de „la plus folle“, tellement elle était „vive, espiègle et riieuse“, bien que, en s'identifiant à Erinna, elle se préparait déjà „à périr bientôt“. Même en 1887, quand elle ajouta à son ébauche la terrible note finale, où il faut savoir lire le blanc et l'entre-deux des lignes, elle était encore très bien portante, gaie, pétillante de vivacité, et ce n'est qu'au commencement de 1888 que l'état de sa santé prit un caractère inquiétant. En lisant les fragments qui nous restent, on peut affirmer que, malgré le titre, le personnage principal du drame, dans l'idée de l'auteur, était Erinna; c'est pour Erinna qu'elle écrivait; c'est au moyen d'Erinna qu'elle voulait, pour ainsi dire, nous laisser son propre testament. Mourir poète, vierge, âgée à peine de 19 ans! Il le fallait. C'était inévitable. La mission terrestre était terminée. Et l'on mourait en souriant! On est quelquefois forcément amené à

admettre avec Allan Kardec que: „Il n’y a de „fatal, dans le vrai sens du mot, que l’instant de la „mort; quand ce moment est venu, que ce soit „par un moyen ou par un autre, vous ne pou- „vez vous y soustraire. *Et souvent ton Esprit le „sait à l’avance, car cela lui est révélé quand il „fait choix de telle ou telle existence“.*

Dans la biographie de Julie Hasdeu, qui fera suite à son Œuvre, on verra trois poésies écrites par elle en roumain quand elle était âgée de 8, 9 et 10 ans. Infantines quant à la forme, elles sont bien tragiques par le fond. Dans la première, elle annonce qu’elle doit mourir jeune; dans la deuxième, elle décrit sa mort et elle console sa mère; dans la troisième, elle dit que, ange avant de naître, elle avait prié Dieu de lui confier une mission sur la terre, mais qu’elle s’en ira bientôt, dégoûtée.



V

TANTE ET NIÈCE



TANTE ET NIÈCE

Sujet d'une comédie.

La baronne de Villemont croit être veuve; depuis trois ans, un mari qu'elle n'aimait pas, qu'elle avait épousé par force, est parti pour la Jamaïque; il est probable que son vaisseau ait fait naufrage, car, depuis son départ, on ne sait rien de lui. La baronne, jeune encore, en est heureuse; et, malgré son deuil extérieur, elle ne peut

cachez la joie qu'elle a de se voir débarrassée d'un vieux mari, jaloux et de mauvaise grâce. La baronne, cependant, avait adopté une nièce, une jeune fille de dix-huit ans, vrai enfant terrible, qui, avec un cœur d'or, est taquine, malicieuse et jolie, ce qui la rend charmante. Peu à peu la baronne, qui jadis aimait Germaine, sa nièce, en devient jalouse; et, comme elle se sent éclipsée par elle, dans le monde, elle tâche de l'écartier, de la traiter en enfant. Mais Germaine est volontaire; de plus, elle est fine; elle comprend la jalousie de sa tante, et tant qu'elle n'y voit rien de sérieux, elle cache, sous une apparente innocence, la moquerie dont elle régale le ridicule de la baronne. Cependant la baronne, étant sûre de la mort de son époux, reçoit du monde, donne des soirées musicales et littéraires, attire autour d'elle l'élite de la noblesse savante et lettrée. Parmi ce monde élégant, on remarque un nouvel hôte, présenté par un ancien ami; cet hôte, c'est un jeune homme de vingt-huit à trente

ans, riche, beau, noble et poète, qui s'appelle le comte d'Almaby. La baronne l'aime bientôt; elle lui montre, tant qu'elle peut, son amour, mais elle cherche surtout, par un air de modeste douleur, à l'attendrir. Le comte cependant aime Germaine, qui, de son côté, l'aime aussi. Mais Germaine a vu, avec sa finesse, que sa tante en tenait pour le comte; et, par un excès de bonté, de reconnaissance, d'amitié pour celle qui l'a élevée, elle se décide à un sacrifice. Le comte, épris des charmes de Germaine, demande sa main à la baronne; celle-ci, hors d'elle-même, d'abord hésite, laisse voir son embarras, mais, réduite à l'extrémité, elle se décide à parler à sa nièce, et à tâcher, par ses paroles, de lui faire refuser la main du comte. En effet, la tante parle à Germaine; d'abord, elle lui déclare l'amour et la demande du comte: elle lui demande, avec une fiévreuse anxiété, sa réponse. Germaine la regarde, l'écoute; son premier mouvement est joyeux; mais, après un instant, elle se jette dans les bras de sa tante,

et, en sanglotant, refuse d'épouser celui qu'elle aime. La baronne, heureuse et surprise, oublie, dans son bonheur, le projet qu'elle avait fait; elle s'étonne, elle rappelle à Germaine toutes les qualités du comte : autant de coups pour la jeune fille; mais, surmontant sa douleur, Germaine tâche de la cacher en la transformant en légère gaité; effort inouï, elle se moque de celui qu'elle aime, et dont elle se sait aimée. Mais alors la baronne, souffrant de voir sa nièce se moquer de celui qu'elle aime aussi, heureuse, d'un autre côté, de pouvoir avouer son amour à quelqu'un, le lui avoue; et Germaine a assez de force pour écouter sa tante jusqu'au bout, et pour l'encourager dans son amour. La tante, ravie de sa nièce, l'embrasse avec une joie sans pareille; et ce baiser donne à l'aimante enfant du courage. „J'ai plus de force, dit-elle se parlant à elle-même; j'avais tant besoin d'un baiser!“ La baronne va rendre au comte la réponse de sa nièce. La comte est désespéré; il ne peut vivre sans Germaine, il

mourra s'il ne l'épouse pas. La pauvre baronne est bien punie de son égoïsme, car elle voit sa rivale, celle qu'elle avait tant humiliée, elle la voit aimée, adorée, tandis qu'elle est éclipsée. Néanmoins, surmontant sa rage, sa fureur, sa jalousie, elle tâche de ramener à elle le comte : elle le console, fait tout son possible pour toucher son cœur ; mais lui ne se console guère, et songe en lui-même au moyen de gagner l'amour de Germaine, dont il ne se croit pas aimé. Enfin la baronne, qui espère avoir réussi un peu, sort et le laisse seul un instant, car aussitôt arrive Saint-Félix, le tuteur de Germaine, l'ami intime du comte. Celui-ci lui dit tout ; Saint-Félix lui donne le moyen de sonder le cœur de Germaine : „Mon ami, la jalousie, chez les femmes, est connue ; prends Germaine par la jalousie ; sois galant avec sa tante, comme si c'était elle que tu aimais ; Germaine sera jalouse, furieuse, elle sentira qu'elle t'aime, et je me charge, ensuite, de la pacifier.“ Après quelques objections, le comte

consent à cet arrangement, et se met à l'œuvre aussitôt. La baronne voit d'un œil triomphant les douces galanteries du comte, parfois son embarras, sa rougeur; tout cela, pour elle, indique l'amour le plus violent. Elle relègue, prudemment, la pauvre Germaine dans sa chambre; le comte la croit malade, et dans une scène piquante avec la baronne, il lui demande sans cesse des nouvelles de Germaine; son inquiétude va à se trahir, lorsque Germaine elle-même paraît, une lettre à la main. La baronne, à la vue de l'écriture, est prête à s'évanouir : c'est une lettre de son mari! Son mari vivant, échappé d'un naufrage, après beaucoup d'aventures, arrive! La baronne se meurt de chagrin; elle a des convulsions qu'elle tâche de cacher; et, pour ne pas être ridicule devant son amant, elle les attribue à la joie qu'elle a de revoir un époux si chéri, „tant attendu et tant regretté“, dit-elle. Elle sort. Resté seul avec Germaine, le comte lui avoue son amour pour elle. La jeune fille, furieuse, lui dit qu'elle ne

veut point de lui, qui aime sa tante. Le comte déclare alors que c'était un stratagème pour exciter sa jalousie, et Germaine, de son côté, avoue qu'elle ne faisait que feindre cette froideur à son égard, pour plaire à sa bienfaitrice. Tout s'explique, et les deux amants, heureux, concluent leur mariage à la grande exaspération de la baronne.



VI

POPPÉE



POPPÉE

Sujet d'un drame.

Occidat, inquit, dum imperet...

(Tacit., Ann., XIV, 9).

J'ai lu dans Tacite l'histoire de Néron; et non seulement je l'ai lue, mais relue; et j'y ai trouvé le sujet d'un drame.

Acte I. — Agrippine est morte; Néron est libre.

L'impératrice Octavie, âgée de 20 ans, est envoyée en exil; puis la clameur du peuple, qui l'adore, la fait rappeler. Mais Néron aime Poppée. Cette femme frivole, coquette et ambitieuse, n'aime pas Néron, mais veut régner. Pour cela, elle doit écarter la douce Octavie. Au retour de celle-ci de l'exil, le peuple couronne ses statues et renverse celles de Poppée. Octavie apparaît avec ses femmes; acclamée, elle entre dans le temple de Junon. Poppée, elle aussi, apparaît à un balcon; le peuple lui jette des pierres, des huées. Elle rentre dans le palais, d'où un moment après des soldats sortent et écartent le peuple. Octavie sort du temple et rentre aussi dans le palais. La nuit tombe; Poppée, couverte de ses voiles, sort du palais, et attend Strabon, son complice, son ancien amant. Ils concertent ensemble le moyen d'éloigner à jamais Octavie. Strabon y répugne; mais Poppée lui promet l'empire. Il se décide. Tout à coup, le palais s'éclaire; c'est une orgie de Néron. Les deux complices se séparent.

Acte II. — Orgie de Néron. Poppée y brille. Soudain, on entend le peuple au dehors acclamant Octavie. Néron tressaille; Poppée se jette à ses pieds, et, par un discours imité de Tacite, l'enflamme. Il fait venir Anicet, commandant de la flotte, meurtrier d'Agrippine, et Strabon, devenu, grâce à Poppée, le favori de Néron. Ils se consultent ensemble, et conviennent qu'Octavie, sur un ordre paraissant venir de Néron, se rendra au Tepidarium; qu'Anicet fera en sorte d'y être surpris par Néron avec Octavie; Néron le fera saisir, et à la première torture, il avouera son crime imaginaire. Pour récompense, il aura un riche exil; s'il nie, la mort.

Acte III. — Les bains publics. Strabon et Anicet attendent Octavie. Anicet se cache, et devra paraître quand, à un signal de Strabon, il saura qu'Octavie est seule. Octavie entre avec ses femmes, sur l'ordre qu'elle a reçu de Néron; mais elle est inquiète. Strabon la reçoit; elle le sup-

plie de lui donner des explications. A son silence ému, elle devine à peu près et se jette à ses pieds, lui demandant la mort. Strabon lui déclare tout, et, au péril de sa vie, la fait évader par une issue secrète dont il a la clef. Elle sort; Strabon attend. Anicet, n'entendant pas le signal, quitte sa cachette, lorsque Néron entre; Strabon se déclare coupable. Néron éperdu entend les cris du peuple qui acclame Octavie sur son passage; il fait arrêter Strabon et résout de se délivrer d'Octavie par le plus prompt moyen; Anicet le servira.

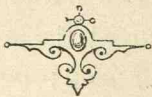
Acte IV. — L'effroi règne au palais, où Néron et Octavie sont de retour. Poppée rassemble un conseil de favoris et de sénateurs, qu'elle préside. A chaque instant, la foule, que l'on entend gronder au-dehors, peut entrer dans le palais; il faut un coup énergique. Elle conjure Néron de faire immédiatement mourir Octavie; car Strabon, qui est parvenu à s'échapper, ameute le

peuple. Les sénateurs déclareront par un édit qu'Octavie a séduit Strabon. Néron consent à tout, et Anicet est dépêché à Octavie avec le poison le plus prompt et en même temps le plus douloureux.

Acte V. — L'appartement d'Octavie. A peine rentrée chez elle, la malheureuse jeune femme s'est vue entourée de soldats ; depuis son retour d'exil, elle l'était sans cesse. Elle attend la mort ; mais les cris du peuple la rassurent un peu. Strabon entre tout à coup et la supplie de fuir ; brisée, elle refuse. Elle n'a plus rien qu'à mourir. Ses femmes l'entourent, la pressent en vain. Elle prie Strabon de fuir seul ; pour ne pas la compromettre, il la quitte. Anicet entre avec les soldats ; adieux d'Octavie à ses femmes en pleurs. Elle prend la coupe ; comme Anicet l'insulte, une de ses femmes prononce le mot fameux : „Dis à ton maître qu'il n'est pas sur tout le corps d'Octavie quelque chose qui ne soit plus chaste que

la bouche de Néron“. Octavie proteste de son innocence et boit. A sa demande, Anicet se retire. Tortures d'Octavie ; au moment où elle tombe, rendant son dernier soupir, Poppée entre, la contemple avec joie ; puis, faisant emporter le cadavre et ouvrir les portes, radieuse, reçoit Néron et le sénat, qui la couronne, et apprend que Strabon, pour échapper aux supplices, ayant été pris, s'est poignardé.

2 oct. 1885.



VII

IDYLLE MOLDAVE



IDYLLE MOLDAVE

Squelette d'un drame ou d'un roman.

Il n'y a de noble qu'un vrai noble, issu d'une ancienne souche, mais qui ne tient à son haut lignage que pour en être de plus en plus digne, ou bien un vrai paysan, rude, inculte, simple, naïf, mais noble par son contact intime avec la nature et, par la nature, avec Dieu. Ceux qui

ne sont ni l'un ni l'autre s'ennoblissent en se rapprochant de l'un ou de l'autre.

* * *

La scène se passe en Roumanie.

Un riche paysan moldave vient de perdre coup sur coup deux de ses enfants; il ne lui reste plus qu'une fille, Péouna, qu'il aime „comme les yeux de sa tête.“*)

A la mort de son dernier fils, un brave et beau garçon de dix-huit ans, pour prévenir la mort de sa fille, selon la croyance populaire, il lui a fait prendre un „frère de croix“, *frate de cruce*, sur la fosse même du jeune homme mort. Cette cérémonie s'accomplit ainsi: au moment où l'on descend dans la fosse la bière du frère mort, la sœur survivante descend aussi dans le tombeau, d'où celui qu'elle a choisi pour frère de croix, et qui doit être né le même mois

*) Idiotisme roumain: „a iubi ca ochii din cap.“

qu'elle, la soulève et la ramène à terre. Ensuite, le jeune homme et la jeune fille rompent le même pain et en mangent ensemble, puis s'entaillent chacun un doigt et mélangent leur sang, après quoi ils s'embrassent, et désormais sont frère et sœur de croix : ils sont tenus à sacrifier l'un pour l'autre jusqu'à leur vie, et à ne jamais se marier ensemble, comme frère et sœur.

Péouna, donc, à l'âge de huit ans, à la mort de son frère Gavril, a pris pour frère de croix le seul enfant qui, dans le village, fût né le même mois qu'elle : c'est Boujor, âgé de douze ans, le fils du *pope*.*)

Peu de temps après, le *mosch* **) Grégoire, père de Péouna, étant mort, la petite a été recueillie chez le bon pope. Elle a grandi côte à côte avec son frère de croix, et Boujor ***) l'aime comme

*, „Prêtre roumain.“

**) Littéralement „grand-père“, épithète des vieillards.

***), *Boujor*, nom d'homme très populaire chez les Roumains, signifie proprement „pivoine“, tandis que le nom de femme *Péouna* veut dire „femme.“

une sœur.

Mais voilà que Péouna a seize ans; elle est belle, admirablement belle; et Boujor a vingt ans, et lui aussi est beau. Un riche fermier demande la main de Péouna; il est jeune, agréable, honnête; mais Péouna ne veut pas se marier; elle veut se faire religieuse. Il y a en elle une tristesse inquiète et vague; elle souffre comme Virginie sans comprendre son mal, ce qui est une double souffrance.

Boujor la voit souffrir, et s'inquiète, sans comprendre, lui non plus; cependant il ne veut pas qu'elle parle de couvent.

Or, voilà que Boujor tombe au sort, et qu'il doit partir pour l'armée, loin, très loin, à Iassy. Péouna sent un déchirement profond, et pourtant, quand elle y pense, elle aime mieux qu'il parte. Il lui fait ses adieux, l'embrasse et lui dit: „Ma sœur, ne te marie pas avant mon retour!“ Mais elle défaille, prête à s'évanouir. Rentrée dans sa chambrette, elle pleure comme une folle.

Lui, de son côté, a été ému au moment du départ; plus tard, le voyage, la vue de la grande ville, l'ont distrait de sa douleur; mais peu à peu l'ennui lui vient, le *dore*, l'inexorable *dore*, — mot roumain intraduisible, qui signifie un désir mélancolique dont on est obsédé d'aller quelque part ou de voir quelque chose, — le prend au cœur et le tourmente. Il chante l'air populaire :

Oh, dore, dore, dore de flamme,
Je t'aime et tu me fais mourir!
Viens, ô dore, remplis-moi l'âme
Du mal que tu me fais chérir!
Viens, verse à longs flots la torture
Sur mon cœur sanglant et meurtri,
Rouvre la profonde blessure
Dont il ne veut être guéri!...

Il écrit à son père, surtout à Péouna, de longues lettres de désespoir. Il languit, il souffre; à la fin, il tombe malade.

Péouna sent un poignard lui percer le cœur: s'il allait mourir, loin d'elle, de ses parents!

Elle veut partir pour Iassy, seule, à la grâce de Dieu.

Le pope, qui a la goutte, et sa femme qui ne peut le quitter, s'arrangent avec un vieux marchand de chevaux de leurs amis, qui va justement à Iassy, pour que la „petite“ aille avec lui. Doumitre consent, et Péouna part en chemin de fer.

Grâce au brave vieillard, elle trouve à l'ambulance Boujor, pâle, défait, atteint de la terrible nostalgie du paysan roumain. Elle le soigne nuit et jour; à peine remis, il obtient un congé de trois semaines. Il revient au pays avec sa sœur, et, dans le wagon de troisièmes, au milieu d'une cohue de paysans et de soldats, il ne peut guère lui parler; il la regarde, la trouve pâlée et maigre, et une étrange émotion le prend à la gorge; alors, pour la première fois, un éclair se fait dans son esprit, et c'est comme une voix qui lui crie: „Cette jeune fille qui est venue te soigner nuit

et jour, elle t'aime d'amour et tu l'aimes, malheureux !“

A cette pensée, le jeune homme se trouble; aimer sa sœur de croix, c'est plus qu'un inceste, c'est un sacrilège !

Ils arrivent au village, et Péouna s'aperçoit bientôt du changement de Boujor à son égard. Il ne lui parle plus, il l'évite, il la fuit. La malheureuse fille se croit détestée, et pleure; son désir d'entrer au couvent devient plus fort, et se réaliserait, si les vieux ne s'y opposaient.

Boujor se confesse à un prêtre, pas à son père; le *pope* lui conseille de se marier. En conséquence, pour s'étourdir, le jeune homme va aux *horas* *), aux veillées, fait la cour aux filles, surtout à une belle et riche fille de paysan, Souldana, que ses parents voudraient avoir pour belle-fille.

Péouna découvre l'intrigue de Souldana et de

*) Rondes villageoises.

Boujor ; elle en est jalouse, et alors elle comprend, elle aussi, qu'elle aime Boujor et qu'il l'aime.

Désormais sa résolution d'entrer au couvent devient irrévocable.

Mais avant de partir, elle a une entrevue avec son frère de croix. Boujor, qui s'est préparé pour la lutte, engage Péouna à se faire religieuse ; elle l'écoute, étonnée et frappée au cœur, car elle s'attendait à voir de la résistance de sa part ; alors elle s'écrie : Je savais bien que je ne laisserai aucun regret après moi ! Bientôt, Sultana me remplacera ici, elle sera votre femme, votre femme bien-aimée ! Moi, je suis la pauvre orpheline qu'on délaisse et qu'on oublie. — Malheureuse ! s'écrie Boujor, qu'est ce que tu dis ? Tu ne sais donc pas, tu ne comprends donc rien ! Péouna, pars, fuis loin de moi ! Devant Dieu et les hommes, nous sommes frère et sœur, et nous nous aimons d'amour ! Nous serons maudits, maudits tous deux pour l'éternité !

Et il tombe, épuisé, sur un tronc d'arbre. Péouna reste d'abord un moment comme atterrée; le jour qui s'est tout à coup et brusquement fait à ses yeux l'a éblouie. Epouvantée de l'énormité de son crime, elle demeure anéantie.

Mes bientôt ses sens reviennent. Alors, sous les grands sapins dont l'ombre les couvre, la jeune fille s'approche du jeune homme, et prenant une de ses mains qui pend inerte, elle dit :

— Merci, mon frère, et pardon. Malgré moi et à mon insu, le subtil poison de l'amour s'était glissé dans mon cœur, et peut-être, sans vous, aurais-je pu commettre un grand péché. Pardonnez-moi, et maintenant, une dernière fois, prions ensemble, pour que Dieu nous pardonne.

Ils tombent à genoux et, prosternés, ils prient, dans la forêt aux mystérieux arceaux de cathédrale.

Déjà Péouna fait ses préparatifs pour aller au couvent, et Boujor, pressé par ses parents, est

prêt à se fiancer à la belle et rieuse Soutana, une fille fière et décidée, lorsque l'on vient chercher le jeune homme pour l'armée. La guerre vient d'être déclarée entre la Russie, la Roumanie et la Turquie, et Boujor doit partir en Bulgarie avec son régiment.

Il part, heureux de se faire tuer pour son pays, et de se délivrer d'une vie odieuse.

Cependant, avant son départ, Soutana, qui avait voué son amour à Boujor, avait juré amitié à Péouna, sa sœur de croix.

Boujor est parti, Péouna est sœur converse; Soutana, fiancée fidèle, attend son bel ami, sans larmes, sans plaintes.

Quelque temps, il a écrit; après, depuis Grivitza, on est sans nouvelles de lui. Serait-il mort? Soutana court au presbytère, où Péouna a demandé de rester jusqu'au retour de Boujor.

— Amie, dit Soutana, il n'écrit plus! On s'est battu à Plevna; il est blessé... ou mort!

— Mort! répète Péouna, et elle reste foudroyée.
Puis, se redressant:

— J'irai le trouver, sœur; je le trouverai, mort ou vivant. Je pars demain.

— Je vais avec toi, dit Soultana.

Mais elle a ses parents, ceux de son fiancé à consoler, à soigner. Péouna la détourne de son projet; elle ira seule.

Elle part, en effet, et, après bien des aventures, elle arrive au campement de Plevna, où elle trouve Boujor plein de vie.

— Ah! s'écrie-t-il, je ne vous écrivais plus, pour que vous me croyiez mort... Je serai tué un de ces jours. Va, laisse-moi mourir, je ne puis tromper cette fille qui m'aime, quand c'est toi seule que j'adore!

— Non, frère, tu vivras et tu l'aimeras. Moi seule dois mourir, j'ai été la plus coupable et je n'ai personne à rendre heureux. Puisque je suis ici, en qualité de sœur d'ambulance, je ne te quitte plus, pour t'empêcher de te faire tuer.

Elle semble calme, soigne ses malades, écrit à Sultana. Boujor en est tout étonné : Ces femmes, se dit-il, sont d'éternelles énigmes !

Un soir, il réclame un poste de garde très périlleux, on le lui accorde. Vers minuit, le canon commence à gronder. Un cri part, une forme noire tombe sur la neige ensanglantée...

Boujor se penche, regarde : c'est Péouna qui était venue se poster derrière lui, et qui s'était jetée au-devant du feu qui allait l'atteindre.

— Maintenant, murmure-t-elle, tu es libre, frère ; épouse Sultana... Moi, j'étais ta sœur de croix, je devais te donner ma vie.

Et elle meurt.

Paris, Juillet 1883.



VIII

MON MOLIÈRE

ALCESTE




MON MOLIÈRE

Alceste.

*... sa philosophie et un peu de
misanthropie...*

(Mme de Sévigné, 28 juin 1671).

A M. Dém. A. Stourdza.

n confond quelquefois le pessimisme avec l'a-
théisme et avec le matérialisme. Bien au con-
traire, un vrai pessimiste est tout ce qui peut

être de plus idéaliste. S'il est pessimiste, c'est qu'il se rappelle un monde meilleur et qu'il y tend. Le grand pessimiste de notre siècle, Schopenhauer, est un grand idéaliste en même temps. Cette remarque a-t-elle quelque rapport à *mon Molière*? n'importe! c'est en pensant au pessimisme que, après deux ans de répit, je reprends et je me mets à revoir mon ancienne étude.

* * *

Curieux et intéressant caractère que celui de l'*Alceste* de Molière. Plus on y réfléchit, plus on le trouve beau et difficile à analyser; et cependant ce caractère, quoique fort original, est bien vrai et bien naturel. Je crois qu'il y a peu d'*Alcestes* au monde, mais il doit y en avoir quelques uns; il serait malheureux qu'il n'y en ait pas, cela prouverait qu'on ne trouve plus de parfaits honnêtes hommes sur la terre.

Autrefois on ne comprenait guère qu'à moitié le caractère d'Alceste, on le trouvait ridicule, on s'en moquait. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Nous l'aimons et nous l'admirons, et si ses brusqueries et ses saillies d'humeur nous font sourire parfois, cela ne nous empêche pas de trouver justes les causes pour lesquelles il se met en colère, d'être toujours ou le plus souvent de son côté contre Philinte, contre Oronte, contre Célimène et ses adorateurs; cela ne nous empêche pas de le plaindre dans son amour pour une coquette. Ainsi, le premier sentiment que nous éprouvons pour Alceste, c'est une profonde sympathie; le second, c'est de la pitié. Or, s'il était misanthrope dans le vrai sens du mot, l'aimerions-nous? Aurions-nous pitié de lui? Je ne le pense pas. Il faut bien cependant qu'Alceste le soit un peu, puisque c'est surtout le misanthrope que Molière a voulu peindre en lui. Pour bien pouvoir juger de cela, il faudrait d'abord bien comprendre ce que c'est qu'un misanthrope.

Le vrai misanthrope, d'après Platon, a eu beaucoup à souffrir des hommes, et c'est pour cela qu'il s'est dégoûté d'eux. Une fois dégoûté, il se met à haïr l'humanité de toutes ses forces; il hait tous les hommes sans exception; il hait tout ce qui porte une face humaine, vieillard, enfant, femme, fou, brave ou lâche, pauvre ou riche, heureux ou malheureux. Sa haine est féroce, barbare; il n'a plus aucun sentiment de pitié pour les hommes; il en a horreur, voilà tout. Le *Timon* des Grecs, que Lucien a peint dans un de ses dialogues et Shakspeare dans un de ses drames, est le type de ce misanthrope cruel et sauvage. Entendez-le, dans Lucien, s'écrier avec fureur, en se retirant dans une forêt pour y vivre loin des hommes: „Que „Timon n'ait d'autre voisin, d'autre proche que „lui-même; qu'il éloigne de lui le reste des hu- „mains; que ce soit pour lui une loi suprême „de ne tendre la main à personne, fussé-je près „de mourir et réduit à me placer sur la tête la

„couronne funéraire! Qu'enfin le plus doux des
„noms soit pour Timon celui de misanthrope! Le
„fond de mon humeur sera la brusquerie, la du-
„reté, la grossièreté, la colère, la sauvagerie. Si
„je vois un homme près de brûler et me sup-
„pliant d'éteindre le feu, je l'éteindrai avec de la
„poix et de l'huile; si un fleuve grossi par l'orage
„emporte un homme qui me tende les bras et
„me prie de le retirer, je l'y replongerai la tête
„la première afin qu'il ne puisse revenir sur
„l'eau..." Voilà de terribles sentiments, et, en
vérité, je me demande si l'homme qui pouvait
parler ainsi et avoir de telles idées méritait que
les hommes fussent généreux envers lui. Le *Timon*
de Shakspeare est peint à peu près des
mêmes traits. Il a un mot surtout qui le caracté-
rises et qui en même temps caractérise le mi-
santhrope véritable: c'est lorsque Timon est dans
sa caverne et que son ancien ami, le seul qui soit
resté fidèle à son amitié, Alcibiade, vient le voir;
Timon ne répond à ses consolations que par des

injures, et entre autres, il lui dit : „Je suis mi-
„santhrope et je hais le genre humain; pour ce
„qui est de toi, *je souhaiterais que tu fusses un*
„*chien, afin de pouvoir t'aimer un peu.*“

For thy part, I do wish thou wert a dog,
That I might love thee something . . .

Un misanthrope de parti pris, de sang-froid, peut aimer tout, un chien, un chat, une vipère même, pourvu que ce ne soit pas un homme. Pour moi, j'avoue que je trouve comme J. J. Rousseau, que „le vrai misanthrope est un monstre.“ Timon, dans Lucien comme dans Shakspeare, me fait horreur, et je crois difficilement qu'il ait jamais existé, et qu'il puisse exister. S'il pouvait exister, alors je dirais avec Schiller: „Sachez bien qu'il n'existe pas, entre le ciel et la terre, d'homme plus misérable qu'un misanthrope.“ En tout cas, je le trouve, moi, bien plus méchant et plus cruel que tous ceux qu'il accuse, lorsqu'il

vient leur conseiller de se pendre tous à son arbre.

Alceste ne conseille pas aux hommes de se pendre; il leur conseille d'être honnêtes, vertueux, sincères, de détester l'hypocrisie et le mensonge, la basse flatterie et la calomnie; il donne lui-même l'exemple et *enrage* de voir que les autres ne font pas comme lui. Quelle est donc la misanthropie d'Alceste? D'abord, voyons quelles en sont les causes; car Molière nous montre Alceste s'aigrissant peu à peu, de jour en jour, et le progrès de sa misanthropie résulte des incidents de la pièce. Là encore, à mon sens, la comédie de Molière l'emporte sur celle de Shakspeare, parce que Shakspeare nous représente Timon, d'abord philanthrope, et devenant tout à coup misanthrope; c'est une métamorphose à peu près aussi rapide que celle des personnages mythologiques dans les *Métamorphoses* d'Ovide. Timon était riche, Timon dépensait son argent follement en banquets, en diamants, en cadeaux donnés avec prodigalité à de vils adulateurs. Timon est devenu pauvre

par sa faute; tous ceux qu'il croyait ses amis l'ont abandonné; alors, furieux, il leur jette de l'eau chaude à la tête, s'enfuit dans une caverne au fond d'une forêt et là, il s'amuse à manger des racines et à blasphémer l'humanité. Voilà une misanthropie qui n'a pas été longue à venir.

Revenons aux causes de la misanthropie d'Alceste. Alceste est un homme jeune encore, mais il a déjà beaucoup vu et beaucoup étudié. Il n'a pas encore beaucoup souffert à cause des hommes, mais il souffre pour les hommes. Tel est Alceste au premier acte. Il a observé les hommes au milieu desquels il a vécu. Quels sont ces hommes? Des courtisans, de jeunes seigneurs de la cour de Louis XIV. Il n'a vu au milieu d'eux que flatterie vile, que calomnies, que médisance, ce que M-me de Sévigné appelle „le dessous des cartes“, des jalousies et des haines sourdes cachées sous des dehors pleins de caresses. Tout cela l'a dégoûté et lui a fait pitié. Il a entrepris de corriger autant que possible ces vices et ces

travers. Il tâche d'abord de corriger ceux qui l'entourent de plus près : ses amis, celle qu'il aime. Mais il ne réussit pas ; au contraire, il se fait moquer d'eux d'abord, plus tard il s'en fera détester.

Dans la première scène du premier acte, il est furieux contre Philinte, son ami, qu'il vient de voir embrasser un homme avec une tendresse infinie, sans même connaître son nom. Cela choque son amour pour la franchise, pour la vérité ; cela le met dans une noble colère. C'est dans un de ces transports d'indignation qu'il s'écrie :

Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

Alceste a raison de blâmer Philinte; qui le nierait? Mais il faut remarquer qu'Alceste est furieux, qu'il n'est pas de sang-froid, qu'il parle en homme emporté. Lorsque Philinte lui fait observer que ce „grand courroux contre les mœurs du temps“ le rend ridicule, il s'écrie :

Tant mieux, morbleu! tant mieux . . .

Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

Prenez garde, Alceste! en ce moment vous êtes hors de vous; tout à l'heure vous ne direz pas la même chose, quand vous serez calme. Les hommes ne vous sont pas si odieux que vous le pensez; vous ne les haïssez pas tant que cela, car alors vous ne vous mettriez pas en colère en les voyant mauvais, hypocrites et lâches. Vous diriez comme Philinte, si vous n'aimiez pas les hommes :

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure

Comme vices unis à l'humaine nature,
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisans et des loups pleins de rage.

La brusquerie et la vivacité d'Alceste font le fond de sa misanthropie. Très-honnête, très-vertueux, mais prompt à se mettre en colère, très bourru et que les vices du temps irritent et blessent, tel il est au premier acte, et tel il reste jusqu'à la fin de la pièce; et il y a à remarquer qu'il n'arrivera jamais au véritable dégoût, à la vraie déception, à la haine du genre humain enfin, qui est la misanthropie dans toute l'acceptation du mot.

Dès le premier acte, il déclare :

Que parfois il lui prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

Il le dit dans un transport d'indignation contre

les vices des hommes ; tout-à-fait à la fin, lorsqu'il aura perdu sa dernière illusion et qu'il se sera vu abandonné par Célimène, il s'écriera encore :

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher, sur la terre, un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Il est désespéré, hors de lui, et il sort transporté de rage et de douleur ; nous le plaignons, et nous nous imaginons peut-être qu'il quittera le monde et ira dans un désert ; non, soyons tranquilles ; dès qu'il aura repris son sang-froid, il se laissera persuader aux paroles d'Eliante et de Philinte. Il ne verra plus Célimène, mais il ne quittera pas les hommes, il ne se séparera pas de Philinte, qu'il aime en dépit de tout ce qu'il lui dit, et de la sincère Eliante qu'il estime et dont „il fait un cas extrême.“

Au premier acte Alceste est recherché et estimé ; au second acte, on commence à se moquer de lui. Dans la célèbre scène des portraits, Célimène le raille avec une ironie qui le blesse profondément, parce qu'il l'aime, cette Célimène, et qu'il la voit se mettre du côté des fades galants qui lui font la cour. Les marquis rient beaucoup à ses dépens ; et l'on voit qu'Alceste en souffre plus qu'il ne l'aurait pensé lorsqu'il disait à Philinte qu'il „ne demandait pas mieux“ que de se voir l'objet de la raillerie des hommes. De plus, il a déjà un ennemi : c'est Oronte, l'auteur du fameux sonnet *L'espoir*. La franchise d'Alceste lui a valu un ennemi ; sa haine contre la médisance lui a valu des moqueries. La guerre est déclarée, le combat sera long et pénible ; qui en souffrira le plus ? Alceste. Au quatrième acte, il apprend que Célimène le trompe. Il tombe dans un de ces accès de désespoir mêlé de fureur auxquels il est si souvent sujet. Célimène réussit à le calmer par

ses artifices, et il lui pardonne, car il l'aime. Au cinquième acte, nous le retrouvons furieux. Il a perdu un procès qu'il devait gagner, contre un scélérat qui s'est servi de moyens infâmes pour intéresser les juges en sa faveur. Cette fois, son projet est arrêté, il veut quitter le monde. Mais il ne peut se séparer de Célimène, il veut éprouver l'amour de Célimène, il lui demande de l'accompagner dans son désert. Célimène, quoique abandonnée de tous ses adorateurs, qui ont découvert sa perfidie et qui ne la traitent plus qu'avec mépris, Célimène refuse de faire à Alceste le sacrifice du monde. Alors, désespéré, il unit Eliante à Philinte et veut aller s'enfermer seul dans un endroit écarté, pour y être honnête homme à son aise ; Philinte et Eliante l'en empêcheront.

Il me semble que J. J. Rousseau a très-bien résumé la misanthropie du héros de Molière dans ces lignes : „Qu'est-ce donc que le misanthrope „de Molière? Un homme de bien qui déteste les

„mœurs de son siècle et la méchanceté de ses
„contemporains; qui précisément parce qu'il aime
„ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se
„font réciproquement et les vices dont ces maux
„sont l'ouvrage.“ Et plus loin il ajoute excellem-
ment: „Ce n'est donc pas des hommes qu'Al-
„ceste est l'ennemi, mais de la méchanceté des
„uns et du support que cette méchanceté trouve
„dans les autres. S'il n'y avait ni fripons ni flat-
„teurs, il aimerait tout le genre humain.“

Ici il faut faire une remarque. C'est que, si d'un côté Alceste fait la guerre aux mœurs de son siècle, d'un autre côté il poursuit des vices de tous les temps. Ainsi, il s'indigne contre Philinte qui lui conseille d'aller implorer les juges en sa faveur pour son procès. Du temps d'Alceste, où l'on portait du vin muscat et des chapons aux magistrats, rien n'était plus naturel que d'aller visiter les juges, de leur demander leur appui, leur faveur; Alceste est choqué de cette mode, il ne la suit point; il perd son procès et il s'écrie:

Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse ;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité,
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester...

Ici, oui, il peste contre les mœurs de son siècle. De notre temps, tout homme d'honneur s'indignerait à l'idée de gagner un procès par de tels moyens, et il n'y aurait pas de juge qui fit ce que les Dandins faisaient tous au XVII^e siècle. Pour les embrassades frivoles, hélas ! elles existent encore, et les *Philinte* ne manquent pas de nos jours, pas plus que du temps de Molière. Et les *Oronte* ! ces beaux-esprits amateurs qui font des petites pièces en un quart d'heure, pour s'amuser, et qui les prennent pourtant au sérieux. Ils vous demandent votre avis *très-sincère* sur leurs petits vers et, si vous leur dites votre pensée,

ils soutiennent mordicus que leurs vers sont „fort bons“ ! Je crois que l'on peut dire encore aujourd'hui ce que Boileau écrivait autrefois de l'auteur content de lui-même :

Toujours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot de son ouvrage ait paru vous blesser
C'est un titre chez lui pour ne pas l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique ;
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter...

Ainsi, Alceste déteste le bel-esprit, le faux-goût et la manie de faire des vers fades et plats ; il les poursuit et devance Boileau dans ces vers célèbres :

Ce style figuré, dont on fait vanité
Sort du bon caractère et de la vérité ;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Bref, Alceste se déchaîne contre cette *simili-poésie*, — terme que j'emprunte de M. François Coppée; il s'indigne lorsqu'il voit „les embrassades frivoles“; voilà des travers de tous les temps. Il a horreur de la mode de son siècle qui enseignait à corrompre les juges pour gagner un procès; c'était un vice de son temps.

Cette misanthropie d'Alceste a été longtemps un sujet de raillerie. On croyait fermement, au XVII^e et au XVIII^e siècle que Molière avait voulu faire rire aux dépens de son héros. Au dix-septième siècle, si cérémonieux, où les règles de l'étiquette et de la politesse étaient si sévères et si strictement observées, les boutades, les brusqueries d'Alceste, sa franchise, égayaient tout le monde. M. de La Rochefoucauld était misanthrope; il fut bien obligé pourtant de céder à la mode, à l'étiquette. Il devint un *Philinte*, c'est-à-dire qu'au fond il n'aimait pas les hommes, n'avait aucune confiance en eux, mais qu'il les traitait avec amabilité, qu'il était civil, bienveillant, officieux.

M. de La Rochefoucauld enfin était peut-être l'original de ce misanthrope que nous peint La Bruyère: „Timon ou le misanthrope, dit le moraliste, peut avoir l'âme austère et farouche; „mais extérieurement il est civil et cérémonieux; „il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoise pas avec „les hommes; au contraire, il les traite honnêtement et sérieusement; il emploie à leur égard „tout ce qui peut éloigner leur familiarité; il ne „veut pas les mieux connaître ni s'en faire des „amis“. Voilà ce qu'était le misanthrope au XVII^e siècle. Il était „poli, insinuant, souriant“, comme dit M. Sainte-Beuve. Il devait être ainsi quand il avait une famille, comme M. de La Rochefoucauld, et que par conséquent il devait vivre au milieu du monde. S'il eût été autrement, comme Alceste, par exemple, il n'aurait jamais pu établir ses fils, les pousser à la cour; on se serait moqué de lui, on l'aurait fui, on l'aurait détesté. M. de La Rochefoucauld avait trop connu les hommes pour ne pas savoir cela; il se

résigna en apparence ; mais il préparait silencieusement sa revanche : il écrivait *Les Maximes*.

Donc, à une époque où les misanthropes eux-mêmes étaient obligés d'être comme tout le monde, Alceste, qui disait tout haut leurs vérités aux gens, qui préférait — vrai précurseur des folk-loristes d'aujourd'hui — la chanson populaire du *Roi Henri* au sonnet d'Oronte, qui aimait mieux perdre un procès que d'implorer les juges en sa faveur, Alceste fut trouvé excentrique. On ne doutait pas que Philinte ne fût le sage de la pièce, et c'est lui qu'on applaudissait. Alceste était, pour le public d'alors, le personnage ridicule de la comédie, comme Tartufe, comme Harpagon, comme le *Malade imaginaire*. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'indignation de J. J. Rousseau contre Molière, qu'il accuse de vouloir faire rire aux dépens d'un honnête homme qui n'a que le tort d'aimer trop la vertu. C'est que du temps de Rousseau on riait encore de la misanthropie d'Alceste. Ce n'est

que de nos jours qu'on a bien compris cet admirable caractère.

La franchise d'Alceste éclate surtout dans la scène du *sonnet*. Mais elle me plaît davantage dans les rapports du misanthrope avec Célimène. La scène du sonnet, si fameuse, a été critiquée, blâmée, louée à l'excès. Voici ce qu'en dit M. Nisard : „Oronte ambitionne l'estime d'Alceste ; „voilà le prix de sa réputation d'honnête homme. „Alceste s'avise de dire ce qu'il pense du sonnet „d'Oronte ; voilà son travers“. Je ne ferai qu'une observation à cela, c'est qu'Oronte ne fait tout ce beau discours à Alceste pour lui demander son amitié, qu'en vue de son sonnet ; il parlera de lui au roi avec lequel il est très-bien ; il lui jure un attachement éternel, mais tout cela à une condition : c'est qu'Alceste trouve beau le sonnet qu'il vient de faire. Qu'il se garde bien de le trouver mauvais ! Or, le sonnet ne vaut rien ; Oronte a demandé à Alceste de lui parler avec franchise, car Alceste l'a averti qu'il était

en ces matières „un peu plus sincère qu'il ne faut“; Alceste lui dit sa pensée. Où est son travers là-dedans? J'avoue que je ne le vois pas.

La Harpe croyait aussi Alceste ridicule en beaucoup d'endroits; sa franchise surtout lui paraissait extravagante. Voici ce qu'il dit de cette fameuse scène du „sonnet“, et du jugement qu'Alceste y porte sur les vers d'Oronte : „A qui „Alceste était-il responsable de son jugement? „Qui l'obligeait à le donner? Parlait-il au public? „Etait-ce un ami qui voulût être éclairé et qu'il „ne fût pas permis d'abuser? Rien de tout cela: „c'est un homme du monde qui s'est amusé à „ce qu'on appelle des vers de société. Qui empêchait Alceste de se sauver par cette excuse „qui est toujours de mise: Monsieur, je ne m'y „connais pas, — ou de payer l'amour-propre du „rimeur d'une de ces phrases vagues qui ne signifient rien? Il y a plus: Oronte la demandait-il „bien sérieusement? Ceux qui lisent leurs ouvrages au premier venu demandent-ils la vérité

„ou des louanges ? Mais je suppose qu'il la de-
„mandât, à quoi bon le lui dire ?..“ De tout cela
je me permets de conclure que M. de La Harpe
ne comprenait pas un mot à cette scène du
sonnet, et qu'il comprenait assez peu le carac-
tère d'Alceste.

La Harpe se demande, à qui Alceste était re-
sponsable de son jugement et qui l'obligeait à
le donner. Je lui répons que c'était à lui-même
qu'il était responsable de ce jugement, et qu'O-
ronte l'a obligé de le donner. Oronte est un homme
du monde qui fait des vers pour s'amuser, c'est
vrai; mais ces vers qu'il fait, il les lit dans des
salons, ils y sont applaudis; des auteurs les imi-
teront pour être applaudis à leur tour, et c'est
ainsi que le faux goût se répand dans le monde.
Or, ce qu'Alceste combat dans cette scène, c'est
„le méchant goût du siècle qui lui fait peur“;
et il est d'autant plus furieux contre le sonnet
d'Oronte qu'il voit Philinte se récrier sur sa
merveilleuse beauté. Voilà comment le mauvais

goût infecte la littérature, se dit avec raison le misanthrope; un seigneur s'avise de faire des vers, il les fait méchants, mais ils sont goûtés par des flatteurs; les poètes de la ville l'imitent, et puis ça va son train. C'est ce qui obligeait Alceste de donner son jugement. Il ne pouvait pas dire qu'il „ne s'entendait pas aux vers“, puisqu'il s'y connaissait très-bien; et c'est même pour cela qu'Oronte lui demandait son avis. Oronte ne s'adresse pas au premier venu; il aurait pu dans ce cas s'adresser aussi bien à Philinte qu'à Alceste; mais il savait que ce dernier avait la réputation d'un homme d'esprit et de jugement solide, et surtout d'un homme franc; or, l'avis de ces hommes-là a du poids, et les rimeurs le recherchent. Enfin, Oronte demande avec beaucoup d'instance à Alceste son jugement; le misanthrope s'en défend d'abord, mais l'auteur s'écrie:

. j'aurais lieu de plainte,
Si m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien :

Et alors seulement Alceste consent à entendre le sonnet. Ainsi, qu'a donc M. de La Harpe à reprendre sur la conduite d'Alceste ? Qu'y a-t-il d'extravagant ou de risible ?

J'ai dit que j'aimais surtout la franchise d'Alceste envers Célimène. En effet, comparez-la aux fades galanteries, aux adulations des autres amants de la coquette : combien la sincérité d'Alceste est noble et belle ! Lui seul aime réellement Célimène, et c'est pour cela qu'il ne craint pas de lui dire ses torts. Dans la scène des portraits, après le : „Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour“, il s'adresse à Célimène et lui dit :

Non, madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir,
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme...

Une femme d'esprit et de cœur comprendrait aisément que l'homme qui voit ses défauts malgré son amour, et qui a le courage de les lui montrer,

est celui qui l'aime véritablement. Mais Célimène n'est pas de ces femmes-là; et cette franchise, qui pourrait lui être salutaire, ne fait que l'aigrir contre Alceste.

On a aussi différemment jugé l'amour d'Alceste pour Célimène. La Harpe le trouve aussi extravagant que sa franchise; surtout il ne comprend pas pourquoi Alceste s'indigne de ce que Célimène refuse de l'épouser pour l'accompagner dans un désert. Voici ce que La Harpe dit à ce propos: „Lorsque le misanthrope propose à Célimène de „l'épouser, à condition qu'elle le suivra dans la „solitude où il veut se retirer, et que, sur son „refus, il la quitte avec indignation et renonce „à tout commerce avec les hommes, on peut lui „dire: c'est vous qui avez tort. D'abord, pour „quoi vous êtes vous attaché à une coquette „dont vous connaissiez le caractère? Ensuite, „pourquoi poussez-vous la faiblesse jusqu'à lui „pardonner toutes ses intrigues que vous venez „de découvrir?“ Voilà d'étranges questions que

La Harpe fait à Alceste. Pourquoi il s'est attaché à Célimène? Parce qu'il l'aime et que la raison ne guide pas toujours l'amour. Henriette pourrait répondre au critique :

Cette amoureuse ardeur, qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite;
Le caprice y prend part, et quand quelqu'un nous plaît
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.

Certes, si l'on aimait „par choix et par sagesse“, il serait ridicule qu'Alceste aimât Célimène au lieu d'aimer Eliante; mais l'amour se gouverne autrement. Si l'on demandait à Hermione pourquoi elle aime Pyrrhus qui l'abandonne, à Oreste pourquoi il aime Hermione qui le fuit; si l'on demandait à Phèdre pourquoi elle aime Hippolyte; si l'on demandait à Molière lui-même pourquoi il aime sa femme qui est coquette et infidèle, ils répondraient tous : „parce que nous les „aimons“. „Pourquoi donc Alceste aime-t-il Célimène? se demande aussi M. Saint-Marc Girardin;

„lui et elle! quelle inégalité de cœurs! quelle
„disproportion de sentiments! Hélas! c'est en
„vain que, par un mouvement généreux et ro-
„manesque, nous voulons en amour une sorte
„d'égalité morale. Nous souffrons à voir un hon-
„nête homme aimer une femme indigne de lui.
„Nous plaignons Clarisse d'avoir de la tendresse
„pour Lovelace. Mais quoi! c'est là une des inex-
„plicables énigmes de l'amour“. Enigme, ajoute-
rai-je, si bien dépeinte par l'Arioste :

Quel che l'uom vede, amor gli fa invisibile;
E l'invisibil fa vedere amore...

Quant à la seconde question, où La Harpe de-
mande à Alceste pourquoi il pousse la faiblesse
jusqu'à pardonner à Célimène ses intrigues, il
me semble que le misanthrope le dit lui-même
en s'adressant à Philinte et à Eliante :

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.
Mais à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,

Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.

Pour moi, je trouve l'amour d'Alceste d'autant plus noble et plus touchant, que celle qui en est l'objet ne le mérite pas, et qu'Alceste le sait. Car Alceste n'est pas un de ces amants „qui ne voient de défauts dans ce qu'ils aiment que ceux dont ils souffrent eux-mêmes“ ; il souffre, il est vrai, de la coquetterie de Célimène, mais il ne souffre pas de son penchant à la médisance, et pourtant il lui fait, devant les marquis, une dure et belle leçon là-dessus. Il sait que Célimène le trompe avec des mots doux ; il connaît et avoue sa faiblesse. Il dit lui-même à Célimène :

Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cache pas, je fais tout mon possible
Pour rompre de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

„Il connaît tous les défauts de Célimène, dit
„avec raison M. Saint-Marc Girardin, combien elle
„est coquette et peu digne de lui. Mais quoi ! il
„l'aime et il s'en accuse sans cesse comme d'un
„tort. Il espère aussi, et c'est là un des traits
„les plus touchants du véritable amour, il espère
„que sa flamme

De ces vices du temps pourra purger son âme“.

Entendez-le, lorsque Célimène se plaint de n'être pas assez aimée, entendez-le s'écrier :

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;
Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien ;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien ;
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût, d'un pareil sort, réparer l'injustice ;
Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

Mais Célimène ne comprend pas Alceste; jamais elle n'a entendu dire de telles choses, elle prend cela pour de la brusquerie, de l'extravagance. Elle répond avec une froide ironie que „c'est une étrange manière de lui vouloir du bien“. Aussi, quand il lui faudra choisir entre Oronte et Alceste, elle se trouvera dans un grand embarras; je pense qu'Éliante, elle, n'aurait pas hésité dans son choix.

A la fin, Célimène refuse de suivre Alceste dans sa solitude, mais elle veut bien l'épouser. Indigné, Alceste répond par ces mots accablants pour lui et pour elle :

Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage,
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

Il fallait avoir une âme comme celle d'Alceste

pour triompher ainsi de sa passion. M. St. Marc Girardin trouve ce mot „Je vous refuse“ sublime. Je pense qu'il a raison.

En résumé, le caractère d'Alceste est beau d'un bout à l'autre. On peut dire du Misanthrope ce que Goethe disait de Molière lui-même : „Quel homme qu'Alceste ! Quelle âme grande „et pure ! Oui, c'est là le vrai mot que l'on „doit dire de lui : c'était une âme pure ! En lui „rien de caché, rien de difforme“. M. de Montausier, homme d'une vertu austère et d'une grande franchise, fut, dit-on, reconnu sous les traits d'Alceste. On le lui dit, croyant le fâcher ; il parut joyeux, et s'écria : „Que ne suis-je réellement semblable à ce brave homme !“ C'est, à mon sens, le plus bel éloge qu'on puisse faire de cet admirable caractère.

„Savez-vous bien, dit Jules Janin dans un charmant feuilleton, qu'Alceste c'est Molière en personne ? C'est lui, c'est sa bonté, c'est son „esprit, c'est son austérité tant soit peu jansé-

„niste, c'est le ton parfait qu'il avait pris, de
„très-bonne heure, dans l'intimité du prince de
„Conti et dans les petits appartements du roi ;
„c'est son amour passionné pour cette indigne
„femme, si jolie et si éclatante, qui l'a rendu
„le plus malheureux des hommes ; c'est cette
„jalousie cachée dont il rougissait en lui-même
„comme il eût rougi d'une mauvaise action.
„Dans cette grande comédie du *Misanthrope*, Mo-
„lière est tout entier.“ Je ne crois pas à cette
identification, ou bien, si vous voulez, je n'y
crois qu'à demi. Un individu, quel qu'il soit,
n'est jamais un type ; or, le génie crée des types,
il ne copie pas des individus : il observe autour
de lui, sans doute, mais il observe peu, il devine
beaucoup. Deux siècles n'auraient pas suffi à un
Shakspeare pour observer tout ce qu'il a deviné.
Alceste est un type ; donc, il n'est pas Molière.

J'ai commencé cette étude par opposer le mi-
santhrope de Molière au misanthrope de Shaks-
peare. En finissant, je dois y revenir. Tandis que

Timon représente le comble de la misanthropie, un degré surnaturel pour ainsi dire, Alceste en est tellement éloigné que l'on serait tenté de le nommer plutôt philanthrope. Et il l'est, oui, mais un philanthrope misanthropisant. Sans être jamais ridicule, il tient du haut comique par ce dédoublement de sa personnalité, par ce contraste de ses deux tendances, par l'inattendu qui en résulte. Ce qui le fait philanthrope, c'est son cœur, qui est le plus fort; ce qui le pousse à misanthropiser, c'est sa raison, toujours vaincue par le cœur, jusqu'au moment héroïque du „Je vous refuse“, mais qui ne se soumet jamais qu'en protestant. Ces protestations ne sont quelquefois justifiées que par la seule habitude de vouloir résister, par le pli. D'Alembert, si judicieux d'ailleurs, n'a pas saisi ce trait psychologique, quand il dit: „La seule chose que j'oserais blâmer dans le rôle du Misanthrope, c'est qu'Alceste n'a pas toujours tort d'être en colère contre l'ami raisonnable et phi-

„losophe que Molière a voulu lui opposer comme „un modèle de la conduite qu'on doit tenir avec „les hommes“. Or, les continuelles boutades d'Alceste contre Philinte, à tort ou à raison, sont précisément tout ce qui peut être de plus naturel, de plus conforme au caractère de ce philanthrope misanthropisant.

Timon et Alceste sont les deux extrêmes d'une échelle, dont les degrés doivent être plus ou moins nombreux. Quels qu'ils soient, il faudrait les étudier d'après nature. La nature est intarissable en nuances. On ne sait pas, vraiment, ce que voulait faire Schiller de son *Misanthrope*, publié inachevé et qui, peut-être, était né inachevable. Le fragment qui nous en reste représente un mélange nébuleux de l'antique *Timon* et du *Bourru bienfaisant* de Goldoni. Et cependant, c'est dans ce fragment que Schiller nous indique en passant deux variétés très-réelles et très-intéressantes, l'homme qui hait les autres parce qu'il s'adore lui-même, et l'homme devenu

misanthrope par le mépris de lui-même : „wer sich allein anbetet oder sich selbst verachtet“. Le *Misanthrope* de Goethe se réduit à une chansonnette dont le héros est mécontent de tout le monde, car il s'ennuie et qu'il voudrait aimer. Certes, on pourrait bâtir là-dessus une charmante comédie. Le *Misanthrope* de Kotzebue est un misanthrope de convention, un misanthrope d'entr'acte, un homme qui, trompé par sa femme, affecte la misanthropie jusqu'au moment où l'auteur, par un imbroglio très peu vraisemblable, lui fait pardonner l'infidèle; l'intrigue et les caractères, tout y est faux. Je ne dirai rien du *Franc parleur* de Wycherley, par la simple raison que je ne l'ai pas lu. Parlerai-je du *Misanthrope* de M. Labiche ? Non. Le vrai misanthrope de M. Labiche n'est pas celui du Palais-Royal, mais bien son admirable *Moi*, avec cette „maîtresse scène“ que relève M. Emile Augier : „celle où une nièce, pour détourner son oncle d'épouser une jeune fille, lui raconte tout ce qu'elle

„a souffert elle-même d'avoir épousé un vieux
„mari! — Et lui? repond l'égoïste à chaque trait
„du tableau. — Lui? Il était très-heureux. — Eh
„bien, alors?“... Plus on aime soi-même, moins
on aime le prochain, et ce défaut d'amour pour
les autres aboutit presque à une sorte de haine...

Ecrit en 1885, revu en 1887.



IX

L'AMI DE TRAJAN



L'AMI DE TRAJAN

Squelette d'un drame en vers^{*)}

PERSONNAGES.

TRAJAN, empereur de Rome, prince doux, humain, très brave, très intelligent; à cette époque, il avait déjà cinquante ans.

LONGINUS, son ami; jeune homme de vingt-

^{*)} La première ébauche est datée : „le 16 mars 1885“; la copie revue : „12 octobre 1887“ (B. P. H.)

cinq ans, élève de Pline le Jeune, aussi de Sénèque, ardent, enthousiaste, tout de premier mouvement.

DÉCÉBALE, roi des Daces. Caractère à la fois brave et rusé, plein de courage et d'astuce; énergique et décidé, aimant sa patrie par dessus tout.

ALBINUS, officier romain; soldat brave et entreprenant, fidèle à Trajan et à Longinus.

GETTO, chef dace, prisonnier des Romains, fier et résigné; il a un pressentiment de la chute prochaine de la Dacie.

LE GRAND PRÊTRE de Zamolxis, patriote avant tout, austère et religieux.

L'AUGURE romain, Grec sans foi ni honneur, mercenaire avide et faux.

DOKIA, fille de Décébale; ce caractère, très mouvementé, comporte deux phases: au premier et au second acte, c'est une barbare, fière, farouche, cruelle, vraie Dace, inflexible dans sa haine contre les Romains; au troisième acte, elle devient une amoureuse passionnée et ardente,

mais elle reste toujours fière, énergique et décidée; seulement, sa haine contre Rome se change en un amour à toute épreuve pour ce fils de Rome qu'elle devait haïr, pour lequel elle trahit son père et sa patrie, et auquel elle donne sa vie.

SARMIZA, nourrice de Dokia.

FLAVIA, esclave romaine.

RUFUS, soldat romain.

Soldats romains et guerriers Daces, prisonniers, femmes daces.

NB. Au second acte, Dokia est vêtue d'une robe blanche flottante, le cou et les bras nus et ornés de colliers et bracelets antiques. Ses pieds sont chaussés de sandales et ses cheveux blonds sont défaits, retenus seulement sur son front par un diadème d'or. A l'entrée de Longinus, elle met un voile blanc sur sa tête et le ramène sur son visage. — Au troisième acte, elle est vêtue d'une longue robe noire, et couverte d'un grand

voile blanc. Au quatrième acte elle porte le même costume. Au cinquième acte, sa robe est grise, elle est sans voile, le diadème d'or en tête.

Flavia porte un costume romain, bleu, et ses cheveux noirs sont relevés à la grecque.

ACTE PREMIER

Le camp de Trajan aux environs de Sarmizégétuse.

Scène de nuit; la tente de Trajan est encore fermée, et les soldats, Rufus en tête, couchés autour d'un feu de bivouac, boivent en causant, en faisant des *saturae* et en riant. Cette gaieté soldatesque et turbulente du camp romain nous apprend que Trajan a décidé de ne quitter la Dacie qu'une fois conquise et devenue province romaine; que Décébale, poussé à bout par la ténacité de Trajan, s'est retiré dans Sarmizégétuse, ville très forte, munie de toutes les provisions nécessaires, et qu'il s'obstine à ne pas vouloir se rendre. Trajan cependant hésite à livrer l'assaut à la ville, car on la dit imprenable, et l'on sait que les Daces se sont décidés à la sauver ou à périr; devant cette résistance, Trajan, troublé, ne sait qu'entreprendre, et les soldats romains,

las de l'inaction et désirant retourner enfin dans leurs foyers, voudraient demander à l'empereur de mettre fin à cette expédition. Cette scène nous fait connaître aussi Dokia, la fille de Décébale, que les soldats dépeignent comme une héroïne, une amazone cruelle et implacable, qui fait brûler vifs les prisonniers romains.

L'aube paraît à peine, et Longinus, entre en scène avec Albinus, officier romain, dévoué à Trajan et à Longin. Les soldats se lèvent et saluent l'ami de l'empereur; en même temps, Rufus s'avance et supplie Longin, au nom de toute l'armée, d'intervenir auprès de l'empereur pour que l'attaque soit commandée et que l'expédition finisse. Longinus leur répond par une belle tirade sur la décadence du soldat romain, la mollesse qui envahit Rome, et la mène à sa perte. Il leur rappelle les hauts faits des Scipions et des César, des Marcellus et des Pompée, et ce que pouvaient alors souffrir les soldats romains. Les soldats, humiliés, se retirent en silence.

Longinus reste seul avec Albinus; au fond de la scène, enchaînés et silencieux, les prisonniers daces avec Getto écoutent leur conversation. Longinus dévoile à Albinus le projet de Trajan; il lui dit que c'est lui qui va, comme ambassadeur, chez Décébale. Albinus essaye de le détourner de ce projet, mais, devant la résistance de Longin, il se tait, espérant à part lui que jamais l'empereur ne consentira à le laisser partir. L'empereur s'éveille et sort de sa tente. Longin fait éloigner Albinus.

Dans une scène très animée, Longinus entraîne Trajan et l'oblige à consentir à son départ; Trajan, ému, serre le jeune homme dans ses bras, et veut le faire accompagner par Albinus, mais Longin refuse. Pourquoi exposer ce brave officier? Il prendra avec lui le fidèle Rufus.

Trajan rassemble ses troupes et leur annonce le départ de son ami, et la prochaine prise de Sarmizégétuse. Surprise de l'armée. Trajan veut

que l'Augure implore les Dieux. Suivi des soldats, il s'éloigne.

Longinus, resté seul, prend une fiole de poison et un poignard dont Rufus l'a muni, et, dans une tirade enthousiaste, lance son défi à Décébale et aux Daces. Alors Getto, jusque là silencieux, lui jette ces mots d'une voix sombre: „Ce n'est pas Décébale que tu dois craindre, imprudent jeune homme, c'est sa fille Dokia!“ — Longinus, stupéfait d'entendre parler ce muet, lui demande de s'expliquer, sous peine d'être poignardé de sa propre main; Getto alors lui dépeint la cruelle et rusée fille de Décébale, et lui dit de prendre garde à elle! Mais Longinus la maudit, et prédit qu'elle sera traînée captive sous le char de Trajan triomphateur. Getto se replonge dans son silence.

Trajan, avec les soldats, vient dire adieu à son ami, qui part escorté de Rufus.

ACTE DEUXIÈME

Le palais de Décébale dans Sarmizégétuse. Grandes portes au fond; au lever du rideau, ces portes sont ouvertes et laissent voir la flamme du bûcher où brûlent vivants les prisonniers romains.

Dokia parle avec sa nourrice Sarmiza. Elle a un pressentiment de la chute prochaine de la Dacie; elle exhale sa haine contre les Romains envahisseurs et décharge sa fureur contre la jeune esclave Flavia, qu'elle accable de sa colère. Flavia a un transport d'orgueil et de vengeance; pour répondre aux insultes de Dokia, elle lui prédit la ruine de Sarmizégétuse et le prochain esclavage de Dokia. Dokia, furieuse, tire son poignard pour frapper la Romaine, puis, se ravissant, ordonne qu'on l'enferme au haut d'une tour, enchaînée. Pendant qu'on lui garrotte les bras, Flavia prie les dieux qu'il ne reste plus

rien des Daces dans les futurs habitants de la nouvelle province romaine. On entraîne la malheureuse, et Dokia reçoit le Grand Prêtre et les femmes Daces qu'elle avait convoquées solennellement.

Dokia dépeint aux femmes Daces le danger qui menace leur patrie : d'un jour à l'autre, Trajan peut envahir la ville. En termes énergiques, elle leur demande si elles hésitent entre la mort et l'esclavage. Les femmes Daces répondent d'une seule voix que la mort leur est mille fois plus douce. Alors, Dokia leur fait jurer par le dieu Zamolxis qu'aussitôt que les Romains auront franchi les murailles, elles mettront avec des torches le feu à leurs maisons. Dokia elle-même donnera le signal, en poussant le cri de „Délivrance“, et en jetant sa torche sur le toit du palais. Les femmes Daces jurent, devant le Grand Prêtre, qui bénit leur serment. Après quoi elles s'éloignent, et Décébale paraît.

Décébale apprend à sa fille et au Grand Prêtre

qu'il vient de recevoir de Trajan une lettre lui annonçant l'arrivée d'un ambassadeur de sa part, chargé par lui d'une mission grave. L'ambassadeur a déjà franchi les murs de la ville, dans quelques moments il sera ici. Décébale se demande ce qu'il peut lui vouloir; il se méfie, il soupçonne un piège des Romains. Dokia demande à assister, voilée, à la réception de l'envoyé. On l'annonce. Le Grand Prêtre sort pour l'introduire. Resté seul un moment avec sa fille, le vieux roi s'émeut sur le sort qui peut l'atteindre; il aurait voulu la voir épouse d'un guerrier illustre. Mais le héros que doit aimer Dokia n'est pas de ce monde.

Décébale monte sur le trône; Dokia voilée se tient debout auprès de lui. Le Grand Prêtre introduit Longinus, suivi de Rufus et précédé de guerriers Daces. Longinus salue le roi des Daces; puis, il accomplit sa mission. Décébale, indigné, refuse; il défendra sa ville et mourra plutôt que de se rendre. Les me-

naces de Trajan ne l'effrayent point; pour le prouver, il peut, s'il le veut, tuer l'ambassadeur et en exposer la tête sur les murs de Sarmizégétuse. Longinus est prêt à mourir; il a fait son devoir, et il sait bien que la Dacie doit succomber un jour ou l'autre; Décébale peut le faire mourir, il n'arrêtera pas l'essor de la gloire romaine et l'ordre des Destins. Décébale ordonne qu'on saisisse le téméraire ambassadeur et qu'on lui coupe la tête. On entoure Longinus, qui s'écrie : „Je meurs pour ma patrie; ô Dieux! vengez l'ami de Trajan!“ — „L'ami de Trajan! Longinus!“ s'écrie Décébale; et il ordonne qu'on l'enferme provisoirement dans la tour.

Dokia, très émue, se dévoile, et demande au roi avec anxiété ce qu'il compte faire de son nouveau prisonnier. Décébale lui fait entrevoir son plan, et lui ordonne, si lui-même ne réussit pas à décider le jeune homme, de l'y aider. Dokia tremble, et lui promet tout son secours.

Dokia, restée seule, se livre au trouble étrange

et nouveau qui la possède. Elle ne peut assez admirer le dévouement et la noble audace de cet ennemi qu'elle doit et veut abhorrer, et dont le sort est dans ses mains. Elle l'aime, car elle le sent vraiment digne d'elle; elle souffre, elle pleure.

En ce moment, Sarmiza arrive en courant; elle demande si le reste des prisonniers romains doivent être brûlés. Dokia s'écrie: „Non! je ne veux plus que personne meure par moi!“ et elle tombe évanouie dans les bras de sa nourrice épouvantée.

ACTE TROISIÈME

La prison de Longinus dans la tour. Il est seul avec Rufus.

Longinus, muni d'un papyrus et d'un style, que Rufus lui a procurés, écrit à Trajan pour lui décrire les forces dont Sarmizégétuse dispose et la résolution de Décébale. Longinus croit fermement que Trajan parviendra à conquérir la ville. Il a fini d'écrire, et se met à causer avec Rufus. Il se demande ce que Décébale veut faire de lui; il veut faire parvenir à Trajan sa lettre, et ne sait comment. Rufus lui dit qu'il en a le moyen; car, ce jour-là même, une femme voilée est montée dans la tour, dans la prison voisine de la sienne, et a remis en liberté une captive romaine qui y avait été enfermée. Cette captive, du nom de Flavia, lui a parlé, à lui Rufus, et lui a remis, à sa demande, du papyrus et un style; elle s'est de plus offerte à servir Longinus

et a promis de faire passer sa lettre à Trajan. Surprise de Longinus, qui demande à Rufus des détails sur la femme voilée; Rufus ne peut rien répondre, car cette femme ne s'est pas fait connaître, et a constamment gardé son voile. Longinus alors révèle au soldat que, depuis deux jours qu'il est enfermé dans cette tour, il a vu, par son étroite fenêtre, une femme en noir, voilée, se promener sous les murailles en pleurant; serait-ce la même? serait-ce une Romaine? Il l'ignore, et ce doute le tourmente. En même temps, il remet sa lettre à Rufus, au moment où entre Décébale, suivi du Grand-Prêtre.

Décébale vient proposer à son prisonnier cet ultimatum: ou d'écrire immédiatement à Trajan de quitter la Dacie, ou d'avoir sa tête coupée et exposée sur les murs de Sarmizégétuse. — Coupez-la, répond tranquillement Longinus. Décébale, ému par le courage du jeune homme, dit qu'il aurait voulu, en des temps meilleurs, le voir l'époux de sa fille; que lui-même a déjà écrit à Trajan, qui devra dé-

cider, s'il préfère perdre son ami ou quitter la Dacie. „Il préfère Rome à son ami ! dit Longinus ; il doit me sacrifier sans hésiter !“ Décébale embrasse le jeune homme. „Soit, dit-il ; puisque je ne puis te vaincre, écoute : tu écriras à Trajan ce que tu voudras ; il nous vaincra, mais il pleurera aussi des larmes de sang. Jure-moi que, dès le premier pas que les Romains feront dans la ville, tu boiras cette fiole de poison. Tu es brave et loyal, j'ai foi dans ton serment ; jure-moi, ou sinon, je t'empêcherai de communiquer avec Trajan“. Longinus jure devant Rufus et le Grand-Prêtre, par les mânes de ses ancêtres et par sa tête et son bras droit, par la tête même de Trajan, qui lui est plus chère que tout. Décébale et le Grand-Prêtre sortent.

Longinus, resté seul avec Rufus, lui redemande le papyrus, et écrit à Trajan pour le conjurer de le sacrifier et de faire l'assaut de la ville, qui sera facilement prise. Il lui annonce qu'il a résolu de mourir de sa propre main pour détruire le

seul obstacle qui retarde la victoire romaine. La lettre finie, Rufus fait entrer Flavia.

Flavia embrasse les genoux de l'Ami de Trajan. Longinus l'interroge; elle raconte son esclavage et ses malheurs. Longinus lui demande des détails sur Dokia : „Elle est bien cruelle, dit-on...“ Flavia ne répond pas, elle ne sait pas... Enfin, elle éclate : oui, Dokia a été bien cruelle, mais elle ne l'est plus, elle est changée... C'est elle-même qui est venue la délivrer de sa prison, qui lui a remis le papyrus pour Longinus; la femme voilée, c'est elle. Longinus, atterré, se trouble.

Dokia entre. Elle avoue son amour à Longinus, dans des termes pleins de passion. Elle lui dit comment, pour se rendre digne de lui, elle a grâcié les prisonniers romains condamnés au feu et délivré Flavia. Maintenant, à tout prix, elle veut le sauver, lui, dût-elle pour cela trahir son père lui-même et perdre sa patrie; mais elle prie Longinus de lui donner son anneau d'or. Il hésite; elle l'enlace, le presse; il se laisse entraîner.

ACTE QUATRIÈME

Le camp romain; même décor qu'au 1^r acte.

Trajan vient de recevoir la lettre de Décébale, et il est rempli d'angoisse. Albinus doute que ce ne soit une ruse du roi des Daces. Un messenger apporte la lettre de Longinus. Trajan pleure en voyant le sublime dévouement de son ami; il ne sait qu'entreprendre pour le sauver, et, malgré sa douleur, se décide à livrer l'assaut à la ville. Mais en ce moment, on lui annonce l'arrivée dans le camp de deux femmes voilées.

Dokia entre lentement, appuyée sur Flavia. Flavia se prosterne devant Trajan, et lui apprend son nom, son esclavage, et sa délivrance due à la fille de Décébale. Dokia découvre sa figure, et Trajan salue la noble et héroïque fille de Décébale, tout en s'étonnant de sa venue dans son camp. Dokia supplie Trajan de l'épargner, de ne

pas lui rappeler qu'elle est Dace et fille de Décébale; elle veut rester seule avec Trajan et Flavia.

Cette scène doit être très animée. Dokia découvre à Trajan son amour pour Longinus, dont elle lui montre l'anneau, et lui dit qu'il faut sauver à tout prix le héros. Pour elle, elle a déjà juré de tout employer pour le sauver. C'est pourquoi elle est venue, bravant tous les périls, apporter à Trajan le moyen unique de délivrance. Elle donne à Trajan la clef d'une des portes de la ville, la plus proche de la tour où Longinus est enfermé; la nuit même, Trajan entrera par cette porte avec ses soldats et surprendra les sentinelles daces, puis ses troupes pénétreront dans la ville et délivreront Longinus avant que les Daces aient eu le temps de se reconnaître. Trajan accepte, et console la malheureuse qui défaille en consommant son crime. Elle s'éloigne seule, car Flavia va guider les Romains vers la porte par où ils doivent entrer.

Trajan convoque ses troupes et leur annonce pour la nuit prochaine leur entrée dans Sarmizégétuse. Joie des soldats. Albinus et l'empereur se retirent dans leur tente.

ACTE CINQUIÈME

La scène représente, d'un côté la prison de Longinus, de l'autre une rue de Sarmizégétuse, avec vue de la ville et des murailles au loin. Il fait nuit; dans la prison de Longinus, brûle une torche enflammée qui jette une clarté faible sur la scène.

Longinus seul, s'attend d'un moment à l'autre à une attaque des Romains. On lui a pris son poignard, mais le poison lui reste. Il a cependant un espoir : Dokia lui a promis de le sauver, Dokia, la fille de Décébale, qu'il aime. Il s'attendrit en pensant à elle, et rêve d'en faire son épouse à Rome. Tout à coup, la porte de sa prison s'ouvre, Dokia entre et se jette dans ses bras.

„Sauvé! lui dit-elle; tu sera sauvé!“ Et elle lui raconte tout. Il l'entoure de ses bras. Scène d'amour. Elle s'assied aux pieds de son amant et lui chante une chanson dace. Puis, elle monte

à la fenêtre de la prison, et regarde, le cou tendu, anxieuse. De l'autre côté de la scène, on voit des soldats romains, conduits par Flavia, pénétrer lentement dans la ville. Dokia crie à Longinus de sa fenêtre, avec joie, la délivrance, et elle revient se jeter dans ses bras. Ils attendent, enlacés, fiévreux. L'autre côté de la scène est vide; tout à coup, des cris partent : les sentinelles daces ont pris l'éveil et donné l'alarme; le clairon sonne; Dokia remonte à la fenêtre. Longinus lui demande ce qu'elle voit.

De l'autre côté de la scène, Trajan arrive, entouré de soldats qui tiennent Décébale prisonnier. Un cri part de la fenêtre où Dokia regarde. Décébale défie Trajan, et, tirant un poignard de son sein, s'en perce. „Je meurs, dit-il, mais ton ami est mort, Trajan!“ Puis il meurt en maudissant le traître inconnu qui a livré la ville. Trajan et ses troupes s'éloignent avec le corps du roi; on entend de nouveau le cliquetis des armes. Mais, pendant que Décébale parlait, Lon-

ginus, qui, aux cris de Dokia, était monté près d'elle pour la soutenir, tressaille; son serment se dresse devant lui; il descend, prend la fiole de poison et boit.

En ce moment, comme Trajan est sorti, Dokia, brisée, c'est retournée vers son amant; elle est maudite! Mais elle voit la fiole: du poison! Tremblante, elle interroge Longinus. Il lui dit son serment. Alors elle prend la fiole et la vide, en disant: „c'est notre coupe nuptiale!“ L'aube paraît.

De tous côtés, les femmes Daces, tenant des torches allumés, envahissent la scène, en criant: Dokia! ton signal! Dokia les entend, saisit la torche d'un mouvement nerveux, monte à la fenêtre en criant „Délivrance!“ et jette sa torche. Les femmes aussitôt se précipitent de tous côtés en répétant le cri de Dokia et en jetant leurs torches. La ville est en flammes. Dokia redescend et vient auprès de son amant qui agonise. „Que tout s'écroule maintenant, dit-elle; que m'importe!“ Longinus, après avoir fait ses adieux à

Rome et à l'empereur, et prédit la future gloire de la nouvelle province romaine, expire entre les bras de Dokia. En ce moment, la porte s'ouvre. Trajan paraît, suivi de Flavia, d'Albinus, de Rufus, de soldats, et demande : „Mon ami, Longinus, où est-il ?“ Dokia se soulève, montre du doigt le cadavre de son amant : „Le voici“, répond-elle ; puis sa tête retombe, elle expire. Tableau final représentant la scène envahie par les flammes. La toile tombe.





V A R I A N T E

Acte I^r. — Comme ci-dessus.

Acte II^e. — Dokia, Sarmiza, puis Flavia. Haine de Dokia pour les Romains. Les prisonniers qu'elle a fait jeter vivants dans les flammes y brûlent, la lueur de la flamme inonde la scène. Dokia les regarde brûler; Flavia, derrière elle, saisie d'effroi, s'écrie : „Ainsi je verrai brûler les tiens, quand Rome aura conquis la Dacie!“ — „Puisses-tu nous voir brûler plutôt que de devenir vos sujets ! réplique la fière Dokia ; les lâches ! je leur rends service : n'aiment-ils pas mieux périr dans les

flammes que vivre esclaves?" Flavia se révolte : „Eh bien ! dit-elle, tu m'apprends l'audace ; je ne veux plus être ton esclave, tue-moi!" Se rappelant ses grandeurs passées, elle décrit sa captivité, ses hontes, ses humiliations, et, tombant à genoux, supplie Dokia de la tuer. Dokia, froide, lui ordonne de se relever : „Tu aurais dû te tuer avant de devenir prisonnière ; maintenant, vile esclave, souffre en silence ; tu es indigne de pitié". Flavia, meurtrie, conjure les dieux de maudire la Dacie et la fille de Décébale. Dokia lève les épaules : „Jamais Rome ne me verra vivante!"

Entrée des femmes daces. Discours de Dokia. Serment de mettre le feu à la ville. Les femmes daces s'éloignent et Décébale paraît, suivi du grand-prêtre. On attend l'ambassadeur romain. Dokia, voilée, assistera, avec Sarmiza et Flavia, à l'entrevue. Entrée de Longinus. A sa vue, Flavia ne peut retenir un cri : Longinus ! Dokia l'observe. Grande scène de Longinus. Décébale irrité veut l'envoyer à la mort ; on saisit le jeune homme. Effroi de Flavia. Dokia s'avance vers Décébale : „Mon père, ne le tuez pas ! ce guerrier est Longinus, l'ami de Trajan". — „Longinus ! s'écrie Décébale ; qu'on le mène dans la tour". Longinus ne peut s'empêcher de saluer avec admiration la noble fille de Décébale. Il sort emmené par les gardes. Décébale

apprend à sa fille ce qu'il a l'intention de faire de Longinus : s'il consent à éloigner Trajan, il sera l'époux de Dokia ; sinon, il mourra. Flavia, restée seule avec Dokia, ne peut maîtriser son trouble. Dokia l'interroge, et apprend que Flavia aime Longinus depuis longtemps. Scène de jalousie entre les deux femmes. „Tu n'en es pas digne, dit Dokia ; il est digne de moi seule“. Et elle sort. Flavia jure de sauver Longinus, dût-elle périr elle-même.

Acte III^e. — Longinus dans sa prison cause avec Rufus. La fille de Décébale l'a profondément fasciné. Rufus lui apprend qu'une jeune esclave Romaine lui a parlé, qu'à sa demande elle lui a procuré du papyrus et un style, et s'est chargée de faire parvenir la lettre à Trajan. Longinus se demande quelle est cette femme. Entre Décébale. Grande scène. Longinus refuse ses propositions et préfère mourir. Décébale, ému, l'embrasse. Le serment de Longinus. Décébale sort, pour écrire à Trajan. Flavia entre, se dévoile et raconte ses malheurs. Scène d'amour. Flavia emporte la lettre, qu'elle se charge de donner à l'empereur. „Elle m'aime, dit Longinus ; elle se sacrifie pour moi, et pourtant je pense à Dokia“.

Acte IV. — Décébale attend de Trajan une réponse à sa lettre. Dokia entre; elle a fait préparer le poison pour son père, pour Longinus, pour tous. Elle portera elle-même le poison à celui qu'elle aime. Cependant elle fait chercher Flavia, qui a disparu depuis la veille; on vient lui apprendre qu'à l'aide d'un déguisement, la Romaine avait quitté la ville. Dokia comprend qu'on est trahi, et, aussitôt, l'annonce à son père et aux guerriers. Puis, se plaçant au milieu d'eux, elle chante l'hymne dace :

Le vent siffle, et les bois antiques,
Les bois de Dacie, hauts et fiers,
Debout sous ses coups despotiques
Sans plier, bravent les hivers.

Aspirant les rayons solaires
Sur la cîme des monts déserts,
Sans craindre l'homme et ses colères,
L'aigle altier plane dans les airs.

Et le plus beau fleuve du monde,
L'Ister bleu coule en mon pays,

Arrosant la plaine féconde
Aux blés d'or et aux verts taillis.

Dans sa course rien ne l'arrête :
Brisant mille obstacles divers,
Ses flots à l'écumante crête,
Libres, s'en vont au sein des mers.

Tel que les bois et que les aigles,
Tel que l'Ister et que le mont,
Laisse le vent courber tes seigles,
Mais toi, Dace, relève ton front ! *)

Le grand-prêtre, debout, bénit les Daces agenouillés, lorsqu'un grand bruit s'élève : on sonne l'alarme. Les guerriers, Décébale en tête, s'élancent au combat, et Dokia sort en disant : „A toi, Longinus !“

Acte V^e. — Longinus est dans la tour, seul. Il fait nuit. De l'autre côté de la scène, les soldats romains se glissent le long des murailles, furtivement, et s'éloignent

*) Voir les *Bourgeois d'Avril* p. 134.

dans les ténèbres. Flavia les suit, et entre dans la prison. Elle se jette dans les bras de son amant et lui raconte ce qu'elle a fait. Il la serre dans ses bras. Tout à coup, des cris confus, un bruit d'armes éclatent. Flavia monte à la fenêtre et regarde dans le fond de la scène. Elle crie à Longinus ce qu'elle voit. Entrent en scène Décébale et quelques guerriers daces, seuls débris de son armée. L'heure est venue : il faut mourir. Décébale et les guerriers boivent le poison, et s'asseyent en rond sur les pierres, Décébale au milieu. „Sauvés!“ s'écrient Longinus et Flavia, se tenant enlacés. „Pas encore!“ dit une voix. Ils se retournent, et au fond de la scène ils voient Dokia, une torche à la main, la fiole de poison dans l'autre. „Mon père est mort, dit Dokia, droite et immobile ; as-tu oublié ton serment, Longinus?“ Longinus tressaille : son serment se dresse devant lui. Il s'arrache des bras de Flavia et prend la fiole que lui tend Dokia. Flavia se jette sur lui, mais il boit, et lui laisse sa part. Elle boit. Dokia les regarde avec une joie féroce. „Tu iras à Rome, Dokia!“ lui crie Flavia mourante. Dokia sourit, et, montant à la fenêtre, lance sa torche sur le toit du palais en criant : Délivrance ! Les femmes daces arrivent de tous côtés, des torches allumées à la main, et en un moment la ville entière

est en flammes. Longinus et Flavia meurent enlacés. Trajan et ses troupes entrent, au milieu de l'embrassement, voient Décébale et ses guerriers morts, et pénètrent dans la tour. Ils trouvent Dokia debout, devant les deux cadavres des amants. „Flavia, Longinus, où sont-ils?“ s'écrit Trajan. Dokia les désigne : „Les voilà!“ et se perçant d'un poignard, tombe, tandis que la scène est envahie par les flammes.



X

LE FILS DE FRÉDÉGONDE



LE FILS DE FRÉDÉGONDE

Sujet d'un drame

Dès les premiers ans de son mariage avec Chilpéric, avant l'arrivée de Galswinthe, Frédégonde, déjà adultère, avait eu un fils d'un jeune Gallo-romain. L'enfant, nommé — je suppose — Antonius, a été confié par Frédégonde à St^e Radegonde, qui, pour le sauver de la mort dont le

menaçait sa mère, s'était offerte de l'élever dans son monastère et avait juré de ne jamais lui révéler son origine. Antonius, élevé par les soins de Radegonde et de Fortunatus, le poète, l'ami de Radegonde, a grandi dans la haine de Frédégonde. Il ne voit autour de lui que des réfugiés, des malheureux criant miséricorde à Dieu et maudissant la reine sanguinaire. Fortunatus lui-même, racontant la mort de Galswinthe, éveille, excite l'indignation d'Antonius. Radegonde essaye en vain de calmer l'ardent jeune homme.

Frédégonde vient de faire assassiner Sigebert, et Mérovée fils de Chilpéric; la mère de Mérovée, Audowère, première femme de Chilpéric, a été massacrée dans le couvent où elle s'était retirée. Sa fille, Hildeswinthe ou Basine dans l'Histoire, mais que je nommerai Ingonde, âgée de quinze à seize ans à peine, vient se réfugier à Poitiers, auprès de Radegonde. Elle veut prendre le voile, car elle a juré à sa mère ou de se consacrer à Dieu, ou de n'épouser qu'un homme

qui aura vengé sa mère et son frère. Elle voit Antonius, en est aimée, l'aime; elle ne connaît point son origine. Unis par le malheur, ces deux cœurs deviennent bientôt inséparables. Ingonde avoue à Radegonde son amour et son serment; effrayée, et sachant déjà les dispositions de l'esprit d'Antonius, Radegonde essaye d'écarter de la jeune fille ces idées de vengeance. Déjà Ingonde paraît ébranlée, lorsqu'arrive la nouvelle de l'horrible mort de Clovis, dernier frère d'Ingonde. La jeune Franke ne rêve plus que la vengeance, et Antonius lui jure qu'il tuera Frédégonde.

Il a réuni déjà quelques amis indignés des assassinats de Frédégonde. Il sait que la reine, méditant sans doute de nouveaux crimes, est venue à Poitiers porter des présents à la cathédrale. Il quitte le monastère et va guetter la reine au moment où elle entrera dans l'église; mais, lorsqu'il veut frapper sans être vu d'elle, il est saisi par les gens de Frédégonde, qui le

garrottent et l'emmènent. Frédégonde, qui n'a pu le reconnaître, ne l'ayant pas vu depuis sa naissance, furieuse, hors d'elle-même, cherche par quel supplice le faire périr, et le fait venir en sa présence. Il vient, et la brave. Pleine de rage, elle le frappe. Il tombe, et crie le nom d'Ingonde. Pâle, la reine s'écrie : „Tu la connais? Elle est ta complice!“ Il jure que non. Elle ordonne qu'on le mette à la torture, qu'on l'emmène...

Frédégonde apprend qu'Ingonde s'est réfugiée au monastère de Radegonde. Elle y court. Elle la demande. Radegonde épouvantée et Fortunatus essayent d'apaiser cette Furie. Frédégonde menace de faire raser le couvent. Ingonde arrive d'elle-même, se jette aux pieds de Frédégonde, s'accuse seule et demande la grâce d'Antonius. „Antonius! — s'écrie la reine — c'est mon fils!“ Ingonde recule, suffoquée. Frédégonde se tord les bras : „Mon fils! mon fils! j'ai tué mon fils! Je l'ai fait mettre à la torture!..“ Fortunatus se préci-

pite pour empêcher qu'on ne commence le supplice du jeune homme, s'il est encore temps. Ingonde, affolée, le suit, et Frédégonde tombe dans les bras de Radegonde.

Antonius est mourant dans sa prison. Sa blessure étant trop grave, on l'a jugé incapable de supporter les supplices. Il se désespère en songeant à Ingonde. Fortunatus arrive près de lui. Dès qu'il le voit : „Ingonde? que fait Ingonde?“ Fortunatus lui répond que Ingonde est libre et qu'elle a obtenu la grâce de son amant. L'orgueil du jeune homme se soulève; il n'accepte pas la grâce de Frédégonde, il demande une arme pour se tuer plutôt. „Ne la hais pas! — s'écrie Fortunatus; — mon fils, le peu de moments qui vous reste à vivre, employez-le à demander pardon à Dieu d'avoir attenté à ses jours!“ — „Jamais, je la haïrai par-delà la tombe!“ — Epouvanté, le prêtre essaye de le calmer; mais Antonius s'enflamme de plus en plus, et il ouvre la bouche pour la maudire, lorsqu'un cri déchirant part,

une main se pose sur ses lèvres : „Pitié, pitié!
Je suis ta mère!“

Antonius recule d'abord.... puis il se jette à ses pieds et lui demande pardon. Elle le presse sur son cœur. — „Mais elle! Ingonde, elle me hait maintenant!..“ — „Non! dit Frédégonde; elle t'aime, et la voici!“ Ingonde se précipite vers son amant, et il meurt entre ses bras et ceux de sa mère.

2 Juillet 1883. *)



*) L'auteur avait alors 14 ans. (B. P. H.)

XI

MON SHAKSPEARE

LADY MACBETH.



MON SHAKSPEARE

Lady Macbeth

J'ai vu Mme Sarah Bernhardt dans *Lady Macbeth*. Elle faisait de la froide et impassible reine d'Ecosse une petite maîtresse qui à un moment devient folle furieuse : bras lancés autour du cou, bredouillement, égarement, cheveux défaits, au milieu de l'assassinat de Duncan, où

Shakspeare nous montre au contraire son héroïne si calme et si souriante. Marais, lui, sauvait la pièce. Il a été admirable dans *Macbeth*...

The magnitude of her resolution almost covers the magnitude of her guilt. She is a great bad woman, whom we hate, but whom we fear more than we hate.

(William Hazlitt)

Lady Macbeth est un de ces personnages qu'on a de la peine à qualifier, tant ils sont étonnants, bizarres, étranges. M. Emile Montégut la définit par ces trois mots : „féroce, froide, ambitieuse“. Lady Macbeth est plus que cela : elle est sanguinaire. Mais ce qui domine chez elle, c'est la froideur. La froideur fait le fond de son caractère. C'est un cœur de glace : aucun sentiment de pitié ou de tendresse ne peut en approcher. De là cette férocité placide qu'elle montre dans

toutes ses actions. La peur n'arrive pas jusqu'à elle. Elle ne s'effraye de rien, n'a horreur de rien. Elle se moque de son mari qui hésite à frapper Duncan, et qui, le crime commis, est troublé et agité. Elle rit et tue en même temps. Mais son rire n'est pas le spasme convulsif du désespoir et de la rage; c'est le rire froid de la moquerie. Elle raille pendant qu'elle égorge; elle a les mains pleines du sang de sa victime, et elle semble trouver son action tout au plus plaisante. Voilà la férocité qui découle de la froideur. Mais qu'est-ce qui pousse lady Macbeth au crime?

Elle veut être reine; c'est chez elle une idée fixe et inébranlable. Elle n'a pas la haute ambition des Agrippine et des Cléopâtre, qui veulent dominer, qui tuent pour être seules maîtresses du gouvernement; non; lady Macbeth ne désire pas le pouvoir pour elle, mais pour son époux. Elle a la vanité d'être reine, de se voir entourée d'honneurs, de répondre au titre de Majesté. Et il ne faut pas croire que cette ambition-là, pour

avoir un but moins élevé que celle d'Athalie et de Cléopâtre, soit moins terrible et moins acharnée ; au contraire. Chez une femme surtout, et chez une femme comme lady Macbeth, elle devient une frénésie. M. Jourdain, pour répondre au titre d'Altesse, donnerait sa bourse, et, qui plus est, sa fille ; lady Macbeth, pour répondre au nom de reine, perd son âme, vend sa conscience. Chez M. Jourdain et chez lady Macbeth, c'est la même folie, si l'on veut ; mais chez un bon bourgeois, honnête et borné comme Jourdain, cette folie n'est que ridicule ; chez une femme comme lady Macbeth, elle devient tragique.

J'ai dit que lady Macbeth était sanguinaire. En effet, cette femme paraît avoir, si l'on peut parler ainsi, l'obsession du meurtre. Non seulement le crime ne l'effraye pas, mais encore elle semble s'y plaire. Il lui procure une joie féroce. Le sang l'attire, elle en a soif, elle en a besoin. C'est avec orgueil et bonheur qu'elle

montre à son mari ses mains rouges du sang de sa victime.

Analysons rapidement la situation dramatique afin de mieux comprendre le caractère du personnage.

Qui est lady Macbeth ? C'est la femme de Macbeth, thane de Glamis par la mort de son père, cousin du roi Duncan. L'action se passe en Ecosse, dans le XI^e siècle. Lady Macbeth, que l'histoire appelle Gruoch, est donc une châtelaine féodale, une matrone du moyen-âge, et, qui plus est, une Ecosaise. Le mari de Gruoch, Macbeth, dit M. Paul Albert, „est un homme loyal et „brave, qui est assailli tout à coup d'une tentative criminelle, se débat, cède, commet le crime“. Cet homme donc, quoique loyal et brave, est faible. Au retour d'une heureuse expédition contre des rebelles, comme il marche dans une plaine avec son ami Banquo, des êtres fantastiques et horribles surgissent tout à coup et se dressent devant lui. La première figure s'écrie : „Salut,

Macbeth, thane de Glamis!“ La seconde figure s'avance et répète : „Salut, Macbeth, thane de Cawdor!“ Et la troisième lui crie d'une voix terrible : „Salut, Macbeth, un jour tu seras roi!“



Macbeth, surpris, s'arrête. Il demande aux hideuses créatures pourquoi elles l'appellent thane de Cawdor, puisque le thane de ce nom est encore en vie, et que lui, Macbeth, n'a aucun droit à ce titre. Il s'étonne surtout d'être appelé roi. Mais les sorcières, sans répondre à ses questions,

répètent ensemble : „Salut ! salut ! salut !“ Banquo, qui n'est pas moins surpris que son ami, leur demande de lui prédire aussi quelque chose. Aussitôt elles répondent : „Salut ! toi qui es plus petit que Macbeth, et cependant plus grand ; moins heureux, et cependant bien plus heureux. Tu engendreras des rois, sans être roi toi-même. Salut donc, Macbeth et Banquo !“

Lesser than Macbeth, and greater.

Not so happy, yet much happier.

Thou shalt get kings, though thou be none.

So all hail, Macbeth and Banquo !

Les deux compagnons veulent en savoir davantage. Mais les trois figures, en s'élevant dans les airs, s'évanouissent et disparaissent à leurs yeux, aussi légères que le vent, aussi fugitives qu'un songe.

Voilà la source du drame, pour ainsi dire. Tout découle de là. Une fois que la pensée de devenir roi est entrée dans l'esprit de Macbeth, elle ne

le quitte plus. A peine les sorcières ont-elles disparu, que des envoyés de Duncan viennent annoncer à Macbeth que le prince, touché du dévouement avec lequel il l'a servi dans la guerre contre les rebelles, vient de le nommer thane de Cawdor, à la place de celui qui s'est révolté. Frappé de stupeur, Macbeth commence à croire que les sorcières connaissaient l'avenir. Mais alors, si elles l'ont proclamé roi, il le sera... „Peu à peu, dit M. Taine, cette idée corrompt „les autres et transforme tout l'homme. Il en „est hanté... Il oublie les thanes qui sont autour „de lui et qui l'attendent, il aperçoit déjà dans „le lointain un chaos indistinct de visions sanglantes“.

Il écrit à sa femme, pour décharger son cœur, pour calmer le trouble qui s'est emparé de son âme. Lady Macbeth lit avidement ces paroles qui lui promettent la royauté. Elle est déjà résolue d'être reine. Elle ne doute pas un instant de la prédiction des êtres surnaturels dont lui parle

son mari. Il n'y a qu'un pas à franchir, et la prédiction sera accomplie. Elle n'hésite pas devant la pensée qui fait frémir Macbeth. Pour arriver à ce trône, promis par les sorcières et tant rêvé par lady Macbeth, il faut éloigner l'obstacle qui la sépare de lui : il faut tuer Duncan. C'est tout simple. Ce n'est pas cela qui effraye l'épouse de Macbeth. Mais où le tuer? Comment? L'occasion se présente : le soir même, le roi arrive où château de Macbeth et y passera la nuit. Il sera l'hôte des deux époux. Mais qu'importe! Ecoutez cette femme s'écrier d'un air de joie sombre : „Venez, esprits qui accompagnez les „pensées de mort! Dépouillez-moi de mon sexe, „et remplissez-moi de la tête aux pieds de la „plus implacable cruauté! Entrez dans mes ma- „melles de femme, et servez-vous de mon lait „comme de fiel, ministres du meurtre! Viens, „épaisse nuit, et revêts-toi de la fumée d'enfer „la plus foncée, afin que mon poignard perçant „ne voie pas la blessure qu'il fera, et que le ciel

„ne puisse pas regarder à travers ton manteau
 „de ténèbres pour me crier : Arrête, arrête!“

. . . . Come, thick night,
 And pall thee in the dunnest smoke of hell!
 That my keen knife see not the wound it makes;
 Nor heaven peep through the blanket of the dark
 To cry, Hold! hold!...

Le plan de lady Macbeth est déjà formé, lorsque Macbeth arrive. „Mordre à la pomme, „cela est redoutable, dit M. Victor Hugo; Macbeth a une femme que la chronique nomme „Gruoch; cette Ève tente cet Adam. Une fois „que Macbeth a mordu, il est perdu“. Comment Gruoch se prend-elle pour tenter son mari? Lorsqu'il arrive, le premier mot qu'elle lui dit est celui-ci : „Puissant Glamis, noble Cawdor, „salué plus grand que ces deux titres par la prédiction qui doit s'accomplir plus tard! Ta lettre „m'a transportée au-delà de cet aveugle présent, „et je sens tout à l'heure l'avenir comme s'il „existait!“ En voilà assez pour réveiller dans

l'âme de Macbeth toutes ses idées, tous ses troubles, toute sa convoitise. Elle continue sur le même ton. Elle apprend que Duncan veut partir le lendemain. „Oh! jamais le soleil ne „verra ce lendemain!“ s'écrie-t-elle.

O, never
Shall sun that morrow see!

Ici, lady Macbeth me rappelle Electre poussant son frère Oreste à tuer Egisthe et Clytemnestre. Macbeth est une sorte d'Oreste indécis et faible, et sa femme une Electre implacable, mais sans aucune des excuses que pouvait avoir l'antique vengeresse. Elle ne lui donnera pas de repos jusqu'à la perpétration du crime. Duncan arrive. Lady Macbeth lui fait l'accueil le plus gracieux. Elle s'attire des louanges bienveillantes de la part du roi, tant elle est habile à feindre! „Les „passions tyrannisent l'homme, dit La Bruyère; „et l'ambition suspend en lui les autres passions, „et lui donne pour un temps les apparences de

„toutes les vertus“. Lady Macbeth paraît donc aimable et dévouée. Elle fait dîner le roi et ses compagnons. Pendant le dîner, elle est seule avec son mari et lui rappelle ce qu'elle attend de lui. Il frémit. Il hésite encore. Il ne veut pas tuer Duncan, son cousin, son bienfaiteur, son hôte, son roi. Il faut entendre alors cette Emilie écossaise gourmander sur sa lâcheté ce Cinna écossais! Elle le couvre de son mépris. Elle ne croit plus en sa vaillance. „Crains-tu d'être dans l'ac-
„tion et dans l'exécution le même homme que
„tu es dans le désir? Tu voudrais avoir ce que
„tu estimes comme l'ornement de la vie, et
„vivre cependant comme un lâche dans ta propre
„estime, laissant le je n'ose pas accompagner
„le je voudrais“ :

Letting I dare not wait upon I would...

Macbeth hésite de nouveau. Ses troubles reviennent. Les paroles de sa femme pénètrent comme un poison dans son cœur. Tantôt accablantes,

tantôt flatteuses, elles l'excitent, elles le poussent vers le crime. Alors, voyant que le coup a porté, lady Macbeth éclate : „J'ai allaité, dit-elle, et je sais quelle est la tendresse d'une „mère pour le nourrisson suspendu à son sein. „Eh bien ! au moment même où je verrais mon „enfant me sourire, j'arracherais ma mamelle de „ses molles gencives, et je lui briserais le crâne, „si je l'avais juré, comme tu as juré d'exécuter „ceci“. Je ne crois pas que la Cléopâtre de Corneille ait pu parler avec plus de cruauté. Et lady Macbeth prétend connaître la tendresse de la mère !

. . . . I have given suck; and know
How tender 'tis to love the babe that milks me...

Macbeth ne peut plus résister à la tentation. Il cède. Il commettra le crime. Mais il craint. Si le coup allait manquer ? Alors sa femme le rassure. Elle préparera tout, elle a pensé à tout. Elle mettra les couteaux dans un endroit convenu

et les disposera de manière à ce qu'il puisse les trouver. Puis, le meurtre commis, il barbouillera de sang le visage des deux serviteurs qui couchent dans la même chambre que le roi, afin que le crime retombe sur eux. Pour elle, lady Macbeth se charge d'endormir profondément le roi ainsi que sa suite par le vin et les boissons spiritueuses. Et puis, le coup achevé, Macbeth sera roi et elle sera reine. L'infortuné thane fera tout ce qu'elle lui dit ; il s'est laissé convaincre, il est résolu. Triomphante, Gruoch va tout préparer. Elle laisse son époux en proie à d'étranges visions...

Enfin, le roi, les officiers, les serviteurs sont plongés dans le sommeil. Une cloche sonne. C'est le signal convenu. Macbeth pénètre dans la chambre où couche Duncan. Lady Macbeth arrive à pas de loup, s'approche de la porte. Elle écoute. Rien... Pas de bruit, seulement la voix lugubre de la chouette au dehors... Elle est inquiète... Peut-être Duncan s'est-il éveillé, peut-être le coup

a-t-il manqué. „Si dans son sommeil il ne m'a-
„vait paru semblable à mon père, dit-elle, j'aurais
„moi-même fait le coup“. Le crime ne l'effraye
pas, le carnage la réjouit presque, mais, élevée
dans le respect et la crainte des parents, Gruoch
recule devant la pensée du parricide.

Macbeth arrive. Il a tué Duncan. Mais le mal-
heureux ne peut pas voir ses mains pleines de
sang. Il est saisi d'effroi, il tremble. Pour lui
désormais plus de repos, plus de sommeil. „Mac-
beth a tué le sommeil!“ Ses mains rouges „lui
arrachent les yeux“ :

What hands are here ? Ha ! they pluck out mine eyes !

Sa femme se moque de lui. Elle conserve, au
milieu du crime, un calme, une froideur ef-
frayantes. Elle rit ! Mais, dans son trouble, le
meurtrier a oublié de barbouiller le visage des
serviteurs. Il faut donc retourner auprès du ca-
davre. Mais il ne le peut. „— Regarder cela en-
„core ! Je n'ose pas.“ — Lady Macbeth osera bien,

elle ! Elle le raille de sa pusillanimité et le quitte. Bientôt elle revient, et d'un air joyeux elle lui montre ses mains dégouttantes de sang : „Mes mains sont de la couleur des tiennes, dit-elle avec orgueil, mais je serais honteuse de „porter un cœur si blanc... Retirons-nous dans „notre chambre. Un peu d'eau nous lavera de „cet acte. C'est si facile !“

A little water clears us of this deed :
How easy is it then !...

Vous le croyez, lady Macbeth ? Un jour viendra où vous serez bien étonnée de voir que la tache de sang qui s'est imprimée sur votre main ne peut pas être effacée.

Elle emmène son mari tremblant, accablé sous le poids de son crime. Le malheureux a mordu à la pomme : c'est fait de lui. „Quand le repos „a rendu quelque force à la machine humaine, „dit M. Taine, l'idée fixe le secoue de nouveau „et le pousse en avant, comme un cavalier in-

„pitoyable qui quitte un moment son cheval râlant pour sauter une seconde fois sur sa croupe et l'éperonner à travers les précipices“. Macbeth est roi, mais il n'est pas tranquille. Sa femme lui a inspiré la soif du sang : il faut qu'il tue pour garder ce qu'il a acquis par un meurtre. Lady Macbeth est loin de l'en empêcher. Au contraire, elle l'incite. „Macbeth roule, écrit Victor Hugo ; il est précipité. Il tombe et rebondit d'un crime sur l'autre, toujours plus bas.“

Le second meurtre que commettent les deux époux est celui de Banquo. Les sorcières ont promis à ce dernier que ses descendants règneront : Macbeth ne peut donc être tranquille que lorsqu'il aura fait mourir Banquo et Fléance, son fils unique. Il envoie des assassins pour les égorger. Le père est tué, mais Fléance échappe. Macbeth reçoit cette nouvelle au milieu d'un banquet. Lady Macbeth assiste au festin, gracieuse, aimable et prévenante envers ses hôtes. La mort de Banquo remplit de joie l'âme de Macbeth.

Le roi paraît gai et enjoué. Il veut s'asseoir à la table commune. Tout à coup, il recule avec horreur. „La table est pleine!“ s'écrie-t-il d'une voix terrible. On lui montre un siège libre. Mais lui, il voit le spectre du Banquo assis à la place qui lui était destinée. Alors il est comme fou, il parle à cette ombre sanglante, il la provoque, il la menace. Les convives effrayés se lèvent. Lady Macbeth seule garde son éternel sang-froid et son sinistre sourire. Elle tâche d'excuser son mari; puis, s'adressant à lui, à voix basse et d'un ton de mépris: „Etes-vous un homme?“ demande-t-elle; oh! ces hallucinations et ces „transes, contrefaçons menteuses de la crainte véritable, feraient bon effet dans un conte débité au coin d'un feu d'hiver, par une bonne femme avec l'autorisation de sa grand' mère. „Honte à vous! Pourquoi ces grimaces? Après tout, vous ne regardez qu'un tabouret!“

O, these flaws, and starts,
(Impostors to true fear) would well become

A woman's story, at a winter's fire,
Autoriz'd by her grandam. Shame itself!
Why do you make such faces? When all's done,
You look but on a stool...

Quelle indifférence et quel calme en présence des meurtres et des crimes! Non, la glace n'est pas plus froide que cette châtelaine écossaise, élevée dans les tours sombres de quelque vieux manoir. C'est une créature en chair et en os, ayant la forme d'une femme; mais ce n'est pas à elle que pourrait jamais s'appliquer le beau vers de Racine :

Elle flotte, elle hésite; en un mot, elle est femme...

Telle est à peu près lady Macbeth. C'est une Frédégonde d'Ecosse. Elle est aussi féroce, aussi ambitieuse, aussi sanguinaire, aussi rusée que la femme de Chilpéric. Frédégonde, „dont le nom „seul rappelle tout ce qu'il y a jamais eu de „sécheresse et d'implacable cruauté dans le cœur „d'une femme“, comme dit M. Victor Duruy, —

ce „génie tout barbare“, selon l'expression de Michelet, — offre une ressemblance frappante avec l'héroïne de Shakspeare.

Frédégonde, comme lady Macbeth, est froide. Le crime est pour elle une chose nécessaire, indispensable, prédestinée. Elle en voit le côté utile, elle n'en comprend pas l'horreur. Elle fait étrangler dans son lit Galeswinthe endormie, comme Gruoch assassine Duncan plongé dans le sommeil. C'est elle qui pousse Chilpéric à cette atrocité. Comme lady Macbeth, elle acquiert la couronne par un meurtre. La première marche de son trône est un cadavre. Les autres victimes suivront de près la première. Chilpéric, aussi faible que Macbeth, se laisse mener et précipiter dans la voie de sang que lui trace son horrible épouse. Il veut s'arrêter : point de trêve. En avant ! en avant ! Elle le harcèle, le tente, le pousse. Il se débat un peu, mais cède toujours. Elle tue alors sans relâche, elle s'enivre de sang. Les meurtres succèdent aux meurtres. Le tour de Chil-

péric viendra aussi. Il tombera, mais ce ne sera pas la dernière victime de l'insatiable Frédégonde.

Ici, il faut remarquer la différence qui existe entre Frédégonde, Franke, femme du sixième siècle, et Gruoch, Ecossaise, châtelaine du onzième. Frédégonde, ancienne servante, barbare, n'a pas d'amour pour Chilpéric, son mari. Elle est aussi froide pour lui que pour le reste des hommes. Elle le fait assassiner pour se débarrasser de lui, sans scrupules, sans hésitations, comme elle a déjà fait mourir tant d'autres gens. Elle peut avoir des caprices, caprices abjects, comme celui pour l'indigne Landry, mais jamais de l'amour. Elle n'a aucune idée des lois divines qui unissent l'épouse à l'époux. Elle est mariée à Chilpéric „par l'anneau et par le denier“ d'après la loi des Franks, et cela lui suffit. Elle pense qu'elle n'est pas obligée d'avoir aucune affection pour son mari et qu'elle a le droit de le tuer comme un autre. Lady Macbeth, au contraire, étant élevée

dans la religion chrétienne, et, de plus, dans une de ces maisons féodales où les femmes portaient tant de respect et de soumission à leurs maris, connaît les devoirs de l'épouse et de la femme honnête. Elle ne les enfreint pas, elle craindrait de les enfreindre; sa froideur même la rend d'autant plus attachée aux maximes inoculées par l'éducation. De même qu'elle recule devant la pensée de tuer son père, de même elle hésiterait à frapper son mari; et cette femme, si cruelle, si féroce, cette femme qui égorgerait son enfant entre ses bras, est dévouée, soumise presque à celui que la loi de Dieu et les mœurs du moyen-âge appellent son maître. Je ne pense pas que lady Macbeth ait aucun sentiment de tendresse pour son mari. Aucune pensée d'amour ne peut approcher de cette Furie du Nord, aussi glacée que le vent qui souffle dans les contrées où elle est née. Elle respecte son époux par une sorte de tradition nobiliaire, profondément enracinée. Une dame féodale ne dépendait que de son père et de

son mari ; mais elle en dépendait jusqu'à la superstition. Pour lady Macbeth, trahir la foi conjugale serait un crime affreux, et c'est le seul crime qu'elle connaisse, avec le parricide. Tuer un roi, un hôte, la nuit, par trahison, imputer le meurtre à d'innocents serviteurs, les égorger, faire assassiner Banquo et son fils, massacrer lady Macduff avec ses enfants, ordonner des assassinats par toute l'Ecosse, faire couler des ruisseaux de sang, tout cela, lady Macbeth le fait avec calme, même avec une satisfaction secrète. Ce ne sont pas des crimes pour elle, ce sont des actes nécessaires et auxquels il n'y a rien à redire. —

Shakspeare, dans le personnage de lady Macbeth, a peint non seulement la femme ambitieuse et cruelle, mais la châtelaine féodale, l'Ecoissaise du onzième siècle. Agrippine et Cléopâtre sont aussi des femmes ambitieuses, mais qu'elle différence entre elles et l'épouse du thane de Cawdor ! Agrippine et Cléopâtre, l'une Romaine, l'autre

Asiatique, toutes les deux d'un sang ardent et passionné, mettent dans leurs cruautés une fureur sauvage. Gruoch, calme et impassible, commet le crime de sang-froid et le sourire aux lèvres. Je vois bien, dans l'antiquité, Médée qui tue ses enfants; mais elle les tue dans un moment de désespoir extrême, lorsqu'elle se voit trahie et abandonnée par son époux. Et même alors, au milieu de sa rage, elle s'écrie, saisie tout à coup de pitié à la vue de ses deux enfants sanglotant à ses pieds : „Donnez, mes fils, „donnez à votre mère votre main à baiser! O „mains chéries! ô têtes chéries! ô doux embras- „sements, joues fraîches et délicates, délicieuse „haleine!.. Ah! sortez, sortez, je ne puis plus „soutenir votre vue!“

. δότ', ἄ τέκνα,
 δίτ' ἀσπάσασθαι μητρὶ δεξιὰν χέρα.
 ὦ φιλάτη χεῖρ, φίλτατον δὲ μοι κόρα...

Ici, Euripide nous montre la mère reparaisant dans

cette femme furieuse, parce que Médée n'est, en effet, qu'une femme furieuse. Elle reste toujours femme. Mais lady Macbeth est un vrai vampire. Elle dit sans frémir, avec orgueil, que pour arriver au trône, elle n'hésiterait pas un instant : au milieu des caresses les plus tendres, elle égorgerait son enfant, au moment où, les lèvres encore mouillées du lait maternel, il lui sourirait et lui tendrait ses petits bras !

Lady Macbeth ressemble à la Furie antique par sa soif du sang et du carnage. Je ne comprends pas comment M. Villemain a pu dire, en parlant de l'héroïne de Shakspeare : „Lady Macbeth, si cruelle dans son ambition et dans ses „projets, recule avec effroi devant le spectacle „du sang. Elle inspire le meurtre et n'a pas la „force de le voir“. Pour moi, j'avoue que ce qui me paraît le plus curieux dans cette femme extraordinaire, c'est le peu d'impression, ou plutôt l'impression de joie diabolique que le sang fait sur elle. Non seulement le sang ne lui fait pas

horreur, mais elle semble heureuse de pouvoir en répandre, et se complaît à sa vue. C'est par là que lady Macbeth me rappelle la Furie antique. „L'odeur du sang vient de me sourire“, dit celle-ci dans les Euménides d'Eschyle :

ὄσμη βροτείων αἱμάτων με προσγέλᾳ...

Il faut du sang aussi à lady Macbeth; il lui en faut des ruisseaux, jusqu'à ce que le remords arrive enfin; mais quel remords! Ce remords doit être étudié bien à fond pour pouvoir comprendre toute la grandeur du prodigieux génie de Shakspeare.

Caïn se met en vain derrière un mur d'airain; en vain il s'enferme dans une tour; en vain il descend dans un sombre caveau, il ne peut se soustraire à l'œil visible pour lui seul dont le regard le suit partout et qui lui reproche son crime.

Quand on eut sur son front fermé le souterrain,

dit le poète,

L'œil était dans la tombe et regardait Cain.

Oreste, pour éviter les Furies vengeresses du meurtre de sa mère, se cache dans le temple d'Apollon. Mais elles l'y trouvent. Il fuit au temple de Minerve, il embrasse la statue de la déesse. Les Furies le poursuivent, le retrouvent encore, et tournant autour de lui en une ronde effrayante, agitant leurs torches enflammées, elles répètent l'horrible chant qui retentit aux oreilles du malheureux comme un glas funèbre: „Contre „le meurtrier nous chantons l'hymne de folie et „d'égarément, ce chant des Furies qui enchaîne „l'esprit!“

*ἐπὶ δε τῷ τεθυμένῳ
τόδε μέλος παρακοπά,
παραφορὰ φρενοδαλῆς,
ῥῆμος ἐξ Ἑρινύων,
δέσμιος φρενῶν...*

„Que disiez-vous donc, lady Macbeth? s'écrie

„Saint-Marc Girardin; que disiez-vous, Oreste,
„quand vous ne saviez encore ni l'un ni l'autre
„quel est l'effet du sang versé par un crime?
„Vous, lady Macbeth, qu'un peu d'eau vous la-
„verait de ce sang; et vous, Oreste, que vous
„aviez le droit de tuer la femme qui a tué vo-
„tre père? Et voilà qu'aujourd'hui, pour laver
„le sang de Duncan, lady Macbeth n'aurait point
„assez de tous les parfums de l'Arabie, et que
„pour échapper à la poursuite des Furies, attirées
„par l'odeur du sang, Oreste implore en vain la
„protection des dieux de l'Olympe.“

En étudiant le caractère de lady Macbeth, on peut se demander pourquoi Frédégonde dans l'Histoire et Cléopâtre dans Corneille n'ont pas de remords, et pourquoi lady Macbeth en a. Frédégonde meurt „pleine de jours“, fière de tout ce qu'elle a commis pendant sa vie et prête à recommencer d'épouvanter le monde par ses forfaits. Cléopâtre, exaspérée de ne pas avoir pu assassiner le dernier de ses fils, se donne la mort.

Sa dernière parole est une injure pour son fils et sa bru. Elle demande qu'on l'emporte sur son lit, afin de lui épargner „l'affront de tomber à leurs pieds“. D'où vient que ces deux femmes ne sont pas tourmentées par leur conscience? Les causes en sont différentes.

Frédégonde, femme du sixième siècle, fille du peuple, Germaine, est une vraie barbare. Devenue reine, elle crut que tout lui était permis. D'ailleurs, on n'a qu'à lire dans la chronique de Grégoire de Tours, un des saints de l'Eglise et contemporain de Frédégonde, les crimes de Clovis ou bien les turpitudes de son petit-fils Théodébert, crimes et turpitudes qui ne les empêchèrent pas d'être „*magnos et in omni bonitate præcipuos*“, pour voir que c'était, chez les Franks surtout, une époque où les dons faits aux cloîtres et aux églises rachetaient toutes les scélératesses possibles et rendaient le remords superflu. Aussi, jamais Frédégonde ne songea à se repentir de ses abominations. A quoi bon? Quant à

Cléopâtre, étant reine d'une de ces cours d'Asie où les liens de la famille sont si relâchés, où règnent le faste, la cruauté et la perfidie, elle avait le droit de commettre tous les crimes qu'elle voulait. Elle ne connut pas le remords, ne se douta même pas qu'il pût exister. „Là, dit St. „Marc Girardin, on n'est plus ni fils, ni époux, „ni frère; on est roi. Là, on n'est ni fille, ni „mère; on est reine“. De plus, la violence du caractère de Cléopâtre, ses fureurs, ne lui donnèrent pas le loisir, avant d'expirer, de pouvoir jeter un coup-d'œil sur son passé et de s'en repentir.

Lady Macbeth, au contraire, peut avoir des remords, car en Ecosse — à en juger par la chronique de Holinshed — on n'était pas habitué au rachat des crimes par des libéralités envers le clergé; et non seulement elle peut, mais elle doit même en avoir, puisque — elle n'a pas réussi. Le plus souvent, c'est l'échec qui amène le remords. „Le remords, dit J. J. Rousseau, s'endort durant „un destin prospère et s'aigrit dans l'adversité“.

Lady Macbeth s'aperçoit que le sang versé ne lui a pas profité. Ce trône, qu'elle a acquis et gardé par tant de forfaits, elle le voit chanceler. Les sujets de son mari se révoltent contre lui. Il est assiégé dans le château de Birnam et il ne pourra pas résister longtemps. On commence à l'abandonner et à le trahir. Elle comprend alors que la colère de Dieu a éclaté contre elle et contre son mari. Elle se sent assaillie par ces craintes d'outre-tombe qui, au moyen-âge, faisaient trembler les âmes les plus fermes. Les hallucinations commencent. Hélas ! où trouverez-vous désormais le repos, malheureuse Gruoch ? Partout vous êtes environnée du sang de vos victimes. Tous les bruits qui frappent vos oreilles vous semblent être des cris de vengeance sortis des tombeaux entr'ouverts... Oh ! cette conscience qui s'est enfin éveillée en vous ne vous laissera plus de trêve. Autrefois, lady Macbeth, vous riez de votre mari, qui disait que jamais ses mains ne pourraient être lavées et redevenir blanches.

Vous aviez alors les mains ensanglantées aussi, et vous riez! „Pour laver, pour purifier la main „souillée du meurtre, dit Eschyle dans ses Choëphores, c'est en vain que tous les fleuves réuniraient leurs ondes“.

... πόροι τε πάντες ἐκ μιᾶς ὁδοῦ
 διαίνοντες τὸν χειρομυσῆ
 γόνον καθαροῖσι ῥοιεν ἂν μάτην.

Le remords est venu. Il est si terrible qu'il tue lady Macbeth. Mais quelle est la forme de ce remords? Voit-elle des Gorgones, comme Oreste? Voit-elle, comme son mari, se dresser devant elle ses victimes pâles, sanglantes et les yeux menaçants? Comme eux, dévoile-t-elle aux regards de tout le monde le mal qui la ronge, impuissante à simuler l'indifférence, l'impassibilité, le calme? Non. Shakspeare a compris que lady Macbeth doit avoir un remords singulier, qui ne soit semblable à aucun autre. Elle devient somnambule. La nuit, elle erre par le palais, les yeux

tout grands ouverts, se parlant tout haut à elle-même. Toujours la pensée de ses meurtres la suit, et la tache de sang qui avait rougi ses mains le jour de la mort du roi Duncan est encore là, toute fraîche, tout humide. Ce sang ne peut s'effacer. Elle a beau se frotter les mains, elle a beau se les parfumer. „Va-t-en, tache maudite ! s'écrie-t-elle, va-t-en, te dis-je !... Mais qui „aurait pu penser qu'il y eût tant de sang dans „ce vieillard ?“ — „Banquo est mort, il ne peut „sortir de sa tombe“, dit-elle encore au milieu de son sommeil, effrayant et hors nature comme ses crimes. Mais si ! Il est sorti de sa tombe, lady Macbeth, il est près de vous, il vous accompagne partout, il est devant vos yeux, il est dedans votre âme !

Mais pourquoi est-elle somnambule ? Voilà une question qui, à ce que je sache, n'a pas encore été posée. On s'est généralement contenté, comme M. Guizot, d'admirer en quelques lignes „la scène du somnambulisme“ sans nous en expliquer le

pourquoi. M. Jules Janin l'admire de la même manière et la nomme en passant : „une scène faite pour les nerfs“. Est-ce une explication, cela? Nous croyons la chose beaucoup plus sérieuse. C'est par le choix de la forme somnambulique pour le remords de lady Macbeth, c'est par les aveux tout-à-fait inconscients d'un être autrement indomptable, que cette création de Shakspeare est non seulement admirable, mais au-dessus de toute admiration. Comme Cuvier reconstruisait un organisme antédiluvien compliqué d'après un fragment fossile, ainsi on pourrait reconstruire lady Macbeth tout entière rien que d'après le genre de son remords.

„Le somnambulisme, dit Victor Cousin dans sa notice sur Maine de Biran, est un état où la volonté ne tient plus les rênes, et où toutes nos facultés, surtout l'imagination et les sens, ont encore leur exercice, mais leur exercice déréglé, sans liberté, sans conscience, et par conséquent sans mémoire. Pour concevoir l'animal,

„il suffit à l'homme de faire abstraction de sa
„volonté et de se réduire à la sensibilité et à
„l'imagination. Tout ce qui n'est pas volontaire
„en nous est animal, et l'homme retombe à
„l'état d'animalité toutes les fois qu'il abdique
„l'empire de lui-même. Comme beaucoup d'hom-
„mes sommeillent pendant la veille ordinaire,
„ainsi nous sommes des animaux pendant une
„très grande partie de notre vie. Enfin, qu'une
„cause quelconque, morale ou physique, détruise
„notre liberté, cette liberté étant notre vraie
„personnalité, le même coup qui frappe la liberté
„en nous, emporte l'homme, et ne laisse qu'un
„automate où s'exécutent encore les fonctions
„ordinaires et même intellectuelles, mais sans
„que nous y participions, sans que nous en
„ayons ni la conscience ni la responsabilité. Nous
„devenons comme étrangers à nous-mêmes...”

Dans ce passage, je ne discuterai point certains détails secondaires. L'essentiel me suffit. Le somnambulisme „est un état où la volonté

ne tient plus les rênes“; un somnambule perd sa liberté, cette liberté qui est „notre vraie personnalité“; bref, par le somnambulisme „nous devenons comme étrangers à nous-mêmes“. Voilà ce que savait aussi Shakspeare. A l'état de veille, lady Macbeth soumettait tout à son imperturbable volonté, une volonté à toute épreuve, tranchante et froide comme une lame d'acier. Jamais elle n'aurait révélé à personne, à son mari même, ses noires angoisses. Ce n'est qu'en „devenant étrangère à elle-même“, en perdant sa personnalité, en cessant, pour ainsi dire, d'être lady Macbeth, qu'elle se trahit, sans s'en douter.

— You see, her eyes are open.

— Ay, but their sense is shut...

La grande tragédienne d'outre-Manche, mistress Sarah Siddons, tant admirée par lord Byron, excellait surtout dans cette scène du somnambulisme, dont elle comprenait l'extrême importance. Quand elle apparaissait sur la scène, dit William

Hazlitt, on voyait que lady Macbeth „n'a pas conscience de ce qu'elle fait“; on voyait „ses lèvres se mouvoir involontairement“; on voyait enfin un être totalement dépourvu de volonté : „She was like a person bewildered and unconscious of what she did. Her lips moved involuntarily; all her gestures were involuntary and mechanical“. Et le célèbre critique ajoute que c'était un événement à jamais mémorable dans la vie d'un homme d'avoir vu cette scène interprétée par mistress Siddons.

Pendant son somnambulisme lady Macbeth révèle tout. Jusqu'alors, on aurait pu s'imaginer qu'elle n'a participé qu'au meurtre de Duncan. Pour celui de Banquo, il est sûr qu'elle n'en a pas su le moment précis; mais les paroles de Macbeth nous laissent entrevoir que l'acte même avait été conseillé ou encouragé par elle, car son mari lui dit : „tu y applaudiras quand il sera fait“.

Till thou applaud the deed...

Quant à l'assassinat de lady Macduff, ce n'est que par la scène du somnambulisme que nous apprenons qu'il pesait également sur la conscience de Gruoch, qui se demande alors avec toute la terreur du remords : „Le thane de Fife avait une „femme ; qu'est-elle devenue ?“ Elle s'accuse, mais elle s'accuse en dormant ; et même en dormant, privée de son épouvantable volonté, elle raille froidement les scrupules de Macbeth : „Fi ! mon époux, cela est honteux...“

Fye, my lord, fye !

Il fallait être Shakspeare pour pouvoir surprendre ainsi la synthèse intégrale de chaque type. La forme somnambulique du remords est une conséquence rigoureuse du caractère de lady Macbeth. Une conséquence tout aussi rigoureuse de ce somnambulisme lui-même, c'est qu'il foudroie sa victime : pour lady Macbeth, son remords est toujours caché, elle le croit inconnu à tout le monde, elle l'ensevelit, le concentre, le

condense au fond de son cœur, et, faute de soupape, l'explosion la tue. Le comble du martyre, dit l'Arioste, c'est quand on a honte de faire voir ce qu'on souffre :

Ed era grave sopra ogni martire,
Che il mal ch'avea, si vergognava a dire.

Lady Macbeth meurt, son martyre est atroce, et, dernier châtement du ciel ! sa mort ne fait plus aucune impression sur son mari, dont l'âme a été endurcie par elle et qu'elle a précipité vers l'abîme où il va bientôt disparaître. „ — Seigneur, „la reine est morte. — Elle aurait dû mourir plus „tard“, répond philosophiquement Macbeth :

- The queen, my lord, is dead.
- She should have died hereafter...

Ecrit en 1832, repris en 1884, revu en 1896.



XII

LES HÉIDUQUES



LES HÉIDUQUES

Plan d'un drame ou d'un opéra en trois actes.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente, à l'entrée d'un village moldave, une belle prairie. A gauche, au second plan, le village se dessine, encadré de bois et de vignes; le clocher d'étain de l'église, en

style byzantin, le domine et reluit au soleil de midi. A droite, au premier plan, l'auberge du Juif Samuel, avec tables rustiques et bancs devant la porte. Au fond, une rivière qui coule, argentée, parmi des touffes de roseaux et de nénuphars ; un pont de bois la traverse, en biais et obliquement, car l'autre bord s'élève en pente jusqu'aux montagnes boisées qui bordent l'horizon. La route, très-tourmentée, suit la pente, puis à un détour se perd dans les profondeurs de la montagne. Journée très claire de juin. Au lever du rideau, Samuel est en train d'arranger ses bancs, tandis que, dans la coulisse, la voix de Mariora, se rapprochant peu à peu, chante l'air populaire :

Feuille verte de chêne !
Mon bel ami s'en est allé.
J'ai tant ri de sa peine,
Et voilà qu'il part, désolé....*)

*) V. les *Bourgeois d'Avril* p. 7. (B. P. H.)

SCÈNE I^{re}.

Samuel, puis Mariora.

Ah ! voilà la belle Mariora, s'écrie Samuel ; un joli brin de fille, en vérité ! mais fière et pleine de cœur ! Hé, hé ! elle vient avoir des nouvelles de son amoureux, le bel *heïduque* *), Mikaël le Noir... Elle s'est entichée de ses grandes bottes et de ses larges épaules, et des boucles flottantes de sa noire chevelure, et de sa voix vibrante comme l'acier... Et pour lui, elle oublie celui à qui son père en mourant l'a fiancée : Vlad le Berger, qui ne cesse de l'injurier et de le persécuter, lui, Samuel, parce qu'il est Juif. Aussi Samuel a-t-il juré de se venger de Vlad et de lui enlever sa fiancée. C'est lui qui ménage les entrevues de Mikaël et de Mariora. En ce moment, la voix de Mariora se fait entendre de

*) Brigand, bandit, généralement ennemi du gouvernement et des riches, mais ami et protecteur du paysan.

nouveau, tout près cette fois, et la jeune fille paraît, superbe, en costume de paysanne roumaine. Elle appelle Samuel; il se retourne. Anxieuse, elle lui demande des nouvelles de Mikaël. Voilà deux jours entiers qu'elle ne l'a vu! Ne court-il aucun danger? Samuel la rassure; si Mikaël ne paraît pas, c'est qu'il médite un grand coup. Sous peu on en verra le résultat. Mais il interroge la jeune fille: n'aime-t-elle pas Vlad? — Non, répond-elle. Le héros qu'elle rêvait était brave, généreux, fier comme un roi, beau comme un fils de *Sméo* *), c'était un *Paon des forêts* **); Vlad est bon garçon, il aime Mariora de tout son cœur, et Mariora lui en est reconnaissante, mais il ne fait point palpiter son âme. Quant à Mikaël, ah! c'est autre chose. Et elle fait un superbe portrait de son robuste et glorieux bandit. En ce moment, une forme légère s'avance; c'est Dom-

*) «Fils de Dragon», épithète populaire du brave.

***) En roumain: *Păunașul codrilor*, bandit.

nica, la jolie fille de *mosch* André *), tuteur de Mariora. A sa vue, Samuel entre précipitamment dans l'auberge.

SCÈNE II^e.

Mariora, Domnica.

Domnica est surprise de voir là Mariora. Mariora, à son tour, est surprise de l'arrivée de Domnica, qui explique gentiment et ingénûment la chose. Elle venait à la *hora* **) qui doit avoir lieu devant l'auberge du Juif; n'est-ce pas dimanche aujourd'hui? Elle s'est pressée et est arrivée à l'avance. Voilà tout. Mariora sourit; est-ce là bien tout? Domnica rougit. Mariora poursuit: n'attendait-elle pas Vlad au passage? Domnica proteste; elle n'a pas l'intention d'enlever à Mariora son fiancé. „Oh! chère sœur, tu peux le

*) *Mos* = vieillard.

**) Danse villageoise, ronde.

prendre : je ne l'aime pas !“ dit Mariora. Domnica pousse un cri de joie et se jette dans les bras de son amie. „Oh ! que tu es gentille ! s'écrie-t-elle ; merci !“ Et elle avoue son amour pour Vlad. Mariora l'embrasse en riant, et en ce moment toute la *hora* débouche sur la scène aux sons des violons tsiganes.

SCÈNE III.

Mariora, Domnica, Vlad, Samuel, Mosch André, le pope),
Sevasta la femme du pope, paysans, paysannes,
violons et fifres tsiganes.*

Le pope, Sevasta et Mosch André s'asseyent à une table devant l'auberge. D'autres femmes et vieillards en font autant. Mariora et Domnica sont embrassées par Sevasta, puis Vlad vient prendre Mariora pour la danse. La *hora* commence ; à un moment de halte, Samuel offre du vin à

*) *Popă*, curé.

la ronde; il raille les filles et les femmes, et Vlad, indigné, se jette sur lui et avec ses amis veut le précipiter dans la rivière, malgré les cris désespérés du Juif et les protestations du pape, lorsque Mariora, s'avançant vers Vlad, le traite de lâche. Vlad, subjugué, laisse le Juif en liberté. Celui-ci remercie Mariora. Vlad et Mariora ont une explication assez vive, après quoi, sur les instances de Mosch André, du pape et de Sevasta, ils rentrent dans la *hora* qui se reforme et qu'on se remet à danser. Tout à coup, de grands cris éclatent de tous côtés : les héiduques ! les héiduques ! Femmes et enfants s'écartent ou s'enfuient. Le Juif s'approchant de Mariora lui dit : „C'est pour vous qu'il vient!“ Vlad, qui a entendu, soupçonne Mariora d'être d'intelligence avec l'héiduque, et s'élance à sa rencontre, suivis de quelques jeunes gens hardis. Le reste de la foule a quitté la place; Mariora, que le pape et Mosch André ont essayé d'entraîner, résiste, reste et, anxieuse, attend. Soudain, elle pousse

un grand cri de joie et court se jeter dans les bras de Mikaël qui entre, beau, robuste, sa *catchoula* *) sur l'oreille, ses éperons d'argent sonnant à ses bottes.

SCÈNE IV^e.

Mikaël, Mariora.

Mikaël apprend à Mariora que Vlad est prisonnier ainsi que ses compagnons entre les mains des siens. Puis il dit à la jeune fille qu'il a résolu de la prendre et de l'épouser. Il lui demande si elle veut le suivre. „Dans le forêt altièrre et profonde, dit-il, tu seras reine : les arbres t'obéiront, ainsi que les fleurs et les sources d'eau vive ; la mousse te fera un tapis moelleux et mes héiduques seront prêts à mourir pour toi, à un signe de ta petite main...” „Je te suivrai !” s'écrie Mariora ; et il continue : „Je cours bien

*) *Căcălă* ou *cușmă*, bonnet fourré.

des dangers; voudras-tu les partager?" „Oui, répond-elle". Et à son tour, elle lui raconte son amour pour lui. Elle l'a aimé du jour où elle l'a vu distribuer aux pauvres l'argent qu'il avait réclamé au boyard des environs, riche avare. Mikaël la presse dans ses bras et tous les deux chantent la délicieuse ballade : „Douce tourterelle, blanche oiselle..." *) En ce moment, paraissent les héiduques avec leurs prisonniers Vlad et quelques autres.

SCÈNE V^e.

Mikaël, Mariora, Vlad, Dragan, Stroé, Dino le Tsigane, héiduques.

Vlad, à la vue de Mariora dans les bras de l'héiduque, trépigne de rage comme un cheval furieux; il veut se battre avec son rival et le

*) Ballade populaire roumaine ressemblant beaucoup à la chanson de *Magali* dans la *Mircio* de Mistral.

provoque. Mikaël est prêt à accepter le défi, lorsque Mariora intervient. „Ne te bats pas avec lui! dit-elle à Mikaël, il est plus faible que toi, tu le tuerais, et je ne veux pas qu'il meure à cause de moi, car il m'aime. Laisse-lui la liberté, à lui et à ses compagnons“. Puis, se tournant vers son fiancé: „Vlad, pardonne-moi, dit-elle; mais je ne t'aime pas, et j'aime Mikaël“. On donne la liberté à Vlad, qui se retire à l'écart, en jurant de se venger de l'héiduque qui a ensorcelé sa fiancée. Alors Mikaël fait entrer le peuple.

SCÈNE VI^e.

Mikaël, Mariora, Mosch André, le pope, Sevasta, Domnica, peuple, Vlad à l'écart.

Les paysans et les paysannes pauvres se rapprochent de Mikaël pour lui baiser la main, et chacun raconte le bien qu'il lui a fait. Les riches, eux, n'en disent pas autant, et surtout le pope,

à qui il a plus d'une fois réclamé de l'argent qu'il allait ensuite partager aux pauvres. Mikaël réplique en faisant une belle tirade sur l'aumône et sur les parvenus. Puis il annonce qu'il a l'intention de prendre Mariora pour femme; indignation du pope, de mosch André et de Sevasta qui essayent en vain de détourner Mariora de son projet. Mariora leur dit adieu, et s'éloigne par le sentier du fond au bras de l'héiduque, suivie des héiduques et de la fanfare guerrière des Tsiganes attachés aux bandits. Le peuple les suit des yeux, les bras au ciel, puis s'éparpille de côté et d'autre. Le dernier qui reste est Vlad, qui, le cou tendu, regarde, affolé de douleur et de rage.

SCÈNE VII.

Vlad, Samuel.

Sur le devant de la scène, Samuel, qui vient de sortir de son auberge, pousse un ricanement

strident. Vlad se retourne, le voit et le prend à la gorge. „C'est toi, misérable, infâme, qui as machiné tout ceci! Tu me le paiera sur l'heure! Elle n'est plus ici pour te sauver!“ Il est prêt à l'étrangler, mais Samuel s'écrie : „J'ai le moyen de te venger, moi seul! Si tu me tues, jamais tu ne le feras!“ Vlad le regarde, étonné. „Oui, dit le Juif, moi seul connais les détours inextricables de la forêt et la retraite des bandits... Moi seul peux t'y mener, si tu veux“. Vlad embrasse Samuel avec transport. Il ira, à la tête de jeunes gens bien armés, bien hardis, et le Juif les conduira. Il part en courant, et Samuel, seul un instant, ricane à sa manière et dit : „Il est doux tout de même de se venger!“ — La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME

La forêt. A droite, au second plan, sous un chêne séculaire, une cabane rustique; devant le seuil de la cabane, une tombe avec une croix de bois et une lampe allumée. Au milieu de la scène, un grand feu de bivouac. Au fond, un rocher élevé, un sentier tournant montant en pente escarpée. Rochers, touffes de buissons, arbres géants; une forêt presque inexplorée, encore vierge, à la végétation luxuriante.

SCÈNE I^{re}.

Kolba, Mariora.

Mariora file à son rouet, tandis que Kolba tisse à un métier rustique, toutes deux assises sur des troncs d'arbres en face de l'habitation. Kolba raconte à sa bru les exploits de Graour, son mari, le père de Mikaël, et sa mort tragique,

et la naissance de Mikaël, et son enfance héroïque et robuste. Mariora l'écoute et sourit. Soudain, la mère se lève, inquiète; son fils est parti, il y a longtemps déjà; pourquoi n'est-il pas de retour encore? Elle dit à Mariora de monter sur le haut rocher et de regarder au loin dans la forêt. Mariora obéit promptement: elle regarde, elle ne voit rien, n'entend rien, et redescend, découragée. Kolba lui fait alors un signe, et toutes deux, s'agenouillant devant le tombeau, prient avec ferveur. Tout à coup, au loin, éclate une fanfare guerrière et un chant d'héiduques. Les deux femmes se lèvent, et Mariora, grimpant sur le roc, regarde, et s'écrie: „C'est lui, mère! ce sont eux!“ L'hymne approche de plus en plus, et bientôt les héiduques, Mikaël en tête, débouchent au tournant du sentier, et descendent en scène.

SCÈNE II^e.

Kolba, Mariora, Mikaël, héidouques, Tsiganes.

Mikaël, radieux, baise les mains de sa mère, embrasse sa femme et leur montre le riche butin qu'il a fait sur les marchands turcs. Kolba, glorieuse entre son fils et sa fille, bénit leur union qui a eu pour témoins les arbres de la forêt, pour flambeaux de noce les étoiles des cieux, et pour orchestre les oiseaux. Puis on prie Mariora de chanter, tandis que Kolba distribue du vin aux bandits assis autour du feu de bivouac. Mariora, debout au milieu d'eux, dit la ballade de „Miho l'Enfant des forêts, le Paon des bois“ *). Elle a fini, et on se lève; les héidouques vont à leur poste, et Kolba rentre dans la maisonnette.

*) Ballade populaire roumaine publiée dans le recueil de M. Alecsandri.

SCÈNE III^e.

Mikaël, Mariora, puis Stroé.

Scène d'amour. Mariora conte à l'héiduque son bonheur; elle est heureuse, mais, depuis qu'elle est sa femme, elle craint pour lui; ses dangers l'épouvantent. Mikaël la rassure de son mieux, lorsque un cri d'alarme part, Stroé entre, éperdu. „Trahison! s'écrie-t-il, une bande de paysans armés entrent dans la forêt! Ils approchent... un homme les conduit et leur montre le chemin.“

SCÈNE IV^e.

Les mêmes, Kolba, Vlad, Samuel, bandits.

Au bruit, Kolba est sortie de la maison; Mikaël s'est levé et a pris ses armes; Mariora lui agrafe son baudrier. Mais voici que plusieurs bandits entrent, tenant Vlad désarmé, et derrière Samuel attaché. Vlad est venu pour provoquer l'héiduque.

Il l'insulte, et va jusqu'à le traiter de lâche. „Ah ! bats-toi ! s'écrie Mariora ; montre-lui que tu n'es pas un lâche“. Mikaël ordonne qu'on laisse Vlad en liberté, et le défie à la lutte corps à corps. Pendant ce temps, Kolba ordonne aux Tsiganes d'entonner l'hymne guerrier et Mariora chante une élégie héroïque. La lutte commence ; Vlad se défend de toutes ses forces, mais malgré ses efforts, il est prêt à être terrassé, lorsque, s'adressant à Mariora, il la supplie, au nom de leur enfance passée ensemble, au nom de son père, par pitié, de venir lui rattacher son ceinturon de cuir et de ne plus chanter cet hymne ennemi. Mariora, touchée, hésite, s'arrête dans son chant, et Vlad se relève, lorsque Mikaël crie : „Mariora, m'abandonnes-tu ?“ et la jeune femme commande aux Tsiganes de jouer plus fort, et elle-même entonne à pleine voix le chant héroïque, pour ne pas entendre les appels désespérés et les derniers cris de Vlad, qui, terrassé, reçoit le coup de poignard de son rival. La mu-

sique s'arrête, Mariora court à Mikaël, se réfugie dans ses bras et regarde son fiancé avec stupeur. „Mort ! dit-elle“. — „Non, pas mort encore, répond Vlad en soulevant son bras appesanti ; il me reste encore un souffle de vie pour te maudire, Mariora !“ Et il meurt. Mariora cache sa tête dans la poitrine de l'héiduque en pleurant. „Tu vois, murmure-t-elle, pour toi je suis maudite !“ Puis elle demande la grâce de Samuel que Mikaël relâche ; et Samuel, en sortant, pousse du pied le cadavre de Vlad : „Enfin, je suis vengé !“ — La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au second acte.

SCÈNE I^{re}.

Mariora, Mikaël.

Mariora est brisée depuis la mort de son fiancé. Le repentir ronge son cœur. En vain Mikaël essaye de la ranimer par son amour, en vain lui montre-t-il toute la forêt joyeuse et superbe; rien ne peut consoler la jeune femme. La forêt est toujours grandiose et mystérieuse, le ciel est toujours pur et bleu, l'air est toujours frais et parfumé, les chants des bois sont toujours profonds et doux; mais l'âme de Mariora est triste, car elle a tué. L'ombre de Vlad la poursuit, menaçante. Mikaël la reconforte par ses paroles vibrantes d'amour, et Mariora se ranime un peu, lorsque Mikaël est averti par Dino

le Tsigane, qui revient du village, qu'il est menacé d'un grand danger.

SCÈNE II^e.

Mikaël, Mariora, Dino.

„Quel danger?“ s'écrient les deux amants. Dino alors leur raconte que la jeune Domnica, qui aimait Vlad le Berger, ayant su par le Juif Samuel qu'il était allé dans la forêt provoquer l'héiduque Mikaël le Noir et que depuis il n'était plus revenu, avait résolu de venger son amant. Elle était allée dénoncer la retraite des bandits, que le Juif Samuel, dans un moment d'oubli, si non à dessein, lui avait indiquée. Donc, leur retraite est connue, et, d'un moment à l'autre, la maréchaussée peut venir les surprendre. „C'est bien, dit Mikaël; je ne les crains pas. Qu'ils viennent! Mais pour qu'ils ne nous surprennent pas, je vais faire placer des sentinelles à tous les coins de la forêt“. Et, après a-

voir un peu rassuré Mariora qui tremble, il s'éloigne.

SCÈNE III^e.

Mariora, puis Domnica.

Mariora, seule, s'accuse d'être fatale à ceux qui l'aiment. Elle sent depuis longtemps que sa vie s'en va. Agenouillée devant la tombe de Graour, elle prie avec ferveur lorsque, au fond, paraît une femme échevelée : c'est Domnica. Elle met sa main sur l'épaule de Mariora absorbée dans ses pensées; celle-ci se retourne, se lève, et pousse un cri en reconnaissant la jeune fille. „Qu'as-tu fait de Vlad?“ lui demande Domnica. — „Vlad! s'écrie Mariora éperdue, Vlad! Es-tu Dieu qui demande à Caïn ce qu'il a fait de son frère?.. Ah! qui que tu sois, épargne-moi!“ Suffoquée, Mariora supplie Domnica. Elle aime Mikaël comme Domnica aimait Vlad; à sa place, Domnica n'aurait-elle pas agi de même? Et elle

décrit ses remords et sa torture. Domnica, émue, pleure avec elle et la reçoit dans ses bras. Oui, elle n'a pas réfléchi à tout cela; elle n'a pas eu le temps de réfléchir; elle était folle de désespoir et de rage... Maintenant, elle se repent, mais il est trop tard...

SCÈNE IV^e

Les mêmes, Kolba.

Kolba apparaît sur le seuil de la cabane. Aux dernières paroles de Domnica, elle s'avance en scène et de sa main robuste fait ployer la jeune fille qui tombe à genoux devant elle. „Ah! tu as dénoncé la retraite de mon fils, dit-elle, eh bien! si Mikael est pris ou tué, gare à toi! Tu es dans mes mains“. Cependant Mariora, que tant d'émotions diverses ont brisée, se meurt. Kolba la fait asseoir sur une pierre, puis elle enferme Domnica dans la cabane, au moment où Mikael entre.

SCÈNE V^e.

Mariora, Kolba, Mikaël, puis les héiduques.

Mariora renaît un peu à la vue de Mikaël. Il la prend dans ses bras, et elle lui chante la délicieuse élégie „Le Brumaire“ *). Puis, l'agonie commence. Elle meurt en murmurant : „J'ai vécu pour toi et par toi ; dans tes bras je meurs heureuse ; sois béni !“ Il s'agenouille auprès du cher cadavre et reste abîmé dans sa douleur. Tout à

*) *Brumărelul*, chanson populaire, dont voici la traduction en prose : « Dans un vert jardin — est assise une blanche enfant, — sur un tapis de romarin, — à l'ombre des rosiers. — « Un jeune brave passe à la hâte — et tout en courant lui demande : — Dis-moi, blanche enfant, — avec ta bouche pourprée, — es-tu vierge ou épouse — ou fée venue du ciel ? — « Je ne suis ni vierge ni épouse — ni fée venue du ciel ; — « mais je suis la fleur de l'œillet — qui pousse dans le jardin. — « Mais toi, jeune brave, dis-moi, — es-tu marié ou non ? — « Ma chère, je suis le petit Brumaire — lui répondit le jeune brave ; — je viens, le soir, à la brune, — dormir sur le sein d'une fleur ; — et quand je pars joyeux au soleil, — après moi la fleur expire ! »

coup, au milieu du silence de la forêt, éclatent de tous côtés des cris d'alarme : les bandits entrent, suivis des Tsiganes. „La forêt s'emplit de soldats, s'écrient-ils, aux armes, Mikaël !“ Mikaël n'entend et ne voit rien. Enfin Kolba le secoue, le réveille de sa torpeur. Il se lève à demi : „Qu'ils viennent, dit-il, que m'importe à présent ! Je me rends à eux. Vous, amis, allez où vous voudrez, je vous dégage de votre serment de fidélité.“ Kolba bondit comme une lionne blessée. „Te rendre au *tschokoi* !*) Avant de te voir faire cela, je te tuerai de ma main !“ Et, lui montrant la tombe de son père, elle le rappelle à son héroïsme. Mariora elle-même a surtout aimé en lui le héros : „Vois, s'écrie Kolba en soulevant la tête de la morte, elle te parle encore, pour t'empêcher d'être lâche !“ Il est vaincu, et, tirant son épée, commande aux Tsiganes de commencer

*) *Ciocoïu*, «parvenu», terme que le paysan roumain applique sans distinction à tous ceux qui l'oppressent.

l'air guerrier. Puis, s'agenouillant auprès de sa belle, il lui jure d'être digne d'elle et de son père. Sa mère le bénit. „Va, dit-elle, défends les vivants, vis et combats pour eux, en songeant aux morts!“ Il part, et l'hymne guerrier éclate. Tandis qu'il s'éloigne suivi de ses compagnons et que l'hymne peu à peu se perd dans les profondeurs de la forêt superbe, Kolba court à la porte de la cabane, qu'elle ouvre.

SCÈNE VI^e.

Kolba, Domnica.

„Sors! dit Kolba à Domnica, sors et monte là, sur ce rocher! Regarde bien, et tout ce que tu verras, tu me le diras!“ Domnica obéit, tandis que Kolba, soulevant le corps de Mariora, l'étend sur une natte à la porte de la cabane, lui place un cierge allumé dans la main et du myrte dans les cheveux. Pendant ce temps, Domnica crie ce qu'elle voit: à un moment la mêlée devient si

épaisse qu'elle ne distingue plus rien. Kolba, le poignard levé, se tient derrière elle, anxieuse. „Mon fils ! crie-t-elle ; ne vois-tu pas mon fils ? Est-il pris, est-il tué ?“ — „Helas ! je ne vois rien“, répond la jeune fille tremblante. Tout à coup, une lugubre musique éclate au fond du bois, se rapprochant peu à peu. „Ah ! s'écrie Kolba, c'est le chant funèbre ! c'est l'hymne des morts, que j'ai entendu aussi il y a vingt-cinq ans, quand on m'a rapporté le cadavre de mon mari. Mon fils est mort, meurs donc aussi, toi !“ Et elle frappe Domnica, qui tombe avec un grand cri.

SCÈNE VII^e.

Kolba, les héiduques.

Les héiduques entrent, ayant en tête Stroé et Dragan qui portent sur un brancard le corps de Mikaël. Derrière les héiduques, les Tsiganes viennent, jouant un air funèbre. Le cortège débouche

dans le sentier et descend lentement en scène. Kolba s'avance vers le brancard que l'on dépose sur le devant de la scène, et s'agenouillant, exhale sa douleur et maudit les *tschokoï*. Stroé lui apprend que Mikaël a payé de sa vie sa victoire, et que les soldats princiers étaient en fuite. Kolba commande qu'on étende le corps de Mikaël à côté de celui de Mariora, et celui de Domnica à leurs pieds; et, ne voulant vivre que pour rendre les suprêmes devoirs à leur mémoire, elle commence tout haut la prière des morts, tandis que tous les héiduques s'agenouillent, et que les Tsiganes l'accompagnent en sourdine. — La toile tombe.

1886.



XIII

THOMASSINE SPINOLA



THOMASSINE SPINOLA

Sujet d'un drame.

Resumé. — Louis XII, de passage à Gênes, y est reçu magnifiquement. Une jeune et belle Gênoise, Thomassine Spinola, lui demande d'être „la Dame de ses pensées“. Il y consent, mais, ne se contentant pas de ce titre, veut forcer Thomassine à le suivre en France et à être sa

maîtresse. La jeune Italienne, désespérée de voir son amour si peu compris de celui qu'elle aime, se tue pour se soustraire au déshonneur.

Acte I. — Fêtes au palais du doge. Louis XII, joyeux et fier, remercie le doge de son hospitalité. Banquet aux flambeaux. Thomassine est présentée à Louis XII. Elle s'efforce de lui plaire. Jalousie de Lorenzo, le fiancé de la belle Gênoise. Il jure de se venger.

Acte II. — Dialogue de Louis XII et de Jehan Marot. Louis XII veut emmener Thomassine à sa cour, et le poète essaye de le détourner de ce projet, en lui expliquant la passion de l'Italienne. Le roi le raille. Intrigues de Lorenzo contre Louis XII : le doge tâchera d'éloigner le roi le plus poliment possible de sa cour. Louis apprend par Bayard que Lorenzo est fiancé de Thomassine.

Acte III. — Lorenzo annonce à Thomassine le

prochain départ de Louis XII. Regrets de la jeune fille. Jalousie étouffée du fiancé. Thomassine se résout à demander au roi d'être „la Dame de ses pensées“. Le roi y consent, mais lui fait une déclaration d'amour passionnée qui effraye et choque l'Italienne. Louis XII veut attirer Lorenzo à sa cour : il le comblera d'honneurs. Lorenzo comprend le sens caché de la demande et refuse avec indignation.

Acte IV. — Louis XII a résolu d'enlever Thomassine. La nuit avant son départ, il lui a fait dire que Lorenzo, son fiancé, lui jouera une sérénade sous ses fenêtres. Thomassine, que cette sérénade invite, selon la mode italienne, de faire une promenade avec son fiancé, descend de son balcon. Son effroi à la vue des étrangers. Mais en ce moment Lorenzo apparaît. Il accable Thomassine de son mépris. Louis XII, qui était masqué, jette son masque pour en imposer à Lorenzo. Voyant le roi, Thomassine exprime sa

douleur et son indignation. Lorenzo, comme chevalier, provoque le roi en combat singulier. Bayard et la suite les séparent.

Acte V. — Monologue de Thomassine. Soupçonnée et méprisée de son fiancé, mal comprise par celui qu'elle avait aimé si purement, elle se livre au désespoir. Elle attend l'issue du duel entre Bayard et Lorenzo. Bientôt on amène celui-ci blessé mortellement. Il refuse de répondre aux tendres cris de sa fiancée; mais celle-ci se jette à ses pieds, elle parle et tout s'éclaircit. Lorenzo meurt entre les bras de Thomassine et lui pardonne. Heureuse de ce pardon, elle se frappe d'un poignard et tombe sur le corps de Lorenzo.

Thomassine Spinola aime Louis XII, mais elle l'aime comme Laure aimait Pétrarque, comme Béatrix aimait Dante. Cet amour-là ne l'empêche

pas de ressentir de la passion pour Lorenzo, son fiancé; mais, quand elle se tue sur le cadavre de celui-ci, elle se tue peut-être moins du désespoir que lui cause sa mort que de la douleur de voir ses illusions déçues, de voir que Louis XII, qu'elle avait voulu aimer comme on n'aime pas les autres hommes, était, hélas ! un homme dans toute l'acception du mot, faible et sensuel. C'est l'amour platonique du moyen-âge que je veux peindre en Thomassine : montrer son élévation, sa pureté et sa beauté, mais aussi son danger. Certes, ce n'est pas une tâche bien facile de faire comprendre la hauteur où plane l'amour de Thomassine pour Louis XII : son fiancé est mort, elle est pure, son honneur est intact, elle pourrait vivre ; mais cette âme élevée ne peut supporter la douleur profonde d'avoir si mal placé son affection. Rien de plus affreux, en effet, que de s'être fait des illusions sur la personne aimée, de l'avoir crue supérieure à toutes les autres, et tout à coup de la trouver

indigne d'être si noblement aimée. Thomassine se tue donc, et elle se tue sur le corps de l'homme qui l'a aimée plus fortement que Louis XII, mais de la même manière que lui : si Louis XII voulait faire d'elle sa maîtresse, Lorenzo voulait en faire sa femme; mais Thomassine se serait tuée de même si Louis XII lui avait proposé d'être reine de France. Elle aurait été cependant la femme de Lorenzo, car elle n'aimait pas Lorenzo comme elle aimait Louis XII. De nos jours, ce n'est pas du même amour qu'une autre Italienne, la célèbre Bettina Brentano, aimait son mari, M. d'Arnim, et en même temps aimait le grand Goethe. L'amour platonique, c'est l'amour d'une femme, mariée ou non, pour un dieu; mais alors elle ne souffre pas que son dieu devienne homme. En parlant de l'amour de Bettina pour Goethe, M. Sainte-Beuve nous dit : „Oh! ce n'était point un amour „vulgaire; ce n'était pas même un amour naturel, comme ceux de Didon, ou de Juliette, ou

„de Virginie, un de ces amours qui brûlent et
„consument jusqu'à ce qu'il y ait eu satisfaction
„du désir. C'était un amour idéal, mieux qu'un
„amour de tête, et pas tout à fait un amour
„de cœur. Je ne sais trop comment l'expliquer,
„et Bettina y était bien embarrassée elle-même“.
Moi aussi. Expliquer un pareil amour, voilà le
but de ma Thomassine. L'atteindrai-je ?

Comme préface à mon drame :

GÊNES.

Sous les cieux étoilés,
Gêne
Comme une reine
Et des mers souveraine
S'endort dans ses palais.

La vague qui murmure
Bat ses quais mollement,

Et chante vaguement
Dans la nuit calme et pure

Un hymne solennel,
Pieuse mélodie,
Et l'aiguille hardie
Du Dôme monte au ciel.

Hautaine et sans rivale
Dans l'heureux temps passé,
Nul roi n'eût surpassé
Ta puissance navale.

Dans tes riches débris
Tu resplendis encore,
Et le marbre décore
Leurs somptueux lambris.

Gêne était la Superbe :
Elle avait des vassaux
Et comptait des vaisseaux
Aussi nombreux que l'herbe !

Son doge ne devait



Jamais quitter sa ville ;
Plus belle que Séville,
Gêne alors la bravait.

La Méditerranée
Entière, était son port.
Mais son orgueil est mort,
Sa gloire est ruinée.

Esclave, elle soumet
Hélas ! sa tête altièrè.
La flèche meurtrièrè
Sur l'aride sommet

Dans son vol vint atteindre
L'aigle qu'elle a visé,
Qui de sang arrosé,
Meurt, sans daigner se plaindre.

O Gènes ! tu tombas
Ainsi, grave et sereine :
Sur la triste carène
Tu penches ton front las ;

Et comme dans la lutte,



Vaincue, il t'est resté
Une noble fierté
Encor après la chute.

C'est ainsi qu'en mourant
La chaste Polyxène
Reste digne et hautaine
Jusqu'au dernier moment.

Dans ta douleur plastique
Tu gardes ta beauté,
Comme un marbre sculpté
Par quelque maître antique.

Sous les cieux étoilés,
Gêne
Comme une reine
Et des mers souveraine,
S'endort dans ses palais.

Paris, Mai 1886.



XIV

PENSÉES DÉTACHÉES

SUR

RACINE ET CORNEILLE

*La France doit à Corneille une
partie de ses belles actions.*

(Napoléon).



Moi, je me suis habituée à dire „mon Corneille“, comme je dis „mon Molière“, „mon Shakspeare“, „mon Sophocle“. Eh bien, toutes les fois que je voudrais en faire autant pour Racine, il m'échappe „Monsieur Racine“.

* * *

Mon Dieu, je suis bien loin de comparer les tragédies de Racine aux romans de Mlle de Scudéry, quoiqu'à certains égards il y ait peut-être

quelque ressemblance; mais, puisqu'on est si indulgent pour les héros de Racine, je trouve qu'on est très-injuste pour ceux de Mlle de Scudéry. Que reproche-t-on surtout à cet auteur? D'avoir transporté au milieu des rudes soldats de l'ancienne Rome les fades galanteries de la cour de Louis XIV, et d'avoir fait de ces Romains farouches, d'une si austère vertu, des „bergers doux“ comme dit Boileau. On a fait de cela un crime à Mlle de Scudéry; on a reproché au grand Corneille lui-même le contraire, c'est-à-dire de faire parler les Romains avec plus de grandeur qu'ils ne parlaient eux-mêmes, et Dieu sait si on l'a tourmenté à cause de cela! Et Racine, le doux poète, fera pousser à ses Pyrrhus, à ses Oreste, à ses Néron même, des soupirs „à faire voguer un vaisseau sur les ondes“ selon l'expression de Théophile Gauthier; il leur fera crier mille et mille fois: „Adorable princesse! hélas! Divine princesse! Reine inhumaine!“ sans que personne ose lui dire: „Jamais grec, jamais ro-

main, jamais héros dans aucun temps et dans aucun pays n'a parlé ainsi à la femme qu'il aimait !"

* * *

Le Néron de Racine, auprès de celui de Tacite, est à la fois un prince despotique et lâche, un politique adroit et un galant homme, qui avec Junie et avec Agrippine est de la plus exquise politesse. Certes, il y a bien des traits véritablement odieux dans son caractère; mais où est le monstrueux Néron de l'Histoire, dont le nom seul est devenu synonyme de tyran sanguinaire? Agrippine est chez Racine une mère jalouse de son autorité et de son crédit; dans Tacite, c'est une femme couverte de crimes, ivre d'orgueil, sans aucune affection pour son fils. Ces deux terribles caractères, en somme, ont bien, chez Racine, quelque chose de leur férocité; mais il semble que le poète les ait recouverts d'un voile à demi transparent, sous les plis duquel on ne

distingue que vaguement les vigoureux contours, et on aperçoit facilement les gracieux.

* * *

Les caractères qu'on a le plus admirés chez Racine, sont les caractères de femmes. Les raisons qui l'empêchaient de peindre des héros, le rendaient justement propre à peindre les femmes. Ses créations féminines dignes d'admiration sont cependant peu nombreuses ; ce sont Andromaque, Hermione, Roxane, Phèdre et Athalie, surtout Athalie. Quant aux autres types-femmes de Racine, ils me semblent de beaucoup inférieurs. Junie, Aricie, Atalide, Bérénice, cette Bérénice dont le spirituel Chapelain disait :

Marion pleure, Marion crie,
Marion veut qu'on la marie,

ne sont guère intéressantes, parce qu'elles ne sont peintes ni avec beaucoup de vérité, ni avec beaucoup de force.

L'Iphigénie de Racine, dit-on, est le modèle de la fille aimante et respectueuse, de l'amante fidèle et tendre. C'est une fille très-révérencieuse, en effet, et une digne fiancée de l'aimable prince Achille. Seulement, Iphigénie ne me touche pas beaucoup, je l'avoue; et je pense que ce qui fait surtout verser des larmes dans cette pièce, c'est la douleur si poignante de Clytemnestre. „Pour me tirer des larmes, il faut que vous pleuriez“, a dit Boileau, ou plutôt Horace :

Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi...

Or, quand je vois Iphigénie si résignée à son sort, et témoignant à peine un regret de mourir; quand je vois Agamemnon disant à sa fille en guise de consolation :

Allez; et que les Grecs, qui vous vont immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler,

j'ai beau faire, je ne peux pas m'attendrir. Châ-

teaubriand prétend qu'Iphigénie est déjà une martyre chrétienne. Certes, si ce caractère eût été représenté dans une pièce chrétienne, dans un *mystère* du moyen-âge, je l'aurais compris; mais Iphigénie, pour qui et pourquoi meurt-elle? Pour Diane, la chaste déesse, et pour apaiser les vents! Au reste, les vierges chrétiennes ne regrettaient-elles pas la vie? Iphigénie est trop craintive et trop retenue. Quelle différence avec l'Iphigénie d'Euripide! Comme celle-ci est tendre avec son père! Quels regrets de la vie! Comme c'est bien une jeune fille disant adieu à la douce lumière du jour et frissonnant à l'idée des ombres souterraines! Tandis que l'Iphigénie de Racine, tremblante devant son père, ose à peine lui donner le nom de „seigneur“, et faire une allusion au chagrin qu'elle ressent de quitter la vie. Elle me rappelle cette Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan, qui le jour où elle fut amenée devant le roi pour recevoir l'ordre d'épouser le duc de Chartres, à la vue de son père

tomba presque évanouie de peur dans les bras de Mme de Maintenon.

* * *

Les héros de Corneille, dit La Bruyère, sont „tels que nous devrions être“, et non tels que nous sommes. J'en demande bien pardon à l'auteur des *Caractères*, mais j'avoue que je ne crois pas cela du tout. Quoi ! Rodrigue et Chimène ne sont pas naturels ? Horace n'est pas le portrait fidèle du guerrier romain ? Don Diègue n'est-il pas l'Espagnol du moyen-âge, fier, héroïque, et n'est-il pas en même temps un père qui aime son fils avec tendresse et orgueil ? Le vieil Horace n'est-il pas un vrai citoyen de l'ancienne Rome, et l'héroïsme patriotique détruit-il en lui l'amour paternel ? Ecoutez, quand son fils revient du combat couvert de gloire, écoutez quels accents il trouve pour lui montrer la joie qu'il a de le voir triomphant :

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de mes jours !
O d'un état penchant l'inespéré secours !

Ecoutez aussi le vieux don Diègue s'adressant à son fils qui l'a vengé :

Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu dois l'honneur,
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

Et Auguste, n'est-il pas dans Corneille l'Auguste de l'Histoire ? Sa générosité est-elle si surnaturelle, que les hommes soient incapables d'en avoir une pareille ? Oui, Corneille est avant tout un poète historien. Il choisit des personnages célèbres dans l'Histoire et il nous en fait des portraits énergiques. Il ne se borne pas à peindre le caractère humain en général, il peint aussi le caractère particulier de chaque nation, de chaque époque. „Les caractères de Corneille sont vrais, quoiqu'ils ne soient pas communs“, a dit Fontenelle et il avait raison. Ses héros ont de grandes

pensées et de grands sentiments qui „enlèvent et qui font frissonner“ comme disait Mme de Sévigné; mais ils ont aussi des faiblesses, ils luttent contre elles, et cette lutte fait l'intérêt du drame.

* * *

Et les femmes chez Corneille? „Elles ne savent pas aimer. On voit que Corneille connaissait peu les femmes“, dit M. Sainte-Beuve. Peut-on parler ainsi de celui qui créa les figures de Chimène, de Camille, de Pauline, de Cornélie? Chimène a des accents d'une tendresse infinie; Camille a une passion presque semblable à celles de Racine, une passion aveugle et désordonnée; Pauline est le type le plus pur et le plus parfait de l'amour conjugal; Cornélie est la digne veuve de Pompée. Celui qui a fait dire à Chimène encourageant Rodrigue qui va combattre :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix...

à Pauline demandant la grâce de Polyeucte :

Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire...

à Camille :

Tout ce que je voyais me semblait Curiaçe...

ne connaissait-il pas les tendres sentiments et les faiblesses du cœur féminin ? Il ne faut pas croire cependant que Chimène, Camille, Pauline, soient moins grandes et moins fermes que leurs amants ; non. Mais elles ont en même temps quelque chose de doux, de gracieux et de touchant ; ce sont des figures poétiques qui ne le cèdent en rien ni aux Monime ni aux Andromaque de l'harmonieux Racine. Quant à la femme dénaturée, qui n'en est pas moins un type très-naturel, voyez la Cléopâtre de Corneille, cette étonnante Cléopâtre, qui ne peut être comparée ni aux Agrippine, ni aux Athalie de Racine, et dont le caractère odieux est peint avec des cou-

leurs si vraies. Certes, Corneille préfère nous captiver par l'admiration et l'enthousiasme. S'il abaisse notre vue sur des personnages bas ou terribles, il l'élève bientôt pour nous montrer de fières et nobles âmes, qui savent dompter leurs travers et leurs passions. „On reproche à Corneille ses grands mots et ses grands sentiments, „disait Joubert; mais pour nous élever et ne pas „être salis par les bassesses de la terre, il nous „faut à tous des échasses“.

De tous les types féminins de Corneille, celui que j'admire le plus, celui que j'adore, c'est Pauline.

* * *

Je me rappelle l'anecdote de la Dauphine de Bavière, qui, après avoir assisté à une représentation de *Polyeucte*, dit en parlant de Pauline : „voilà une très-honnête femme, qui n'aime pas du tout son mari.“ Pauline n'aime certainement pas Polyeucte lorsqu'elle l'épouse : elle le connaît à peine, et le souvenir de Sévère est encore vi-

vant dans son cœur. Cela est vrai ; mais Pauline a une âme haut placée. Une fois épouse de Polyeucte, elle comprend son devoir. Dans le premier acte, elle ne peut s'empêcher de dire qu'elle a donné „par devoir“ à Polyeucte ce que Sévère avait „par inclination.“ Son amour pour Sévère perce encore à travers l'amour conjugal qu'elle commence à ressentir pour son époux. A force de lutte incessante, de volonté, de scrupules, cette âme élevée arrive à son but : elle aime Polyeucte. Quelles craintes, lorsque, troublée par un songe, elle vient trouver son époux qui, pressé par son ami le chrétien Néarque, veut sortir pour recevoir l'eau du baptême ! Inquiète, elle l'arrête :

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?

Y va-t-il de l'honneur, y va-t-il de la vie ?

Polyeucte, qui se hâte de sortir, ne lui répond que vaguement ; elle insiste :

... au nom de l'hyménée,

Donnez à mes soupirs cette seule journée.

Et comme Polyeucte veut la rassurer sur un songe éphémère, elle répond :

. . . . Les présages sont vains
Je le sais, mais enfin je vous aime, et je crains.

Le cœur de Pauline est aussi délicat qu'il est ferme et résolu. Malgré sa grande vertu, lorsqu'elle apprend que Sévère est de retour, elle perd un instant la confiance qu'elle a en elle-même. Elle doit le voir, son père le lui ordonne. Alors, quelle hésitation ! Elle s'écrie toute troublée :

Moi ! moi ! que je revoie un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !
Mon père, je suis femme et je sais ma faiblesse...
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point !

Mais il le faut, il faut qu'elle revoie celui qu'elle aimait jadis, vers lequel „un certain charme l'em-

porte encor.“ Elle connaît la puissance de ce charme, et dans l'impossibilité d'éviter la terrible entrevue, elle s'arme de courage, et elle est sûre de vaincre. Quelle délicatesse de sentiments dans l'entretien de Pauline et de Sévère ! „Oui,“ dit-elle en parlant de Polyeucte :

Oui, je l'aime, Sévère, et n'en fais point d'excuse.

Mais elle avoue à Sévère qu'elle ne peut plus le revoir. Sa vertu lui défend de voir un homme qu'elle ne peut s'empêcher d'avoir aimé. „Hélas!“ dit-elle, ne pouvant plus résister à son émotion :

Hélas, cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible ;
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs,
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs,
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense !
Mais, si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,

Epargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte !
Enfin, épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens !

En relisant ces vers touchants, je me rappelle ceux que la *Monime* de Racine adresse à Xipharès :

J'entends, vous gémissiez ; mais telle est ma misère,
Je ne suis point à vous, je suis à votre père :
Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,
Et de mon propre cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
Que désormais partout vous fuirez ma présence
.....
Je fuis. Souvenez-vous, prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

Mais Pauline ne trouve pas dans Polyeucte un époux vieux et jaloux qu'elle hait et qu'elle craint. Son mari est un jeune homme qu'elle peut aimer. Aussi, quand elle apprend qu'il est devenu chrétien, quelles angoisses ! Stratonice arrive, indignée de la scène à laquelle elle vient d'assister au temple, pendant le sacrifice : Polyeucte a ren-

versé les statues des dieux. Elle ne peut parler, tant elle est saisie d'horreur. Pauline cependant ne pense qu'à Polyeucte. L'a-t-on assassiné ? Est-il mort ? Son anxiété augmente de seconde en seconde. Et dès que Stratonice peut répondre, elle s'écrie :

Non, il vit!

Mais il n'est plus digne de Pauline ni du jour, car il est :

L'ennemi commun de l'Etat et des dieux,
 Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
 Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
 Une peste exécrable à tous les gens de bien,
 Un sacrilège impie, en un mot... un chrétien!

Pauline alors, froissée dans sa dignité d'épouse, blessée dans son amour, répond avec une noblesse qui n'étonne pas de sa part :

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures

.....

Il est ce que tu dis s'il embrasse leur foi,
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

Et plus loin, elle avoue qu'elle „chérit sa personne, et qu'elle hait son erreur“. Donc, quoi qu'il puisse arriver, Pauline aimera toujours Polyeucte. Elle se jette aux pieds de son père, pour implorer la grâce de son mari; malgré ses larmes, ses supplications, Félix reste inflexible, à moins que son gendre ne cède aux prières de sa femme, en abjurant le christianisme. Pauline entre dans la prison de son époux, et le conjure de ne pas renoncer au culte des dieux. Ses paroles sont pleines d'amour. Repoussée, son désespoir se révèle dans ces vers admirables:

Cruel! car il est temps que ma douleur éclate
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate;
Est-ce là ce beau feu, sont-ce là tes serments?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
Je ne te parlais pas de l'état déplorable,
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable.
Je croyais que l'amour te parlerait assez,

Et je ne voulais point de sentiments forcés ;
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat !

Dans le „Saint-Genest“ de Rotrou, Marcelle aime Genest. Elle vient le trouver dans sa prison. Elle fait, comme Pauline, tous ses efforts pour sauver non plus son époux, mais son amant :

Cruel, puisqu'à ce point ton erreur te possède,
Que ton aveuglement est un mal sans remède,
Trompant au moins César, apaise son courroux
Et si ce n'est pour toi, conserve-toi pour nous ;
Sur la foi de ton Dieu fondant ton espérance,
Au culte de nos dieux donne au moins l'apparence,
Et, sinon sous un cœur, sous un front plus soumis
Obtiens pour nous ta grâce, et vis pour tes amis !

Quelle différence ! Dans les paroles de Pauline, tout respire la passion ; Marcelle est bien plus froide. Pauline aime Polyeucte, puisqu'elle trouve,

pour toucher son cœur, des paroles si émouvantes. Aussi Polyeucte ne peut-il se contenir davantage, et il pousse un soupir. Encouragée, Pauline insiste encore, mais, au lieu de réussir comme elle le désire, elle voit que Polyeucte veut la rendre chrétienne elle-même. „Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne“, dit avec raison Polyeucte. Mais son épouse, désespérée, l'abandonne à sa sainte ardeur avec ce cri déchirant :

Va, cruel ! va mourir, tu ne m'aimas jamais !

Alors vient le dévouement de Polyeucte qui, en vrai chrétien, en martyr, cède sa femme à son rival. Cette action, si héroïque, pénètre dans l'âme de Pauline, et son amour pour son époux en devient plus puissant encore. Non seulement elle ne veut pas épouser Sévère, mais elle demande à Sévère de sauver Polyeucte :

Sévère, connaissez Pauline tout entière,
Mon Polyeucte touche à son heure dernière.
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment.

Vous en êtes la cause, encore qu'innocemment.

.....

Sachez qu'il n'est point de si cruels trépas,
Où d'un front assuré je ne porte mes pas;
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort.

Et plus loin :

Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui

.....

Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous.
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme, autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.

Scène admirable! Jamais épouse montra-t-elle plus de dévouement à son époux? Voltaire dit que: „les Grecs étaient des déclamateurs froids, en „comparaison de cet endroit de Corneille“. Les

héroïnes de Racine ont-elles des sentiments plus délicats, plus tendres que ceux de Pauline? Polyeucte est condamné à mort; Pauline, éplorée, fait un dernier effort pour fléchir ce cœur obstiné. Mais elle ne reçoit que cette réponse:

Vivez heureuse au monde, ou mourrez avec moi.

Pauline éclate alors en gémissements, en reproches, en tout ce que la douleur a de plus pathétique: „Que t'ai-je fait?“ gémit-elle.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, en dépit de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi!

Voyant qu'elle ne peut rien obtenir de son époux, elle se tourne vers son père. Mais rien ne peut émouvoir Félix, et il envoie son gendre à la mort. Pauline suit, affolée, Polyeucte qui va mourir, en s'écriant:

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs!

Bientôt, en effet, elle revient, le front serein; saisie d'un divin transport, elle accomplit le vœu le plus cher de Polyeucte: elle devient chrétienne. L'ardeur de suivre son époux s'est mêlée à l'admiration que lui inspire sa mort. Je vois, dit-elle à son père,

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée;
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée,
Je suis chrétienne enfin...

Sévère n'est plus rien pour elle, elle ne songe qu'à Polyeucte; c'est lui qu'elle veut imiter, qu'elle veut revoir. On a dit que Pauline aimait à la fois son amant et son mari; on a eu raison de le dire. Dans la vie terrestre, dans notre traversée d'ici-bas, il y a de ces doublets qui déroutent la psychologie soit disant expérimentale. L'amour de Pauline pour Sévère, sentiment prime-sautier et pour ainsi dire inné, est comme le reflet persistant d'un feu qui a brûlé dans un autre monde, dans une existence antérieure, où ces

deux âmes se sont éperdûment aimées. Son amour pour Polyeucte, au contraire, est une flamme naissante que le devoir allume et maintient, mais qui vacille longtemps avant de devenir cet embrasement dont le reflet, peut-être, persistera à son tour dans une existence ultérieure de l'âme. Et s'ils persistent, ces reflets, s'ils peuvent persister, c'est précisément parce qu'ils sont purs. Une âme comme celle de Pauline, n'a rien à se reprocher. Cette femme, n'en déplaît à Madame la Dauphine, est l'idéal de l'amour conjugal ; elle aime son mari, et elle l'aime comme les femmes honnêtes seules savent aimer : jusqu'au dévouement.

* * *

Voltaire n'aimait pas trop Corneille, et il haïssait Shakspeare. Serait-ce un signe de parenté entre Shakspeare et Corneille ? Pour moi, je ne les compare pas, mais je les aime bien tous les deux.



XV

LA FLÛTE EN OS



LA FLÛTE EN OS

Légende roumaine.

Il était une fois une petite fille de dix ans qui avait de grands cheveux couleur d'épis de blé et des yeux comme des bluets. Sa bouche était vermeille comme une cerise mûre, et ses dents plus blanches que les mugets des bois. Cette petite fille était orpheline et elle gardait un troupeau

de moutons sur une colline, dans les monts Carpathes. On l'appelait Péouna.

Péouna n'avait jamais connu son père et sa mère et elle enviait les enfants qu'elle voyait embrasser leurs parents et leur donner des noms très doux, qu'elle n'avait jamais prononcés. Mais elle aimait beaucoup son chien Négro et ses brebis et ses agneaux, et quand elle était en haut sur la colline dans sa hutte, elle ne se trouvait pas malheureuse.

Ce qui chagrinait Péouna, c'est qu'elle n'avait pas une flûte, une jolie flûte en tige de roseau comme elle en voyait chez les bergers du voisinage. Elle aurait bien aimé jouer sur sa flûte des airs qu'elle connaissait pour les avoir entendus chanter, d'autres qu'elle composait elle-même sans s'en douter, en fredonnant des complaintes monotones pour endormir ses bêtes. Elle essaya plusieurs fois de se fabriquer une cornemuse ou une trompette, mais elle ne savait pas comment s'y prendre, et elle n'y réussit pas. Et la pauvre

Péouna resta triste, et par les longues soirées de Juin elle continua à chanter de sa voix pure et inexpérimentée ses élégies en recommençant toujours le même motif mélancolique.

Un soir qu'elle chantait ainsi, assise sur le seuil de sa hutte et regardant les étoiles, son chien couché à ses pieds, elle vit tout-à-coup une belle femme toute blanche, avec un grand voile brodé d'or, et des colliers d'or à son cou. Cette femme s'approcha de la petite bergère et s'assit auprès d'elle sur l'herbe. Et Péouna eut peur d'abord; mais la belle femme avait l'air très-bon et le regard plus doux que la lumière de la lune qui enveloppait la colline. Elle tenait dans sa main droite une flûte en os.

— Je suis ta *Zina*, *) dit la femme; je suis *Cos-senzana*, **) la fée des montagnes. Tous les ber-

*) Fée.

**) Reine des fées, dans la mythologie populaire roumaine.

gers m'aiment et s'adressent à moi dans leurs prières. Pourquoi n'as-tu pas fait comme eux ?

La voix de la fée semblait à Péouna plus mélodieuse que le murmure mystérieux du ruisseau qui coulait en serpentant au pied de la colline, plus fraîche que la chanson de la brise parmi les roseaux soyeux qui s'inclinaient sur les nénuphars de l'eau. Ses cheveux et son haleine répandaient dans l'air des parfums suaves comme ceux des roses blanches, des violettes et des primevères.

Péouna lui dit :

— Comment aurais-je pu vous appeler, puisque je ne vous connaissais pas ?

— Eh bien, c'est pour cela que je suis venue à toi. J'ai entendu tes chants, ils ont parlé à mon cœur. Me voici. Il me semble que tu n'es pas heureuse. Que te manque-t-il ? Parle.

Péouna n'avait plus peur du tout de la Cossenzana. Elle lui dit :

— Il me manquerait bien des choses. D'abord, je n'ai pas de mère ! Et je voudrais bien avoir

une mère. Et puis je n'ai pas un frère ou une sœur qui m'appelle sa sœur et que je puisse aimer. Mais je me consolerais de tout, si je pouvais seulement posséder une simple flûte en os, comme celle que vous tenez entre vos doigts, pour y jouer les airs qui me plaisent et qui remplissent mon cœur.

Alors la fée se pencha vers la petite bergère, et ses lèvres divines effleurèrent le front pur et les cheveux blonds de Péouna.

— Prends ma flûte, lui dit-elle ; je te la donne. Et si jamais tu as besoin de quelque chose, souviens-toi de la Cossenzana.

En prononçant ces dernières paroles, la fée ramena son voile sur son visage et disparut comme une vision blanche et céleste.

La bergère resta seule. Jamais personne n'avait embrassé Péouna jusqu'à ce jour-là ; ce baiser de la fée éveilla en elle un désir profond, ardent, infini... La petite, presque machinalement,

saisit la flûte en os et l'appliqua à ses lèvres.

Il en sortit aussitôt des sons si doux, si tendres, si pleins d'une divine harmonie, que les étoiles du ciel semblèrent se rapprocher de la terre pour les écouter ; les cris-cris dans les foin et le rossignol lui-même, sur le bord de son nid, se turent, émerveillés et honteux, prêtant l'oreille ; les myosotis et les petites marguerites, les boutons d'or et les pervenches se dressèrent sur leurs tiges, dans l'herbe, comme pour mieux les entendre ; le vieux chien Négro fixa sur sa maîtresse des yeux étonnés et ravis, et les brebis et les moutons, réveillés de leur premier sommeil, se rangèrent autour de leur jeune gardienne dans un recueillement silencieux.

Et Péouna jouait, jouait toujours, tandis que le ciel et la terre se taisaient pour l'écouter. Elle oubliait les minutes et les heures, et sa flûte modulait des airs inconnus, et des complaintes qui devaient être les plaintes des anges compatisants aux malheurs des hommes.

Bientôt les bergers et les bergères des hameaux voisins, réveillés par ces chants magiques, accoururent auprès de Péouna. Ils s'étaient autrefois moqués de la pauvre orpheline; ils l'avaient méprisée. Mais à présent nul ne songeait à rire, chacun était captivé par cette musique du paradis. Les enfants des villages vinrent aussi en foule, puis les paysans et les paysannes. Et tout le monde se taisait et écoutait, un doigt sur la bouche.

Péouna ne voyait rien, n'entendait rien de ce qui se passait autour d'elle. Mais elle jouait, jouait toujours.

L'aube rougit enfin le ciel, à l'orient. Le chant d'un coq enroué monta, strident, d'une métairie, et couvrit le son de la flûte d'os, qui du coup tomba des mains de Péouna et se brisa à terre.

Péouna ne poussa pas un cri. Mais, joignant les mains sur sa poitrine, elle se mit à pleurer.

Elle pleura, elle pleura, tant que tout le monde eut pitié d'elle, et que chacun fut en colère contre le coq, qui seul, de tous les animaux, n'avait pas été ému par le chant de la flûte et avait osé interrompre la musique céleste. Mais l'heure du travail était arrivée ; on adressa à la petite des consolations banales et puis chacun s'en retourna à son affaire.

En silence, la tête penchée, Péouna pleurait, pleurait toujours.

Alors la Cossenzana apparut, prit la main de la bergère, la regarda d'un air de tendre compassion, et lui dit :

— Je t'ai donné ma flûte d'os, Péouna ; mais tu devais la garder pour toi seule, pour toi seule et pour le ciel. Quand les hommes sont venus, tes accords devaient cesser. Les hommes et ceux qui s'en rapprochent par leur égoïsme, ne sont pas dignes d'entendre une pareille musique. Le coq t'a interrompue, parce qu'il ne sait aimer

et admirer que lui-même. Viens maintenant avec moi, ton heure est arrivée.

Et la fée enleva Péouna de terre et la transporta dans un lieu éblouissant de lumière, où des anges essuyèrent les larmes de ses yeux bleus avec leurs baisers, et la couronnèrent de fleurs inconnues à la terre. Dans ce lieu, Péouna avait les étoiles sous ses pieds et les cimes neigeuses des montagnes bien bas, bien bas au-dessous d'elle. Et les chérubins lui donnèrent une flûte de cristal, dans laquelle elle se mit à jouer. Tant que dure le jour, tant que dure la nuit, Péouna module sur sa flûte de cristal des airs qui font verser aux anges des larmes sacrées.

Et lorsque les bergers s'en revinrent le lendemain voir Péouna, ils ne trouvèrent plus que les brebis et le chien Négro. A la place où étaient tombées les deux parties de la flûte d'os, deux peupliers s'élevaient maintenant, entrelaçant leurs branches vertes.

Et, par les soirs de Juin, quand le vent fait frissonner les feuilles des deux arbres, il semble qu'on entend encore comme un soupir, comme un écho lointain des airs divins de la flûte en os.

Paris, le 6 juin 1886.



XVI

L'ANGE ET LA PRIMEVÈRE



L'ANGE ET LA PRIMEVÈRE

Légende.

Un jour, un ange volait dans les cieux purs, bercé parmi les brillantes étoiles. Dans chacune des étoiles il s'arrêtait, et cueillait une fleur au hasard. Et après en avoir cueilli une dans chaque monde de l'espace, formant ainsi dans ses bras un bouquet céleste, il descendit sur la terre,

et y cueillit aussi une fleur au hasard. Puis il remonta au ciel et disparut sous la voûte azurée. Les fleurs de la terre, qui avaient vu l'ange radieux, sans voir la fleur qu'il avait prise, se demandaient, jalouses, quelle était leur sœur bienheureuse que l'ange avait cueillie et emportée.

— C'est une rose, disaient les roses.

— C'est un lys blanc comme lui, disaient les lys superbes.

— Non, c'est une fleur d'oranger au parfum divin, assuraient les oranges.

— Je vous dis, mes sœurs, que ce ne peut être qu'une tulipe, s'écriait en se pavanant une tulipe magnifique.

La violette elle-même, si modeste d'habitude, aspirait à l'honneur d'avoir une sœur dans le paradis et soutenait doucement que l'ange avait emporté une violette.

Seule, la primevère se tenait à l'écart, silencieuse.

Les autres fleurs l'avaient oubliée.

Tout à coup, du haut des cieux, une larme perlée tomba et vint briller sur la primevère, dont une tige était cassée

L'ange n'apparut pas; mais une voix céleste traversa l'air embaumé, pareille à une plainte tendre et infinie.

— Pauvre fleur, disait-elle, fleur vraiment modeste; puisque je t'ai brisée, demande-moi une récompense; parle; qu'exiges-tu?

— Peu de chose, répondit la primevère.

— Veux-tu le parfum de la rose?

— Non.

— L'éclat de la tulipe?

— Non.

— Le bleu de la pervenche?

— Non.

— La feuille aromatique du citronnier?

— Non.

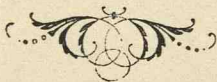
— Que désires-tu donc ?

— Puisqu'il te plaît de m'offrir un don, maître, permets que je naisse et fleurisse en hiver, sous la neige et les frimas, et qu'à mon doux parfum, à mon apparition bénie, les hommes engourdis et glacés par les vents et la bise, se sentent réchauffés et réconfortés par l'espoir du printemps prochain, du soleil de feu aux rayons divins.

Depuis ce jour, la primevère est toujours la première fleur qui nous sourit après le sombre hiver, blanche comme si elle portait encore l'empreinte de la larme sacrée.

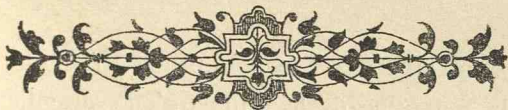
Note de B. P. H. Cette légende a été insérée en entier par le comte Angelo de Gubernatis dans sa conférence publique de Florence sur Julie Hasdeu. Ensuite, elle a été traduite en polonais par M-me Romualde Baudouin de Courtenay dans une ex-

cellente étude qu'elle vient de consacrer à la mémoire de ma fille (*Kraj, Przegląd literacki* 1889 Nos 31 et 32), et en hongrois par Mlle Charlotte Katona dans le journal *Pécs*.



XVII

LA PRINCESSE PAPILLON



LA PRINCESSE PAPILLON

CONTE BLEU

Il était une fois un roi et une reine qui possédaient deux royaumes, les plus grands et les plus beaux de la terre ; ce roi et cette reine étaient si bons et si chéris de leurs peuples, qu'ils vivaient dans le bonheur et la prospérité. Pour comble de joie, la reine accoucha d'une fille, à laquelle on donna pour marraines les sept Fées

du pays. Une des Fées, nommée Prodigue, avait été la marraine de la reine qu'elle aimait beaucoup ; aussi fit-elle à la princesse un joli don : elle lui donna une beauté merveilleuse. La seconde Fée la doua d'une sagesse sans égale, la troisième de bonté, la quatrième d'une intelligence vive et pénétrante et d'une conversation exquise, la cinquième de talents pour tous les arts, la sixième de modestie et la septième de douceur. On nomma la princesse Charmante, et la reine, pleine de joie, la confia aux soins de la Fée Prodigue. La Fée emporta aussitôt l'enfant dans son palais, qui était tout en marbre blanc ; là, elle l'éleva avec des soins sans pareils, et elle lui donna une éducation digne d'une princesse.

La princesse Charmante avait quinze ans, et elle était éblouissante. Elle possédait tous les talents : elle chantait comme un rossignol, elle dansait comme une péri, elle jouait de tous les instruments ; elle était, de plus, très savante. Le roi et la reine, qui n'avaient point d'autres en-

fants, en étaient fous ; ils la prirent chez eux, et voulurent la marier. Ils la firent peindre ; mais aucun peintre ne put faire un portrait qui lui ressemblât ; alors la Fée Prodigue, à laquelle la reine avait expliqué son déplaisir, lui donna cet avis :

— Grande reine, votre fille est si belle qu'on ne peut la peindre ; mais comme elle est aussi habile que belle, elle pourra, en se regardant dans une glace, faire elle-même son portrait ; de sorte que les rois et les princes à qui vous enverrez ce tableau seront aussi ravis de sa beauté que de ses talents.

— Vous avez raison, dit la reine ; et, aussitôt, elle fit venir Charmante et lui dit de faire son portrait, ce que la jeune fille fit immédiatement.

En deux jours, le portrait était fini ; il était d'une ressemblance frappante, et le roi et la reine après avoir embrassé leur fille, envoyèrent un ambassadeur avec le portrait chez tous les rois voisins.

Tous les jeunes rois et les princes, épris de tant de charmes et de talents, arrivèrent bientôt à la cour du père de Charmante : et, à la vue de la princesse, ils demeuraient muets d'admiration, et se sentaient fous d'amour. Charmante, qui était très-modeste, remerciait tous ces princes avec grâce, mais elle n'en choisissait aucun pour son époux. Le roi, désolé, ainsi que la reine, ne savait que penser des refus de sa fille. Un jour, il la trouva dans les jardins du palais, vêtue d'une robe de soie légère, blanche comme sa peau ; ses cheveux d'or tombaient en boucles jusqu'à terre, et l'enveloppaient comme un manteau lumineux ; elle se promenait seule au bord d'un lac transparent, toute rêveuse. Le roi l'admira en silence ; puis, s'approchant d'elle, lui dit :

— Ma fille, il faut vous marier, le savez-vous ?

— Oui, mon père, répondit Charmante, je le sais ; mais, que voulez-vous, je n'aime aucun de ces beaux princes qui sont venus ici exprès pour me voir.

— Pourquoi donc, ma fille ?

— Je ne sais pas, mon père, apparemment parce que je n'ai pas le don d'aimer les hommes.

Le roi se retira tout pensif ; il alla trouver la Fée Prodigue et lui raconta cette conversation. La Fée devint soucieuse.

— Grand roi, dit-elle, à la naissance de votre fille, mes sœurs et moi nous lui avons fait tous les présents pour la rendre parfaite ; mais nous avons oublié de lui faire don de l'amour.

— Ne pourriez-vous pas réparer cette faute ? s'écria le roi ; oh ! je vous serais reconnaissant.

La Fée prit un livre, l'ouvrit, lut quelques mots écrits en lettres d'or sur des feuilles de satin blanc, et dit :

— Je peux réparer cet oubli ; mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que pendant un an, la princesse Charmante soit métamorphosée en papillon, symbole de l'âme. Y consentez-vous ?

Le roi était stupéfait ; la Fée sourit avec bonté.

— Acceptez, dit-elle ; soyez tranquille, je veillerai sur ma filleule : je ne puis faire autre chose pour elle.

— Mais la reine ne voudra jamais...

— Je mettrai la reine à la raison ; fiez-vous à moi.

— J'accepte, dit enfin le roi ; mais que dirai-je aux princes, et surtout au jeune prince Vaillant, qui aime ma fille à la folie ?

— Vous leur direz à tous qu'elle est malade ; qu'elle guérira bientôt, et... je me charge du reste. Allez, vous serez content de moi.

Le roi partit, chancelant, confondu ; la Fée Prodigieuse monta sur un char tout en azur et or, traîné par quatre colombes blanches, et arriva au palais du roi avant lui ; d'un coup de baguette elle métamorphosa la princesse en un papillon aux mille couleurs, si beau que jamais on n'en verra un pareil. Charmante garda son intelligence ; et, sous cette nouvelle forme, elle

s'envola dans les airs, puis redescendit et alla se poser sur une rose.

Cependant, la reine désolée fut consolée par la bonne Fée, mais le prince Vaillant était inconsolable. C'était le fils unique d'un roi puissant; il était beau, aimable, spirituel et si brave qu'on l'avait nommé Vaillant à cause de son intrépidité. Il était devenu amoureux de la princesse à la vue seule de son portrait; mais, lorsqu'il la vit, l'entendit parler, chanter, lorsqu'elle dansa, il en devint fou; il ne voyait qu'elle, n'entendait qu'elle et ne pensait qu'à elle. Il ne se croyait pas aimé, et cela le chagrina fort; mais il espérait encore, quand le roi annonça la prétendue maladie, qui le mit au désespoir.

— Je mourrai, s'écria t-il, si je ne vois la princesse pendant deux jours.

Et, dévoré par le chagrin, de gai et aimable qu'il était, il devint triste, silencieux et rêveur. Puis, voyant qu'un mois s'était passé et que la belle princesse n'apparaissait plus, il tomba malade.

Le roi son père, à cette nouvelle, le fit ramener chez lui, afin de le faire mieux soigner; mais le prince se mourait. Le vieux roi, au désespoir, écrivit au père de Charmante en le suppliant de lui envoyer sa fille, fût-elle malade, et en lui jurant qu'il la ferait soigner comme son propre enfant.

Pendant ce temps la princesse, sous la forme d'un papillon, arriva au palais du père de Vaillant; et un jour que le prince malade prenait l'air dans les jardins du palais, il aperçut le gracieux insecte, qui, de loin, avait l'air d'une pierre précieuse brillant au soleil. Charmante, de son côté, avait reconnu le prince; et déjà commençant à l'aimer, elle aurait désiré qu'il la prît. Le prince commanda à un de ses pages de l'attraper.

Le page se mit à courir après le papillon. Charmante eut peur d'abord; puis, elle se sentit saisie de pitié pour Vaillant, qui était si pâle et si défait qu'on avait de la peine à le reconnaître. Comme elle l'aimait, elle se laissa prendre par le page, qui la porta au prince. Celui-ci n'avait,

de sa vie, vu un si joli papillon ; et, comme il s'amusait à faire une collection d'insectes, il se dit que ce papillon ne ferait pas mauvaise figure auprès des autres raretés qu'il avait amassées. Il prit donc une épingle en or et dit à un page :

— Apportez-moi un morceau de velours rouge ; je veux piquer ce beau papillon sur du velours ; cela fera un bel effet.

Charmante frémit ; son cœur se glaça ; elle devait mourir de la main de celui qu'elle aimait ! N'importe, elle l'avait vu, cela lui suffisait. Elle attendit donc la mort avec résignation. Le page revint avec un beau coussin en velours rouge. Le prince prit le papillon d'une main, et de l'autre, il enfonça l'épingle dans sa chair. En ce moment, Charmante sentit un froid glacial dans ses petites veines ; et puis elle ne sentit plus rien. Son corps s'allongea, ses ailes disparurent, et elle parut devant le prince stupéfait telle qu'elle était avant sa métamorphose, belle comme le jour ; elle était vêtue d'une robe de gaze blanche, doublée de

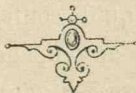
bleu : ses cheveux d'or tombaient jusque sur ses pieds mignons ; elle était couronnée d'une guirlande de myosotis ; ses yeux, plus bleus que l'azur du ciel, brillaient d'un éclat céleste ; son cou blanc et potelé était entouré d'un collier de perles et de saphirs, et ses bras ornés de bracelets. Le prince tomba à ses pieds, transporté d'amour ; et sa suite, saisie d'admiration, courut annoncer au roi ce miracle. Le roi accourut, suivi de toute sa cour ; et, à la vue de l'incomparable beauté de la princesse, il resta ébloui ; tout à coup, la Fée Prodigue apparut dans les airs, montée sur son char.

— Roi, dit-elle, voici la princesse Charmante, que votre fils épousera dès aujourd'hui. Prince Vaillant, cette belle personne, quoique douée de toutes les qualités, n'aurait pu vous rendre heureux, parce qu'elle ne pouvait pas aimer ; pour qu'elle le puisse, les Fées l'ont condamnée à prendre la forme d'un papillon, symbole de l'âme, et à la garder pendant un an, ou tout au moins

jusqu'à ce qu'elle fût attrapée et tuée par vous. Maintenant, je vous la rends, pleine d'amour pour vous ; soyez heureux, et quand vous aurez besoin de quelque chose, souvenez-vous de la Fée Prodigieuse.

A ces mots, la Fée s'envola et disparut. Le prince épousa dès le soir la belle princesse ; les fêtes durèrent plus d'un mois. Le roi, voyant les qualités de son fils et se sentant vieillir, le fit roi à sa place. Le roi Vaillant et la reine Charmante vécurent longtemps heureux et unis.

Paris, 1885





NOTE DE B. P. H.

Le conte qui précède est une création individuelle, par laquelle l'auteur semble avoir voulu poétiser sa propre indifférence pour l'amour, indifférence qu'il confesse si naïvement dans la notice qui accompagne sa poésie „La Chimère“ (voir *Bourgeois d'avril* p. 66). Dans un autre genre est le conte en vers, dont on ne retrouve plus que le commencement suivant, non revu :

Fabliau du pêcheur

Légende roumaine.

Dans les temps très-anciens, quand les bêtes jasaient,
Ces temps où les agneaux et les loups s'embrassaient,
Il était une fois, comme il ne fut jamais,
Un roi qui possédait plus de trente palais.
D'or, de pourpre ils étincelaient
Tant que les yeux vous en brûlaient.

*

Or, l'on dit que ce roi-là possédait encore
Une fille, Iléna, belle comme l'aurore.
Rien ne pouvait briller près de son teint vermeil,
Et l'on eût bien mieux pu regarder le soleil
Sans s'éblouir, mais non cette belle princesse ;
Et les rayons du ciel se jouaient sur sa tresse.

*

Un jour, Iléna, assise à sa fenêtre,
Écoutait les oiseaux, lorsqu'elle vit paraître
Au tournant du chemin, un fort joli garçon,
Qui portait un panier et chantait sa chanson.

Elle le vit à peine, et sentit en son âme
De l'amour le plus vif une première flamme.

*

Elle lui fit un signe ; il retourna la tête,
Et, voyant la princesse en ses habits de fête,
Il demeura d'abord muet, et tout surpris ;
Mais elle, avec son doux et séduisant souris,
Lui demanda : „Qu'as-tu dans ce panier, jeune homme ?
Approche, car je veux te donner une somme.“

*

Il s'approche, tremblant, rougissant et modeste,
Croyant voir la beauté d'une vierge céleste,
Et répondit à peine : „Hélas ! pauvre garçon
Que je suis ! car je n'ai pour vous que du poisson,
Madame... Et je ne suis qu'un pêcheur sans ressource.“
— „Gardez votre poisson, pêcheur ; voilà ma bourse.“

*

Puis, en disant ces mots d'une voix tout émue,
Iléna referma sa fenêtre, et la rüe
Redevint aussitôt calme : pas un passant.
Et depuis ce jour-là, la princesse défend

Sa porte ; elle est malade, elle est triste, elle pleure.
Elle dit quelquefois : „O Dieu ! fais que je meure !“

*

Mais un jour qu'en brodant, à sa fenêtre assise,
Elle aspirait l'air pur que parfumait la brise,
Soudain, elle aperçut un seigneur fort bien mis,
Qui vint la saluer d'un air humble et soumis.
Elle rougit, laissant tomber sa broderie.
Mais le jeune homme dit avec galanterie :

*

— „Le pêcheur que jadis vous obligiez, madame,
A vos pieds aujourd'hui vient vous offrir son âme ;
Vous l'avez enrichi ; mais s'il a votre amour,
Heureux, il vous rendra tout votre or en ce jour ;
Votre cœur lui suffit, et pauvre, indigent même,
Il se tiendra plus fier que ceint d'un diadème.“

*

Iléna reprit un peu ses sens, et pâle,
De son doigt elle ôta une bague en opale.
Puis, la jetant aux pieds de l'amoureux pêcheur,
Elle lui dit : „Ma bague est à vous, et mon cœur...“

.....
.....



Le conte roumain populaire, que Julie Hasdeu voulait rendre en vers français, paraît être celui publié dans le recueil de M. C. Fundesco (Basmе, orații etc., éd. 3^e 1875) sous le titre : „Fata de împărat și Pescarul“, un conte extrêmement remarquable au point de vue psychologique.



XVIII

CONTE CELTIQUE



UN CONTE CELTIQUE CHEZ LES ROUMAINS

Jeunesse sans vieillesse et vie sans trépas.

Dans la *Revue des traditions* (25 Octobre 1887), je viens de parcourir une étude très intéressante de M. Loys Brueyre sur „Les héros d’Osian dans Macpherson et dans les traditions populaires de l’Irlande et de l’Ecosse,“ où il se sert, entr’autres, du recueil de M. Kennedy : *Legendary Fiction*, que malheureusement je ne

connais pas. A la page 449 j'y trouve le passage suivant :

„Le conte *Vieillesse d'Ossian* de Kennedy ra-
„conte qu'après la fatale bataille de Gabhra, où
„pérèrent tous les Fénians, Ossian, seul guerrier
„survivant, fut entraîné au fond de la mer par
„une fée et que, dans cette terre de jeunesse, il
„vécut pendant deux siècles, toujours jeune et
„beau. Au bout de ce temps, il voulut revoir ses
„montagnes natales ; il enfourcha son blanc cour-
„sier, mais la fée le prévint que si ses pieds tou-
„chaient jamais la terre, il deviendrait, à l'instant,
„un vieillard débile et décrépité. Ossian dédaigna
„cet avis; arrivé au pays de ses aïeux, il fut saisi
„de douleur en ne reconnaissant plus les lieux
„où il combattait avec les Fénians. Le souvenir
„des exploits de Fingal s'était éteint ; les ronces
„et les bardanes avaient envahi les hautes mu-
„railles de la demeure des Fénians. Saint Patrik
„prêchait une religion nouvelle, là où jadis les
„druides dominaient sans partage. Ossian chevau-

„chait, songeur et triste, l'esprit plein du passé,
„quand le sangle de son cheval tourna ; les pieds
„du héros touchèrent le sol et Ossian devint un
„vieillard à la chevelure grise.“

Ce conte populaire éminemment celtique, relegué aujourd'hui aux confins de l'Irlande, où il touche aux traditions druidiques, et dont les parallèles européennes, à ce que je sache, n'ont pas encore été indiquées, se retrouve en entier chez les Roumains. Dans une feuille bucarestoise de 1862, M. Pierre Ispiresco en a publié la variante valaque, reproduite ensuite en tête de ses *Légendes et contes des Roumains*. C'est de là que je la traduis, en conservant autant que possible la tournure et même les idiotismes du texte roumain.

Il était une fois comme il ne fut jamais, — et si cela n'était pas vrai on ne le raconterait guère ; du temps où le peuplier produisait des poires et

le saule des giroflées, et où les ours se battaient avec leurs queues; du temps où les loups et les agneaux s'embrassaient et s'enlaçaient fraternellement; du temps où la puce se mettait à la patte un fer à cheval pesant quatre-vingt-dix-neuf livres et puis s'élançait au haut du ciel pour nous apporter des contes;

au temps où la mouche écrivait sur le mur
(plus menteur que moi qui ne le tient pour sûr;*)

il était une fois un empereur**) puissant et une impératrice, tous les deux jeunes et beaux; et comme ils voulaient avoir des enfants, ils employèrent pour cela toutes sortes de moyens: ils allèrent chez les médecins et chez les philosophes,

*) Formule, plus ou moins longue, par laquelle débute ordinairement le conteur roumain et qui se termine quelquefois, comme ici, par le distique :

De când scriea musca pe pãrete,
Maĩ mincinos cine nu crede.

**) Les anciens Romains haïssaient les rois: «nomen regis audire non poterat populus», dit quelque part Cicéron. Cette

afin qu'en observant les étoiles ils devinassent si jamais ils auraient des enfants ; mais tout cela fut en vain. Enfin, l'empereur apprenant qu'il y avait dans un village voisin un vieillard très habile, il le fit appeler ; mais le vieillard répondit aux envoyés de l'empereur que ceux qui avaient besoin de lui n'avaient qu'à venir chez lui. L'empereur et l'impératrice se levèrent *) donc et, prenant avec eux quelques grands seigneurs, suivis des soldats et des domestiques, ils allèrent le trouver dans sa maison. Dès qu'il les vit venir de loin, le vieillard s'avança pour les recevoir et en même temps leur dit :

aversion traditionnelle persiste chez les Roumains. Dans leurs contes populaires il n'y a que des empereurs, *împèrafi*, tandis que le mot *craïu* «roi», qui s'est substitué au latin «rex», signifie familièrement mauvais sujet, et même dans les chroniques roumaines on ne l'applique jamais qu'aux princes des pays voisins tels que Pologne, Hongrie etc. Le titre actuel *rege*, que l'on donne au souverain de la Roumanie, est un néologisme.

*) *a se scula și a* —, «se lever et —», idiotisme roumain signifiant : se décider et puis faire telle chose.

— Soyez les bienvenus ; mais que veux-tu apprendre, sire empereur ? Le désir que tu as te causera beaucoup de peine.

— Je ne suis pas venu pour te demander cela, lui dit l'empereur ; mais si tu as quelques remèdes qui nous fassent avoir des enfants, donne-les moi.

— J'en ai, répondit le vieillard ; mais vous ne ferez qu'un enfant ; il sera Fet-froumos *) plein de charmes, et vous n'en jouirez pas.

L'empereur et l'impératrice ayant pris les remèdes du vieillard, s'en retournèrent joyeux à leur palais, et quelques jours après l'impératrice se sentit grosse. Tout l'empire, toute la cour et tous les guerriers se réjouirent à cette nouvelle. Cependant, un peu avant l'heure de sa naissance, l'enfant se mit à pleurer si fort, qu'aucun médecin ne put le calmer. Alors l'empereur com-

*) *Fêt-frumos*, littéralement « Beau-gars », épithète légendaire désignant un paladin.

mença à lui promettre tous les biens du monde, mais il ne parvint pas à le faire taire.

— Tais-toi, mon chéri, *) disait l'empereur ; car je te donnerai tel ou tel empire ; tais-toi, mon fils, car je te donnerai pour femme telle ou telle fille d'empereur... Et beaucoup de choses comme cela. A la fin, quand il vit et revit **) que l'enfant ne se taisait pas, il dit encore : Tais-toi, mon garçon, car je te donnerai *Jeunesse-sans-vieillesse-et-vie-sans-trépas*.

Alors l'enfant se tut et naquit ; et les soldats jouèrent du fifre et du tambour, et dans tout l'empire on fit des réjouissances pendant une semaine entière.

A mesure que l'enfant grandissait, il devenait plus éveillé et plus hardi. On l'envoya dans les écoles et chez les philosophes ; et toutes les sciences que les autres enfants mettaient un an à

*) En roumain : *dragul tatăl* «le chéri du père».

**) *vèzu și vèzu*, littéralement : «vit et vit».

apprendre, il les apprenait en un mois; de sorte que l'empereur, à le voir ainsi, mourait et ressuscitait de joie. *) Tout l'empire se flattait d'avoir un jour un empereur aussi sage et aussi heureux que Salomon. Cependant, depuis quelque temps, Dieu sait ce qu'il avait; car il était toujours triste, mélancolique et rêveur. Et un jour, juste le jour où l'enfant avait ses quinze ans, comme l'empereur se trouvait à table et banquetait avec tous les seigneurs et les dignitaires de l'empire, Fet-froumos se leva et dit :

— Mon père, le temps est venu où tu dois me donner ce que tu m'as promis à ma naissance.

— Mais, mon fils, comment puis-je te donner une pareille chose? Si je te l'ai promise alors, c'était seulement pour te calmer.

— Si tu ne peux pas me la donner, mon père, alors je serai forcé de parcourir le monde entier

*) Comble de bonheur : *a muri și a învia de bucuriă* «mourir et ressusciter de joie.»

pour trouver l'accomplissement de la promesse pour laquelle je suis né.

Alors tous les seigneurs et l'empereur lui-même se jetèrent à genoux devant lui et le supplièrent de ne point quitter l'empire ; car, lui disaient les seigneurs, dorénavant ton père se fera vieux, et nous te mettrons sur le trône, et nous t'amènerons pour épouse la plus belle impératrice qui soit sous le soleil. — Mais rien ne put le détourner de son projet ; il resta inébranlable comme un rocher dans sa décision ; et son père, voyant que tout était inutile, lui donna la permission de partir, et fit préparer des vivres et tout ce qu'il lui fallait pour son voyage.

Or, Fet-froumos alla dans les écuries impériales, où se trouvaient les plus beaux coursiers de tout l'empire, afin de s'en choisir un ; mais, sitôt qu'il saisissait un cheval par la queue, il le jetait à terre, de sorte que tous les chevaux tombèrent. Enfin, juste au moment où il allait sortir, il jeta encore une fois les yeux par l'écurie, et avisant

dans un coin un cheval poussif, dartreux et efflanqué, il alla à lui; et comme il mettait la main sur sa queue, le cheval tourna la tête vers lui et dit :

— Que m'ordonnes-tu, maître ? Dieu soit loué parce qu'il m'a permis qu'un brave mette encore une fois la main sur moi.

Et, se raffermissant sur ses jambes, il resta droit comme un cierge. *) Alors Fet-froumos lui conta ce qu'il avait décidé de faire, et le cheval lui dit :

— Pour en arriver à ce que tu désires, tu dois demander à ton père le glaive, la lance, l'arc, le carquois plein de flèches et les vêtements qu'il portait étant jeune homme ; **) quant à moi, tu devras me soigner de ta propre main pendant six semaines, et me nourrir d'orge trempé et cuit dans du lait.

Fet-froumos ayant demandé à l'empereur les

*) *drept ca luminarea.*

**) *flăcău* «garçon, célibataire.»

objets que lui avait indiqués le cheval, l'empereur appela l'intendant du palais, et lui ordonna d'ouvrir à son fils tous les vestiaires, afin qu'il pût se choisir les habits qui lui plairaient. Après avoir cherché pendant trois jours et trois nuits, Fet-froumos trouva enfin, au fond d'un vieux bahut, les armes et les vêtements que portait son père du temps de sa jeunesse ; mais les armes étaient toutes rouillées. Il se mit à les nettoyer de sa propre main, et après six semaines de travail il réussit à faire reluire son équipement comme un miroir. En même temps il soigna le coursier, comme celui-ci le lui avait conseillé.

Lorsque le cheval apprit par Fet-froumos que les habits et les armes étaient bien nettoyés et tout préparés, tout d'un coup il se secoua à son tour, de sorte que toutes les dartres et la morve qui le couvraient tombèrent, et il resta comme sa mère l'avait fait, c'est-à-dire un cheval bien gras, robuste et orné de quatre ailes. Or, Fet-froumos, le voyant ainsi, lui dit :

— Nous partons dans trois jours.

— Longue vie à toi, maître ! je suis prêt à partir aujourd'hui même, si tu me l'ordonnes.

Le troisième jour, dès le matin, toute la cour et l'empire entier étaient saisis de douleur. Fet-froumos, habillé comme un paladin, la lance à la main, à cheval sur le coursier qu'il avait choisi, fit ses adieux à l'empereur, à l'impératrice, à tous les seigneurs grands et petits, aux guerriers et à tous les serviteurs de la cour, qui, les larmes aux yeux, le suppliaient de renoncer à un voyage pouvant le mener à sa perte; mais le prince, piquant des deux, sortit de la cour comme le vent, suivi des voitures chargées de vivres, d'argent, et d'environ deux cents soldats que l'empereur lui avait donnés pour l'accompagner.

Une fois sorti de l'empire de son père, Fet-froumos arriva dans un désert; là, il distribua tout son argent aux soldats, leur dit adieu et les renvoya, gardant avec lui seulement autant de vivres que son cheval pouvait en porter. Et, pre-

nant le chemin du Levant, il alla, il alla, il alla pendant trois jours et trois nuits, jusqu'à ce qu'il arriva dans une vaste campagne, où étaient par-semés des ossements humains.

Ils s'y arrêterent pour se reposer, et le cheval dit :

— Sache, maître, que nous sommes ici sur le domaine d'une Epeiche*) qui est si méchante, que nul ne peut mettre le pied sur sa terre sans être assassiné. Jadis elle était aussi une femme comme toutes les femmes, mais les malédictions de ses parents, qu'elle n'écoutait pas et qu'elle fâchait sans cesse, la firent devenir Epeiche. En ce moment elle se trouve avec ses enfants, mais demain nous la rencontrerons dans la forêt que tu vois, car elle viendra nous exterminer ; elle est énorme, mais tu ne dois pas avoir peur ; tu te tiendras prêt, avec ton arc, pour la frap-

*) *Gheonoae*, «pivert». Comme le terme roumain est au féminin, nous avons dû le remplacer par «Epeiche».

per, et tu auras ton glaive et ta lance sous la main, pour t'en servir au besoin.

Ils prirent donc un peu de repos, en veillant tantôt l'un, tantôt l'autre.

Le lendemain, dès l'aube, ils se préparèrent à traverser la forêt. Fet-froumos sella son cheval, lui mit les rênes, et lui serra les sangles plus que de coutume; puis il se mit en route. Tout à coup, il entendit un bruit terrible. Alors le cheval lui dit : „Maître, tiens-toi bien prêt; car voilà l'Epeiche qui approche“. Elle arrivait en effet, et dans sa course elle renversait les arbres tant elle marchait vite; mais le cheval s'éleva comme le vent au-dessus d'elle, et Fet-froumos, avec une flèche lui emporta une patte. Comme il allait la frapper d'une seconde flèche, elle cria :

— Arrête, Fet-froumos, car je ne te ferai aucun mal.

Et, voyant qu'il ne la croyait pas, elle lui donna un seing qu'elle écrivit avec son sang.

— Vive ton cheval, Fet-froumos, reprit-elle,

comme un vrai sorcier qu'il est ; car sans lui je t'aurais dévoré *) et maintenant c'est toi qui m'as vaincue. Sache que jusqu'à ce jour nul mortel n'a osé mettre le pied en deça de mes frontières ; quelques insensés qui se sont hasardés à le faire, sont à peine arrivés dans la plaine où tu as vu tant d'ossements répandus.

Ils allèrent chez elle, où l'Epeiche reçut Fet-froumos et lui donna l'hospitalité comme à un voyageur. **) Mais pendant qu'ils étaient à table et qu'ils faisaient bonne chère, l'Epeiche gémissait de douleur ; alors Fet-froumos tira de son sac la patte qu'il avait gardée, la lui colla à la place, et aussitôt elle guérit. Pleine de joie, l'Epeiche tint festin pendant trois jours de suite, et pria Fet-froumos de se choisir une femme parmi les trois filles qu'elle avait, qui étaient belles comme des fées ; mais il refusa, en lui déclarant

*) *te mâncam fript*, « je t'aurais mangé rôti ».

**) Dans les légendes roumaines, les monstres mêmes sont censés être hospitaliers envers les voyageurs.

nettement ce qu'il cherchait. „Avec ton coursier, lui dit-elle, et avec ton héroïsme, je crois que tu réussiras“.

Trois jours après, ils se préparèrent pour le voyage et partirent. Fet-froumos alla, alla, un chemin long et plus long encore ; et quand il eût dépassé les frontières de l'Epeiche, il arriva dans une belle prairie, où l'herbe était, d'un côté de la route, fleurie, et de l'autre comme brûlée. Or, Fet-froumos demanda à son cheval pourquoi l'herbe était fanée de ce côté, et le cheval lui répondit :

— Nous sommes ici sur la terre d'une Scolopendre*), sœur de l'Epeiche ; elles sont si méchantes, qu'elles ne peuvent pas vivre ensemble ; c'est la malédiction de leurs parents qui s'est appesantie sur elles, et c'est pour cela qu'elles sont devenues des monstres tels que tu les vois. Elles se haïssent d'une façon terrible, et elles

*) En roumain *Scorpie*, « Scorpion », du genre féminin, ce qui nous força, faute de mieux, à le remplacer par « Scolopendre ».

veulent se voler mutuellement des portions de terrain. Quand la Scolopendre est très en colère, ses bouches vomissent du feu et de la lave ; il paraît qu'elle a eu depuis peu quelque querelle avec sa sœur, et c'est pour cela que, voulant la chasser de sur ses terres, elle a brûlé l'herbe par où elle a passé. Elle est encore plus méchante que sa sœur, et elle a trois têtes. Reposons-nous donc un peu, maître, et demain, dès l'aube, soyons prêts pour la lutte.

Le lendemain matin ils firent tous leurs préparatifs comme à leur arrivée chez l'Epeiche, et ils se mirent en route. Tout à coup, ils entendirent un hurlement et un sifflement comme ils n'en avaient pas encore entendu jusque-là.

— Tiens-toi prêt, maître, dit le cheval, car voilà la diablesse de Scolopendre qui approche.

La Scolopendre, une mâchoire dans le ciel et une autre sur la terre *) et vomissant des flam-

*) *cu o falcă în cer și cu alta în pământ*, locution servant à désigner une colère extrême.

mes, s'approchait aussi vite que le vent ; or, le cheval s'éleva comme un éclair dans les airs au-dessus d'elle, un peu de côté. Fet-froumos tira une flèche et emporta une des têtes de la Scolopendre. Quand il voulut tirer sur la seconde tête, la Scolopendre toute en larmes le supplia de lui faire grâce de la vie, car elle ne voulait pas lui faire de mal ; et, pour l'assurer de la vérité de ses paroles, elle lui donna un seing qu'elle écrivit avec son sang. Puis, la Scolopendre reçut Fet-froumos chez elle avec plus d'honneurs encore que ne l'avait fait l'Epeiche ; quant à lui, il lui rendit de son côté la tête qu'il lui avait enlevée avec sa flèche, la lui remit à la place et elle y resta collée ; ensuite, trois jours après, ils repartirent et allèrent plus loin.

Quand ils eurent enfin dépassé aussi les frontières de la Scolopendre, ils allèrent et ils allèrent encore, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent dans un champ plein de fleurs, où régnait un printemps éternel ; chaque fleur y avait une beauté particu-

lière et un doux parfum qui vous grisait ; une brise légère y soufflait à peine ; c'est là que Fefroumos et son cheval s'arrêtèrent pour se reposer, et le cheval dit :

— Jusqu'ici, maître, nous avons pu arriver sans trop de peine ; maintenant, nous avons un dernier pas difficile à franchir. Un grand péril nous menace encore ; et si Dieu veut bien nous secourir et nous aider à en sortir sains et saufs, alors nous sommes de vrais paladins. Un peu plus loin d'ici se trouve le palais où habite *Jeu-nesse-sans-vieillesse-et-vie-sans-trépas*. Ce manoir est entouré d'une forêt épaisse et haute, où se trouvent toutes les bêtes fauves du monde ; nuit et jour elles veillent sans cesse, et elles sont très nombreuses ; il n'y a pas moyen de lutter avec elles, et il nous est impossible de traverser la forêt ; mais nous allons essayer si nous pourrions sauter par-dessus.

Après s'être reposés environ deux jours, ils firent de nouveau tous leurs préparatifs ; alors le

cheval, en retenant sa respiration, dit :

— Maître, serre mes sangles aussi fort que tu pourras ; et, une fois en selle, raffermis-toi bien dans les étriers et cramponne-toi à ma crinière ; mais tiens tes jambes collées à mes flancs, pour ne pas m'embarrasser dans mon vol.

Le cheval s'élança dans les airs pour s'essayer, et en un clin d'œil fut près de la forêt.

— Maître, dit-il encore, maintenant c'est le moment où l'on donne à manger aux fauves de la forêt, et elles sont toutes rassemblées dans la cour du palais. Nous allons passer.

— Passons, répondit Fet-froumos, et que Dieu ait pitié de nous !

Ils s'élevèrent donc dans les airs, et ils aperçurent le château qui brillait de telle façon que :

tu peux regarder le soleil,
mais non pas un éclat pareil. *)

*) Formule rimée :

la soare te puteai uita,
dar la el — ba.

Ils passèrent par-dessus la forêt, mais juste au moment où ils allaient prendre terre devant l'escalier du palais, ils effleurèrent un peu du pied la cîme d'un arbre, et tout à coup la forêt entière fut en mouvement, les bêtes fauves hurlant à faire dresser les cheveux sur la tête. Ils se dépêchèrent de se laisser tomber à terre, et si par bonheur la Dame qui habitait le palais ne s'était trouvée dans la cour, donnant à manger à ses petits (car c'est ainsi qu'elle appelait les monstres des bois), ils auraient été certainement dévorés.

La Dame les avait sauvés surtout parce qu'elle était joyeuse de leur arrivée, n'ayant pas encore vu une face humaine chez elle. Elle arrêta les fauves prêts à les dévorer, les calma et les renvoya. Cette Dame était une fée de haute taille, mince, mignonne et si jolie que c'était merveille. Dès que Fet-froumos l'eût vue, il resta comme pétrifié. Mais elle, le regardant avec compassion, lui dit :

— Soyez le bienvenu, Fet-froumos; que cherchez-vous par ici?

— Nous cherchons, répondit-il, *Jeunesse-sans-vieillesse-et-vie-sans-trépas*.

— Si c'est cela que vous cherchez, vous l'avez trouvé.

Alors il descendit de cheval et entra dans le palais. Là il trouva encore deux femmes aussi jeunes l'une que l'autre; c'étaient les sœurs de la grande. Il commença par remercier la fée qui l'avait sauvé du danger; et les trois sœurs, pleines de joie, préparèrent un repas agréable dans de la vaisselle d'or. Elles délièrent le cheval et le laissèrent paître en liberté; ensuite elle présentèrent leurs hôtes à toutes les bêtes, pour qu'ils pussent se promener par le bois sans aucune crainte.

Ces jeunes femmes prièrent Fet-froumos d'habiter dorénavant avec elles, disant qu'elles s'enuyaient à rester toujours seules; quant à lui, il ne se le fit pas dire deux fois, et reçut leur

offre avec bonheur, car c'était cela même qu'il avait cherché.

Peu à peu, ils s'habituaient à être ensemble. Fet-froumos raconta aux trois sœurs les aventures qu'il avait traversées avant d'arriver auprès d'elles, et pas bien longtemps après il se maria avec la plus jeune. A leur mariage, les Dames permirent à Fet-froumos d'aller dans tous les lieux d'alentour à son gré; mais elles lui montrèrent une vallée dans laquelle elles lui défendirent de pénétrer, sous peine de devenir très malheureux, car, ajoutèrent-elles, cette vallée s'appelle „Le val des pleurs“. *)

Fet-froumos vécut dans ce palais un temps inconnu, sans même s'en apercevoir, car il était resté aussi jeune qu'à son arrivée. Il passait et repassait dans la forêt, sans même avoir mal à la tête. **) Il s'amusait dans sa demeure dorée, il

*) *Valea plăngerii.*

**) *fără să'l doară măcar capul.*

vivait paisible et tranquille avec son épouse et ses belles-sœurs; il jouissait comme un bienheureux de la beauté et du parfum des fleurs, de la douceur et de la pureté de l'air. Il allait souvent à la chasse. Un jour, il se mit à courre un lièvre; il tira une flèche, puis en tira une seconde, et ne put l'attraper; impatienté, il commença à le poursuivre en courant, et, tirant une troisième flèche, réussit à l'atteindre; mais le malheureux, dans sa hâte d'attraper le lièvre, ne s'était pas aperçu qu'il était entré dans le Vallon-des-pleurs.

Il prit le lièvre, et s'en retournait à la maison, quand tout à coup, ô miracle! voilà qu'il lui prend un désir infini de revoir son père et sa mère. Il n'osa pas en parler aux fées; mais elles devinèrent tout à voir sa tristesse et son inquiétude.

— Infortuné, tu as pénétré dans le Vallon-des-pleurs! lui dirent-elles épouvantées.

— Hélas! mes chères amies, j'y suis entré bien malgré moi; et maintenant je me sens fondre du

désir de revoir mes parents, quoique je ne puisse me décider à vous quitter. Je suis avec vous depuis plusieurs jours et je ne puis me plaindre d'avoir éprouvé aucun chagrin. J'irai donc revoir encore une fois mes parents, et puis je reviendrai pour ne plus jamais m'en aller.

— Ne nous quitte pas, cher ami; tes parents n'existent plus depuis des siècles, et toi-même, si tu pars, nous craignons bien que tu ne retourneras plus; reste avec nous, car quelque chose nous dit que tu vas périr.

Toutes les prières des trois sœurs et celles du cheval ne purent réussir à calmer le désir qu'il avait de revoir ses parents, et qui le faisait sécher sur pied. *) A la fin, le cheval lui dit :

— Puisque tu ne veux pas m'écouter, maître, tu auras à répondre seul de tout ce qui pourra t'advenir. J'ai un mot seulement à te dire, et si

*) *il usca pe picloare.*

tu veux conclure avec moi le marché, je te ramènerai chez ton père.

— J'accepte tout avec bonheur, dit Fet-froumos; parle.

— Dès que nous serons arrivés au palais de ton père, tu descendras, et moi je m'en retournerai ici, quand même tu voudrais me retenir pendant une heure seulement.

— Soit, dit le jeune homme.

Fet-froumos fit ses préparatifs de départ, embrassa les fées, et après avoir fait ses adieux, partit en laissant les trois sœurs soupirant et les larmes aux yeux. Il arriva d'abord aux lieux où jadis se trouvait la terre de la Scolopendre; là il trouva des villes, et les forêts s'étaient changées en campagnes. Il demanda aux uns et aux autres des nouvelles de la Scolopendre et de sa demeure; mais on lui répondit que leurs grands-pères avaient entendu leurs aïeux parler de pareilles niaiseries.

— Comment cela se peut-il? disait Fet-frou-

mos ; il me semble qu'il y a quelques jours que j'ai passé par ici ; — et il leur racontait tout ce qu'il en savait.

Les habitants de ces lieux se moquaient de lui, et le prenaient pour un homme qui extravague ou qui rêve tout éveillé ; quant à Fet-froumos, impatienté, il s'en allait plus loin, sans faire attention que sa barbe et ses cheveux étaient devenus tout blancs.

En arrivant sur la terre de l'Epeiche, il fit les mêmes questions aux habitants et reçut les mêmes réponses. Il ne pouvait assez admirer comment en quelques jours les lieux avaient pu changer ainsi, et toujours plein de colère, il partit plus loin. La barbe blanche lui descendant jusqu'à la ceinture, et sentant ses jambes un peu tremblantes, il arriva enfin dans l'empire de son père. Ici il trouva d'autres habitants, d'autres villes, et tous les vieux bourgs si changés qu'il ne les reconnaissait plus. Enfin, en dernier lieu, il arriva dans les palais qui l'avaient vu naître. Il sauta

à bas de sa monture, et aussitôt son cheval lui baisa la main et lui dit :

— Que Dieu vous garde, maître, car je m'en retourne d'où nous sommes venus. Si vous voulez, remontez vite en selle et partons ensemble.

— Retourne-t-en sain et sauf, car j'espère moi aussi revenir bientôt.

Le cheval partit comme une flèche.

En voyant les palais en ruines, couverts de lierre et de mousse, Fet-froumos soupirait, et, les yeux mouillés de larmes, il essayait de se rappeler comme ils étaient jadis splendidement éclairés et comment il y avait passé son enfance. Il en fit deux ou trois fois le tour, visitant chaque chambre, chaque coin qui pouvait lui évoquer d'anciens souvenirs; il revit l'écurie où il avait trouvé son cheval; ensuite il descendit dans les caves, dont l'entrée avait été obstruée par les murailles croulantes.

Tout en furetant de côté et d'autre, la barbe blanche lui descendant aux genoux, soulevant ses

paupières avec ses doigts et se traînant à peine, il ne trouva plus qu'une vieille malle toute cassée; il l'ouvrit, mais il n'y découvrit rien; soudain, en soulevant le second couvercle de la malle, il entendit une voix affaiblie et étouffée qui lui disait :

— Sois le bienvenu, car si tu avais tardé plus longtemps, j'aurai péri moi-même.

Et sa Mort, qui s'était desséchée et tordue comme un bâton dans le fond de la malle, lui donna un soufflet, et sur le coup il devint poussière.

Quant à moi,

je montai en selle
et vous contai cette kyrielle.*)

Paris, Février 1888.

*) Formule rimée :

incălecaî pe o şea
şi vă spuseî d-voastră aşa.



NOTE DE B. P. H.

Pour faire mieux comprendre l'intérêt que Julie Hasdeu portait au folklore roumain, qu'elle connaissait à fond, je dois observer que dans sa thèse de doctorat ès-Lettres elle avait l'intention de traiter la *Philosophie populaire des Roumains: logique, psychologie, métaphysique, éthique et théodicée*. Quant à Pierre Ispiresco, mort en 1887 et dont le recueil de contes roumains populaires est incontestablement le meilleur, ma fille le tenait tellement en estime que, dans une lettre du

16 décembre 1887, à la suite d'une notice consacrée à la mémoire de ce remarquable folk-loriste par M. Barbo De la Vrancea, voilà ce qu'elle m'écrivait :

„J'ai lu avec une vive douleur l'article de De
„la Vrancea sur Ispiresco ; je dis avec douleur,
„car j'y ai vu que personne dans notre Rouma-
„nie civilisée ne s'est intéressé à rendre honneur
„aux funérailles de cet homme vraiment digne
„de tous les éloges, qui a consciencieusement et
„sans réclame servi son pays, et que j'admire et
„honore. Son enterrement a eu lieu dans le si-
„lence et l'obscurité. Cela fait certainement hon-
„neur au mort et couronne bien une vie labori-
„euse et modeste, mais cela fait honte au pays
„qui laisse ainsi s'éteindre les seules, les vraies
„gloires dont il puisse s'enorgueillir, sans mani-
„fester le moindre regret, la moindre sympathie
„à ce lutteur qui succombe au milieu de sa tâche.
„Je trouve cela révoltant et j'en rougis pour
„nos —, pour nos —, pour toute la Roumanie.

„Est-ce là un jeune pays, animé de sentiments
„généreux et élevés? Alons donc! on lit chez
„nous *Manon Lescaut* et *Le maître de forges* et
„l'*Abbé Constantin*, mais les Contes d'Ispiresco!
„Qu'est-ce que c'est que ça?...“



A P P E N D I C E



Comme curiosité, qui se rattache intimement au contenu de ce volume, nous reproduisons ici en Appendice la longue liste de drames et de comédies que Julie Hasdeu se proposait d'écrire, liste que nous trouvons dans un cahier intitulé : *Quelques pensées intimes littéraires et artistiques d'une jeune fille de quinze ans. 1885 — Paris.* Ce qui est le plus caractéristique, c'est l'indication du Théâtre où devait être représentée chaque pièce. Nous avons marqué d'un astérisque celles dont le plan est publié dans ce volume.

(B. P. H.)

D r a m e s

La Bourslette de soie, drame en cinq actes, en vers.
(Odéon).

Le mariage de Charles VI, drame en cinq actes, en vers. (Odéon).

Le Roman d'une jeune fille, drame en quatre actes, en prose. (Gymnase).

La Petite Reine, drame en cinq actes, en vers. (Odéon).

* *Le Fils de Frédégonde*, drame en cinq actes, en prose.
(Odéon).

La Dame de Beauté, drame en cinq actes, en vers.
(Comédie-Française).

Le Roman du mari, drame en quatre actes, en prose.
(Gymnase).

La Rousse, drame en quatre actes, en prose. (Comédie-Française).

* *Thomassine Spinola*, drame en cinq actes, en vers.
(Odéon).

Le Monsieur, drame en quatre actes, en prose. (Comédie-Française).

Le Sultan Mourad, drame en cinq actes, en prose.
(Gymnase).

L'Enfant, drame en quatre actes, en prose. (Odéon).

Smaranda, drame en cinq actes, en prose. (*Comédie-Française*).

Chilpéric, drame en cinq actes, en prose. (*Odéon*).

Les Tziganes, drame en quatre actes et deux tableaux, en prose. (*Gymnase*).

La Roumaine, drame en quatre actes, en prose. (*Comédie-Française*).

Séphora, drame en cinq actes, en vers. (*Odéon*).

Le Prince Michel, drame en cinq actes et deux tableaux, en vers. (*Comédie-Française*).

Léonore, drame en quatre actes, en prose. (*Gymnase*).

Le Tasse, drame en cinq actes, en vers. (*Comédie-Française*).

Les mignons du roi, drame en cinq actes, en vers. (*Comédie-Française*).

Le beau Clément, drame en cinq actes, en prose. (*Odéon*).

La Nouvelle Véturie, drame en cinq actes, en vers. (*Odéon*).

Le fils de Chilpéric, drame en cinq actes, en prose. (*Comédie-Française*).

La Belle Cordière, drame en cinq actes, en vers. (*Odéon*).

* *Poppée*, drame en cinq actes, en prose. (*Gymnase*).

La Hongroise, drame en quatre actes, en prose. (*Gymnase*).

Un Roman au XIII-e siècle, drame en cinq actes, en vers. (*Odéon*).

Aubry, drame en quatre actes, en vers. (*Porte St. Martin*).

Norah, drame en quatre actes, en prose. (*Gymnase*).

Un Roman Suédois, drame en cinq actes, en prose. (*Odéon*).

La bonne Lorraine, drame en cinq actes et trois tableaux. (*Comédie-Française*).

La fiancée de Roland, drame en quatre actes, en vers. (*Odéon*).

C o m é d i e s

Le fils de Lafontaine, comédie en trois actes, en prose. (*Odéon*).

La femme avocat, comédie en trois actes, en prose. (*Odéon*).

Monsieur le peintre, comédie en trois actes, en prose. (*Comédie-Française*).

* *Mademoiselle Milet*, comédie en trois actes, en vers. (*Odéon*).

Deux millions de dot, comédie en trois actes, en prose. (Comédie-Française).

Un mariage d'amour, comédie en quatre actes, en prose. (Comédie-Française).

Le Petit, comédie en trois actes, en prose. (Odéon).

Le Garçon de la ferme, comédie en trois actes avec couplets. (Gaité).

Nounoutza, comédie en quatre actes, en prose. (Gymnase).

Les Femmes qui plaident, comédie en quatre actes, en prose. (Odéon).

Deux chasseurs au moulin, comédie en trois actes, en prose. (Comédie-Française).

Florica, comédie en trois actes avec couplets. (Gaité).

Mademoiselle de La Falière, comédie en trois actes, en prose. (Comédie-Française).

Le Berger de la montagne, comédie en quatre actes, en prose. (Odéon).

Les Femmes qui jugent, comédie en trois actes, en prose. (Comédie-Française).

* *Le remords de Madame Audran*, comédie en quatre actes, en prose. (Gymnase).

Le grand Blaise, comédie en trois actes, en prose. (Comédie-Française).

Le professeur, comédie en trois actes, en prose. (O. déon).

R o m a n s e t a u t r e s é c r i t s

La Rousse.

Mademoiselle de La Vallière.

Le petit souffleur.

Le filleul de Renée.

Histoire de Roumanie.

Légendes roumaines.

Littérature et Mœurs des Roumains.

Voyages (Lettres d'Orient et d'Occident).

Mon tour de France.

Histoire critique des Roumains, traduction de l'ouvrage
de M. Hasdeu.

Etudes littéraires.

Voltaire et les acteurs de son temps.





T A B L E

	Pages
PRÉFACE.	
I. LE REMORDS DE M-ME AUDRAN	1
II. BUVEZ DE L'EAU	30
III. MADEMOISELLE MILET.	39
FAC-SIMILÉ D'UNE PAGE	50
IV. ALCÉE ET SAPHO.	51
NOTE DE B. P. H.	73
V. TANTE ET NIÈCE	77
VI. POPPÉE	87
VII. IDYLLE MOLDAVE	95
VIII. MON MOLIERE. — ALCESTE	109
IX. L'AMI DE TRAJAN.	149



TABLE

	Pages
VARIANTI	175
X. LE FILS DE FRÉDÉGONDE	183
XI. MON SHAKSPEARE. — LADY MACBETH	191
UN FAC-SIMILÉ	198
XII. LES HÉIDUQUES	233
XIII. THOMASSINE SPINOLA	263
ODE À GÈNES	271
XIV. PENSÉES SUR RACINE ET CORNEILLE	275
XV. LA FLÛTE EN OS	307
XVI. L'ANGE ET LA PRIMEVÈRE	313
XVII. LA PRINCESSE PAPILLON	321
FABLIAU DU PÊCHEUR	335
XVIII. UN CONTE CELTIQUE	339
NOIE DE B. P. H.	370
—	
APPENDICE	373

